

C 578,820

Lt-Colonel LANGLOIS

LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
PAR LES NORMANDS VERS L'AN 1000

Deux Sagas Islandaises

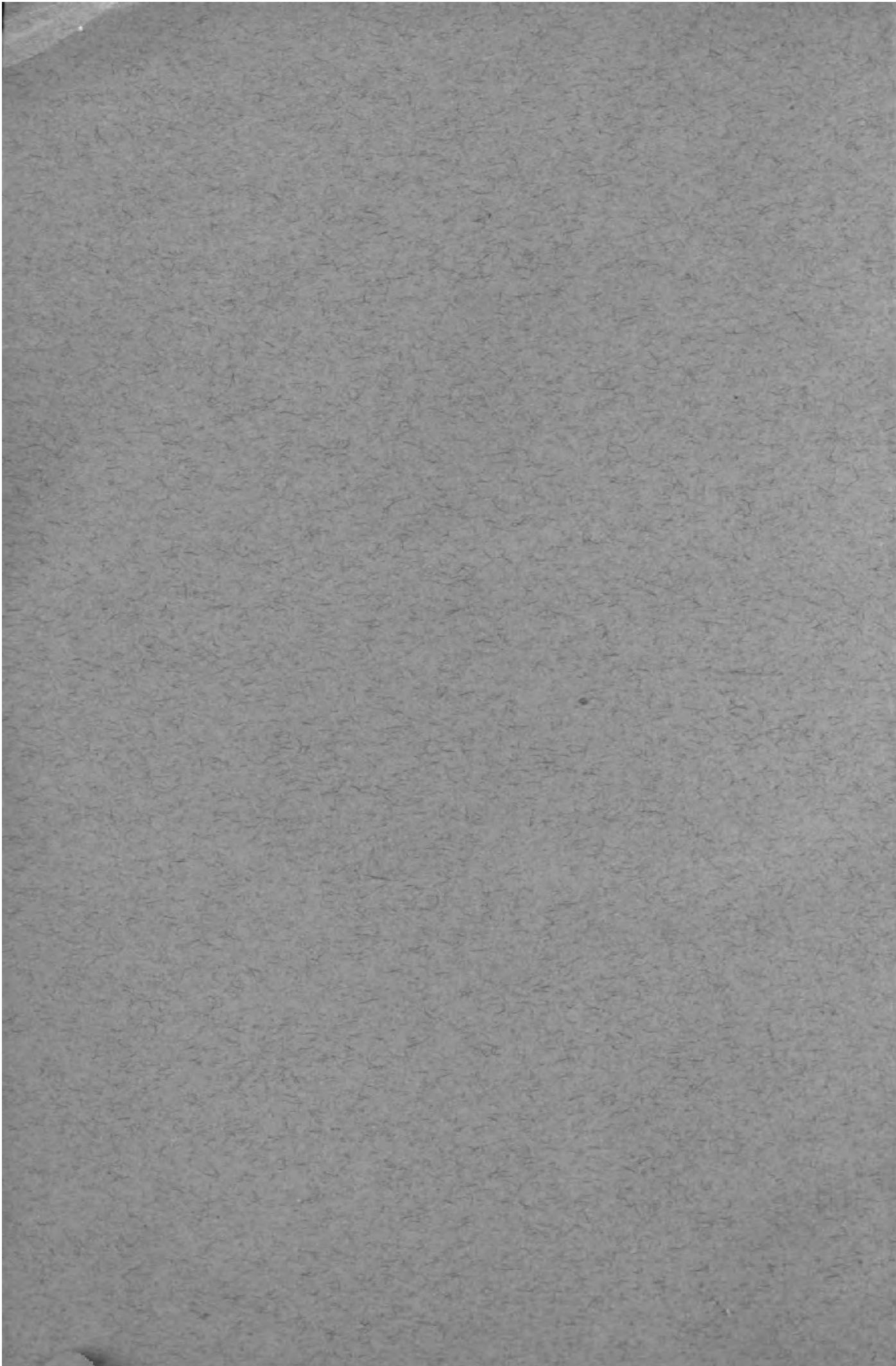


PARIS. 1924. SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
17, RUE JACOB (VI^e) ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■



UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

E.
105
.L28



177

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

PAR LES NORMANDS

Lt-Colonel ^{Louis} LANGLOIS

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

PAR LES NORMANDS VERS L'AN 1000

Deux Sagas Islandaises



PARIS. 1924. SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
17, RUE JACOB (VI^e) ※ ※ ※ ※ ※ ※ ※

Bates
Nou++y
3-23-26
12773

Et cependant, nos Normands
histoire, la découverte de l'

du xe siècle, y est considérée
Canada, en est une

çais. C'est ce qui m'a
ctère original des Sagas.

INTRODUCTION

La littérature de l'extrême Nord et Nord-Ouest de l'Europe, vers la fin du moyen-âge, est, pour des raisons diverses, assez mal connue chez nous, en dépit de son charme et de sa saveur. Et cependant, nos Normands de notre Normandie y pourraient retrouver des traces d'un lointain atavisme. C'est à elle, et c'est là un mérite de quelque valeur, que nous devons le souvenir d'un fait remarquable dans l'histoire, la découverte de l'Amérique par les Normands au x^e siècle.

Littérature et découverte beaucoup mieux connues dans les milieux scandinaves et anglo-saxons. La découverte de l'Amérique par les habitants de la Norvège, les Northmen ou Normands, au x^e siècle, y est considérée comme un fait parfaitement historique. L'érection à Boston, vers 1887, de la statue de Leif, fils d'Eirik, le découvreur du Vinland, c'est-à-dire de la côte Nord-Est de l'Amérique ou du Canada, en est une expression symptomatique.

Dans notre littérature, un petit nombre d'auteurs dans des articles très clairsemés ont traité la question. Les Sagas du Vinland n'ont jamais, à ma connaissance, été publiées *in extenso* en français. C'est ce qui m'a encouragé à les présenter et à en donner une traduction aussi littérale que possible. Un court aperçu sur la nature de la littérature nordique m'a paru utile aussi pour mieux faire ressortir le caractère original des Sagas.

En dehors de leur côté purement littéraire, les Sagas ont une valeur historique considérable, puisqu'elles sont les seuls documents d'origine locale qui nous livrent une partie de l'histoire

très ancienne des Nordiques et qui établissent d'une manière certaine la découverte normande de l'Amérique.

Si la découverte, en elle-même, n'a pas eu les suites qu'on aurait pu en attendre, elle constitue néanmoins un fait d'histoire remarquable. Si le voyage de Christophe Colomb en Islande, à la recherche de renseignements sur l'existence de terres au delà des océans, vers l'Ouest, est probablement controuvé, son invention seule prouve qu'à l'époque, des légendes circulaient un peu partout dans les milieux maritimes sur ces fameuses terres, et que beaucoup de ces légendes avaient leur origine dans les îles du Nord.

Leurs sources n'en étaient-elles point dans ces Sagas encore connues des descendants des découvreurs ?

Il a été nécessaire dans cette étude de faire quelques conventions. Ainsi, j'emploierai uniformément le nom *Normand* au lieu de *Northmen*. C'est là une vieille habitude chez nous et les deux noms ont la même signification. Mais il faut bien entendre qu'il s'agit en l'occurrence, non des habitants de notre province de Normandie, mais de gens du Nord-Ouest de l'Europe ou colons des îles de l'océan Atlantique Nord. Au reste, la confusion ne serait pas fort grave, ceux-là étant parents de ceux-ci. A titre documentaire, selon M. A. Fossum, Professeur à l'Université de Concordia (E. U.), qui a écrit un ouvrage remarquable sur la découverte, ce furent les Norvégiens qui émigrèrent principalement en Normandie, en Islande et au Groenland, les Danois en Angleterre et en Ecosse.

Par ailleurs, il a été impossible de rendre certains mots avec leur orthographe du x^e siècle. Notre alphabet ne s'y prête pas. On les trouvera dans une forme qui s'en rapproche autant que possible.

Dans le but d'éviter des confusions dans la désignation même des Sagas, désignation qui varie souvent dans les différents textes, j'appellerai :

Saga d'Eirik, l'ensemble des récits qui se trouvent dans le *Flatey Bok* sous les titres de *Saga d'Eirik le Rouge* ou de *Groenlandinga Pattr*.

Saga de Karlsefni, la *Saga* donnée dans le *Hauk's Bok* et le

manuscrit 557, sous les titres de Saga de Thorfin Karlsefni et Snorri, fils de Thorbrand.

Il existe, en danois, en anglais et même en latin de très nombreux ouvrages sur l'aventure du Vinland, on en trouvera une liste au chapitre Bibliographie. Volontairement, cette liste est incomplète. Elle eût été beaucoup trop longue et certains ouvrages manquent de valeur originale et peuvent être considérés comme de peu de valeur pour l'exposition de la question. Enfin, dans la masse de documents publiés à l'étranger, certains ouvrages ont pu échapper à nos recherches, je ne les crois pas nombreux.

Dans ces ouvrages, et souvent avec passion, les différents auteurs ont fouillé tous les détails de l'aventure et des textes. Il m'est apparu toutefois qu'un côté avait parfois été négligé, c'est le côté purement psychologique. Certains auteurs se sont bornés peut-être trop exclusivement à une sorte de discussion littéraire, d'autres ont cherché dans les hardis compagnons d'Eirik le Rouge, des gens d'une formation intellectuelle qui ne me semble répondre ni à leur culture probable, ni à leur genre d'existence. Sans chercher en aucune façon à les rabaisser, je crois qu'il est plus judicieux de les considérer comme ne possédant que l'intellectualité quelque peu rudimentaire des fermiers-marins ou des négociants nomades de leur époque, avec leurs qualités et leurs défauts. Partant de cette base, bien des choses s'éclairent qui pouvaient paraître extraordinaires.

Je tiens à remercier M. GRANDIDIER, Secrétaire Général de la Société de Géographie de France et M. REIZLER, Bibliothécaire de la même Société, qui, après m'avoir ouvert le champ de cette étude, m'ont fourni les moyens de la produire; M. le Pr P. RIVET, Secrétaire de la Société des Américanistes de Paris, qui m'a aidé, sans compter de sa profonde érudition; M. A. FOSSUM, qui a bien voulu me donner, en dehors de son remarquable ouvrage, des renseignements précieux; M. HOVGAAARD, qui m'a autorisé à puiser, à discrétion, parmi les croquis et les photographies de son ouvrage si abondamment documenté.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS SUR LES SAGAS

« Saga » est un mot de racine germanique « sage », le dire, le récit, à proprement parler, la « tradition verbale ». Les Sagas sont, dans leur essence, comparables à nos chansons de geste. La comparaison ne saurait d'ailleurs être poussée trop loin ; par sa texture et son fond même, la Saga est une floraison particulière à la civilisation nordique du moyen âge. Le monde nordique évoluait quelque peu, à cette époque, en marge du monde méditerranéen et même du monde central européen. Il en avait été séparé violemment par les grandes migrations germaniques. Encore que ses habitants fussent en grande partie des marins ou des marchands, les contacts furent longtemps assez rares avec l'Europe occidentale.

Les Normands ne se manifestaient là, le plus souvent, que sous l'aspect de pillards redoutables, dont le commerce était peu recherché. D'ailleurs, le grand centre d'attraction de l'époque était Constantinople et le bassin oriental de la Méditerranée.

Les Normands firent un commerce actif vers cette région par les grandes avenues fluviales de la Germanie et de l'actuelle Russie. Leurs bateaux de commerce passaient, dit-on, par eau et par trainage, de la Baltique au Pont-Euxin.

Mais, vers le x^e siècle, Byzance déclinait. Son industrie était encore florissante, mais son influence s'éteignait peu à peu et

n'avait plus assez de vigueur pour pénétrer dans le lointain Nord.

Et en vérité, il n'y a point lieu de trop le regretter. La fraîcheur de ces Sagas n'eût peut-être point résisté au souffle du « classique ». Elles auraient perdu sans doute une bonne partie de cette originalité et de cette couleur locale qui en forment le charme principal.

Les populations rêveuses du Nord, sans être ce qu'au sens latin on pourrait appeler des poètes, goûtaient fort les vers ou la prose scandée, le chant, la musique et surtout ces récits qu'on dit à table ou à la veillée. Les guerriers, cultivateurs, marins ou marchands se complaisaient aux épopées théogoniques ou mythologiques, et par dessus tout, ils aimaient les longues et copieuses histoires d'aventures de leurs ancêtres, de leurs contemporains, voire les leurs propres.

C'étaient le grand régal pendant les banquets chez les « Jarls » (1), tout aussi bien qu'autour du « pot » à la chaumière, pendant les longues veillées d'hiver, au bruit lugubre des éléments déchaînés de ces climats du Nord.

Les « Scaldes » (2) les récitaient à la prière des convives. Leur manière ressemblait assez à celle de nos troubadours, mais troubadours tout en force et en énergie guerrière, parfois brutale. Leurs auditeurs, rudes Vikings, se fussent sans doute mal accommodés des mièvreries des cours d'amour. Il faut donc s'attendre à y trouver plutôt le chant violent dans la tempête, la bravade héroïque aux vagues furieuses des mers proches du pôle, un relent de sang et d'incendie.

Ces scaldes étaient eux-mêmes souvent de redoutables guerriers, comme ce Thormod qui mourut en chantant, au soir d'une bataille, ou ce Kormak, aussi célèbre comme champion (3) que comme diseur.

Le plus souvent, ils s'attachaient à un clan, à une famille

(1) Titre de noblesse ancien de la Scandinavie, « Earl » en Angleterre ; en quelque sorte « comte » chez nous.

(2) Nom qu'on donnait aux troubadours nordiques.

(3) Titre correspondant à celui de chevalier tenant de notre moyen âge.

dont ils célébraient les hauts faits. Hôtes favoris des palais quelque peu rustiques des Jarls ou des demeures des riches marchands, ils allaient aussi, chantant ou disant, de villages en villages, quand ils n'étaient pas en campagne ou en expédition de pillage.

Les scaldes connaissaient à merveille la mythologie nordique, les légendes des vieux héros et l'histoire des grandes familles. Comme en un sacerdoce, il les conservaient et les transmettaient de génération en génération, dans une société et dans un temps où l'écriture était à peu près totalement inconnue. Les « runes » (1) ne la remplaçaient que très imparfaitement et n'étaient pas d'un usage courant.

On sait par d'autres exemples combien ces conditions sont favorables au développement de la mémoire. Les scaldes et même les fils de grandes familles la cultivaient comme un rite comparable à celui de ce feu, qui ne devait jamais s'éteindre. En ce temps, elle tenait lieu d'archives de famille et de cartulaire. Par elle se transmettaient l'histoire des peuples et les exploits des aïeux. Cette culture, cette richesse de la mémoire donnent un poids historique considérable aux Sagas. Au début, dans la période où il composait son récit, le Scalde n'eût point osé choquer la vérité devant une assemblée dont les membres avaient souvent vécu leur poème. Dans ce petit peuple où tous se connaissaient, chacun savait les traits marquants, les détails typiques ou techniques de l'aventure célébrée.

Dans la suite, le scalde s'en reposait sur la fidélité de sa mémoire pour colporter son histoire, la transmettre à d'autres scaldes doués eux-mêmes des mêmes qualités.

On peut en déduire que la Saga est à coup sûr foncièrement véridique. La simple lecture, aujourd'hui, malgré l'épreuve d'un si long temps enfui et des transcriptions, en donne une impression profonde.

Par ailleurs, les auditeurs, rudes guerriers ou hardis compa-

(1) Les runes sont les lettres d'un alphabet de composition variable au cours des âges, qu'on gravait sur le bois ou sur la pierre pour transmettre certains événements ou certains noms.

gnons, ne semblent pas avoir pratiqué la vantardise. On s'accorde à les donner comme de francs parleurs, gens de peu de mots, mais de beaucoup d'actes. Le scalde n'avait donc nullement besoin d'émailler son récit d'artifices, ni d'en fausser la trame par une flatterie malencontreuse pour plaire. Toutefois, ces hommes d'un temps encore si proche des époques primitives ne détestaient pas quelques touches de merveilleux. Ils avaient même une propension marquée pour les histoires de sorcellerie, de magie noire ou de revenants. Ce goût a d'ailleurs laissé des traces profondes dans la littérature du Nord. Le spectre de Macbeth la marque encore bien des années après l'aventure de nos Normands. Le merveilleux était un artifice dont usaient les scaldes pour épicer, corser leur récit et il ne trompait personne sur la valeur de l'ensemble. Le scalde cherchait à plaire et il employait dans ce but les deux leviers les plus favorables à l'époque, l'épopée et la fantasmagorie, l'un excusant l'autre, sans enlever le caractère de véracité du fond.

ème du temps des Scaldes ,
et intact , dans ses grands
e désir de plaire aux
l'exception , car l'ensemble
; guerriers étaient devenus

CHAPITRE II

COMMENT LES SAGAS NOUS SONT PARVENUES

Les Sagas, transmises pendant des siècles de bouches en bouches seraient perdues pour nous, si à une certaine époque des scribes ne les avaient recueillies et mises par écrit. A la longue et même du temps des Scaldes, elles ont pu, selon toute vraisemblance, subir quelques modifications dans les détails.

Les scribes de la fin du XIII^e et du XIV^e siècles n'étaient plus des Vikings. Ils pouvaient même ne plus comprendre exactement la vie ni la mentalité des anciens Normands, mais ils conservaient intact, dans ses grands traits, le souvenir des grands exploits d'antan.

Les scribes ont peut-être été, pour bien des causes, moins fidèles que les scaldes à la tradition. Ils n'avaient plus à affronter la censure d'auditeurs trop proches témoins des événements. Le désir de plaire aux descendants des héros, pour lesquels sans doute ils travaillaient, le souci des tendances de leur époque, les entraînaient peut-être à quelques interpolations fâcheuses. Mais, au total, c'est l'exception, car l'ensemble du récit est très homogène et se tient ainsi qu'une trame tissée sur un même métier.

Les transcriptions datent pour la plupart de la fin du XIV^e siècle, c'est-à-dire plus de 300 ans après les événements. La civilisation avait marché, les Vikings s'étaient assagis, les scaldes guerriers étaient devenus des gens studieux, des savants « frothr » ou des moines. Il est possible, probable même, que certains termes, certains détails du vocabulaire des marins du X^e siècle leur aient échappé.

Mais si nous pouvons admettre que les scribes n'ont pas toujours saisi l'exacte valeur de certains mots, relevant de la terminologie maritime ou guerrière habituelle aux héros d'antan, il faut bien reconnaître qu'ils ont laissé aux textes une fraîcheur presque originelle et une couleur locale étonnante. Grâce à leur travail, nous connaissons des faits historiques intéressants. Et, ils nous les ont transmis épars dans une littérature presque aussi fraîche que ces peintures d'Égypte que nous livrent les hypogées inviolées pendant des siècles.

Les Sagas traitent de sujets assez divers dans un cycle cependant restreint : les mythes religieux, les aventures guerrières des héros, les voyages lointains, les disputes de clans, les guerres, les pillages, les meurtres. Les unes ont un caractère purement religieux ou mystique, les autres se rapprochent de l'histoire ; toutes sont pleines de cette vie âpre et fruste de ces contrées et de ces temps lointains.

Elles sont écrites dans un style bref, sec, presque heurté. On y trouve par place des traces du pathos teutonique dû aux origines ethniques. Peu de descriptions, peu de repères historiques et ceci est souvent regrettable. Toujours une franchise, une simplicité qui sentent la chose vraie.

Les deux Sagas islandaises que nous étudierons plus spécialement sont des Sagas d'histoire. Elles sont moins ampoulées, si possible, plus réalistes que la moyenne, mais une vie intense s'en dégage.

Les auteurs modernes sont, à de rares exceptions près, unanimes à reconnaître leur caractère fondamental de véracité. Il n'est guère possible de les citer tous, mais combien édifiantes sont les opinions suivantes :

Rafn (qui fit sortir les Sagas du Vinland de l'oubli vers 1837) écrivit [28] : « La langue est pure, la structure des phrases simple et naturelle. Les poésies encastées dans le texte portent tous les caractères d'ancienneté... On a le spectacle d'écrivains persuadés de la vérité des choses, confiant dans leur foi, exposant leur récit aux lecteurs. »

Toute une école le suivit. Son opinion est corroborée par celle

bien reconnaître qu'ils ont
ins une littérature presqu'

pillages, les meurtres.

ci est souvent regrettable.

n dégage.

s opinions suivantes :

s les caractères d'

de la presque totalité des écrivains des temps récents, des ouvrages desquels j'extrai les citations suivantes :

Dans D. Bruun [4], d'après Storm et Finnur Jonsson : « L'essence de la Saga d'Eirik est digne de foi, malgré quelques embellissements ou erreurs possibles. »

Dans Reeves [29] : « La Saga islandaise est particulièrement remarquable dans la présentation des événements d'une façon simple et franche, sans embellissements ni commentaires de la part de l'auteur. »

Dans Depping [7] : « Il faut observer que les Scaldes n'ont fait que reproduire fidèlement les idées et la manière de voir des temps dont ils retraçaient le souvenir... Ce qui leur donne de l'authenticité, c'est précisément leur style poétique... Snorro Sturleson, le premier historien islandais, fait observer que les poésies des anciens Scaldes méritent une grande confiance. »

Dans Steenby [30] : « Même si la Saga contient des erreurs, il y a cependant un fonds de vérité tel que nous ne pouvons pas admettre que les Normands n'ont pas été au Vinland. »

Dans H. Vignaud [32] : « On ne peut y (dans les Sagas) relever aucun trait essentiel ayant un caractère suspect... ce sont des relations naïves, naturelles et très simples..., leur véracité a été constatée sur un nombre de points étrangers à ceux qui nous occupent (la découverte de l'Amérique). »

Enfin M. Fossum, dans la préface de son ouvrage [10] exprime la même pensée : « Des recherches récentes au Groenland et en Islande ont prouvé que les aspects du terrain correspondent parfaitement aux descriptions des Sagas. On constate la même coïncidence dans les recherches archéologiques. Dès lors, pourquoi ne pas penser qu'il en va de même dans le cas particulier des Sagas du Vinland. »

On pourrait allonger considérablement la liste de ces témoignages.

Il y a bien, toutefois, quelques opinions discordantes. La plus importante du fait de la personnalité éminente de son auteur est celle de F. Nansen, explorateur et savant géographe. Au cours d'une conférence à la Société Royale de Londres [24], il déclara

que : « Les récits de cette découverte et des voyages au Vinland sont des légendes... »

« La Saga du Vinland-le-Bon a été graduellement formée dans la suite des temps en rassemblant trait pour trait les vieux contes et légendes et en les accolant avec les connaissances réelles des pays de l'Ouest. »

G. Neckel, n'exprimant que l'opinion d'un auteur danois, Waldemar Vedel, a écrit : « Les histoires d'Islande tiennent le milieu entre la chronique et le roman, avec un souffle d'esprit de la pure poésie héroïque. » Personnellement, d'ailleurs et à l'inverse, il pense que le caractère général des Sagas d'Islande est tel que « nous nous laissons convaincre sur le champ de leur véracité. »

La thèse de M. F. Nansen a soulevé des critiques passionnées et, il faut le dire, en grande partie justifiées. Mieux que tout, la lecture du texte même des deux Sagas permettra de former une religion. C'est cette lecture qui nous a amené dans la présente étude à une croyance profonde de la véracité des Sagas.

Conviction issue de l'étude du texte, des circonstances géographiques et historiques et aussi de ce que nous pouvons vérifier, ainsi que le fait observer M. Fossum, la véracité d'une partie du récit. Pourquoi dès lors ne pas penser que l'ensemble est vrai ?

Tout ce qui concerne l'Islande et le Groenland est certitude, il n'y a rien qui puisse nous amener à penser que ce qui concerne le Vinland soit fausseté. Tout au contraire, les présomptions les plus sérieuses contribuent à étayer la conviction que cette dernière partie est vraie, sinon dans tous les détails, du moins dans l'ensemble.

es pays de l' Ouest . »
la pure poésie héroïque . »
eligion . C' est cette lecture
du récit . Pourquoi dès lors
es plus sérieuses contribuent à

CHAPITRE III

GENRE DES SAGAS

La littérature scandinave nous a transmis deux sortes de récits qui ont d'ailleurs de nombreux points communs : les Eddas et les Sagas proprement dites.

Les Eddas (1) sont tantôt en vers, tantôt en prose. On en connaît deux :

La première, plus ancienne, qu'on appelle aussi l'Edda de Soemund le Sage (mort en 1133), remonte peut-être au vi^e siècle. Elle donne l'impression d'une très ancienne tradition païenne.

La deuxième, l'Edda en prose, fut recueillie par Snorre Sturleson (mort en 1241). Elle est probablement l'œuvre de plusieurs auteurs.

Les Eddas racontent la théogonie païenne et chantent les demi-dieux du panthéon nordique. L'Edda poétique comprend un certain nombre de chants ou de poèmes mythologiques. Les plus célèbres sont :

La *prédiction de Wela*, qui relate la création du monde et son développement ; la *Havamal* ou les règles d'Odin ; le *poème d'Hymer*, scène bacchique des dieux invités chez Oegir, etc..

Dans l'Edda en prose, les parties les plus remarquables sont : Le *Préambule*, mélange de traditions sur les origines scandinaves où l'on retrouve les vieilles légendes juives, gréco-romaines et locales ; le *voyage de Gylf* dans Asgard, le pays des

(1) Edda « arrière grand'mère » en danois ancien.

Ases (1) ; la Braga roedar l'entretien de Braga avec Oegir sur les exploits des dieux, etc..

Les Sagas sont fort nombreuses, la Bibliothèque des Sagas de Müller [23] en contient plus d'une centaine. Ces Sagas sont d'importance très diverses tant par leur longueur que par leur sujet.

On les classe généralement en :

Sagas mythiques, qui comprennent les « Volsungen », proches parentes des « Niebelungen » germaniques, parenté bien naturelle d'après les origines ethniques. Les auteurs y chantent les exploits de Sigurd, d'Attila et autres.

Sagas romantiques qui relatent plus spécialement un incident de la vie d'un homme, parfois d'une famille, une aventure guerrière ou maritime. Ce sont des sources infiniment précieuses. Elles éclairent pour nous la civilisation nordique par la peinture de ses mœurs, sa mentalité et ses croyances.

Sagas historiques qui ne sont qu'une section des précédentes.

Les Sagas romantiques les plus connues sont : la Saga de *Njal* du x^e siècle, l'histoire de Njal et de sa famille, ses démêlés avec la justice, l'amour de sa femme et leur mort épouvantable ; la Saga de *Gretti*, mélange de réalisme et de superstition ; la Saga de *Laxdoela*, très littéraire ; la Saga de *Hen Thore*, histoire de commerce ; la Saga de *Kormak*, histoire d'amour ; la Saga de *Gunnlaug*, sentimentale et tragique ; la Saga de *Bandamanna*, humoristique, la Saga de *Jomsvikinga*, histoire de cape et d'épée des Vikings de Jomsburg ; la Saga d'*Egil*.

Les Sagas historiques qui relatent la découverte et la colonisation du Groenland et du Vinland sont connues sous les titres de Saga de Eirik le Rouge et Saga de Karlsefni (2). Ce sont ces Sagas que nous étudierons spécialement et dont nous donnerons la traduction *in extenso*.

L'exposition et le style des Sagas en général, et des Sagas

(1) Les Ases sont les trente-deux compagnons d'Odin. Asgard est le centre du monde.

(2) Voir l'introduction au sujet de ces titres, page vi.

historiques en particulier, sont assez monotones, ou tout au moins, il nous paraît ainsi. Mais il ne faut pas oublier que les Sagas n'étaient pas, à l'origine, destinées à être lues, mais bien à être dites. Un beau discours paraît souvent froid et plat à la lecture, en l'absence des inflexions de voix, du sentiment et du timbre de l'orateur. De plus, l'auteur, nous le verrons, ne recherchait probablement pas l'éclat des mots, mais bien plutôt le relief des faits.

CHAPITRE IV

CIVILISATION NORDIQUE AU X^e SIÈCLE

Avant de passer à l'étude même de ces Sagas, il est utile de situer les faits dont elles traitent, c'est-à-dire de faire connaître les acteurs sur leur théâtre, dans leur siècle.

Le x^e siècle fut dans le monde européen, la fin des âges barbares, et le commencement de l'évolution moderne, mais il est plus près des premiers que de la dernière.

Les peuples nouveaux, issus des grandes invasions, n'étaient pas encore dégagés de leur gangue et les vieux disparaissaient. L'empire romain agonisait à Byzance dans une voluptueuse décadence. Il avait laissé choir le flambeau civilisateur qui charbonnait, mais que d'autres mains allaient relever et rallumer.

En France, en Allemagne, Charlemagne l'avait déjà tenté. Mais trop tôt venu, il n'avait laissé que des successeurs incapables de poursuivre son puissant effort. En Angleterre, la lutte entre les anciens habitants déjà demi-civilisés et les pirates danois arrêtait tout essor. Le Nord était en proie aux luttes de clans, de roitelets, qui ravageaient autant les territoires de leurs propres sujets que les contrées étrangères.

L'intellectualité de l'Europe occidentale et centrale se cramponnait au christianisme, aux monastères, ultime refuge des hommes de quelque science. Par eux se transmettaient les traditions et les œuvres de l'antiquité. Ce fut, à la fois, un grand bien et un mal. Grand bien, parce qu'à ce foyer, la Renaissance, héritière des Grecs et des Romains prit l'étincelle créatrice. Mal, peut-être, parce que ce fut un moule uniforme où se perdit

toute originalité, qualité que nous retrouvons si fraîche dans les cultures nordiques.

Les semences chrétiennes, c'est-à-dire gréco-latines, ne furent jetées et ne germèrent que plus tard dans le monde lointain du Nord-Ouest. Ce monde évolua donc plus longtemps sur lui-même et conserva par son isolement relatif son caractère propre, on serait presque tenté de dire jusqu'à nos jours. D'autres conséquences non moins remarquables furent : une organisation sociale très libérale, en Islande surtout ; un esprit plus ouvert au libre arbitre, dont on retrouvera l'influence lors de la Réforme.

Le christianisme s'y substitua au paganisme peut-être plus en surface qu'en profondeur. Les mentalités, et même dans une certaine mesure l'esprit religieux, restèrent plus qu'ailleurs attachés aux vieilles conceptions et le résultat fut une sorte de compromis entre les deux croyances.

Au reste, le paganisme nordique n'était point une doctrine d'anarchie, ni une évolution fruste de l'esprit religieux. La mythologie nordique correspondait dans ses grandes lignes aux mythologies primitives des Méditerranéens, avec lesquelles elle avait peut-être des attaches originelles lointaines. Comme les peuples-enfants, les Nordiques adorèrent d'abord les forces de la nature, sous leurs formes tangibles et naturelles, puis sous des formes plus abstraites et hiératisées et finalement sous des images humaines [33]. Suivant l'évolution ordinaire du mysticisme, l'ancêtre, l'homme célèbre par ses vertus ou les services rendus, fut divinisé après sa mort. A la fin même et ceci n'est pas particulier au Nord, de grands rois devinrent des divinités ou héros divinisés, tel le roi Olaf, fils de Gudrod (1).

Dans le Panthéon nordique, apparenté au Panthéon teuto-nique, apparaissent, plus ou moins honorés, suivant les endroits et les temps :

Thor, le dieu tout puissant du temps et du tonnerre, c'est le dieu dont le char est traîné par deux boucs, ses insignes sont : le marteau, le ceinturon de la force, et le gantelet de fer. Son fils est *Balder*, le beau, le lumineux, la plus blanche des fleurs.

(1) Roi de Norvège.

Odin, le dieu de la guerre, « Allfader », le père de tout, ou « Valfader », le père du destin. Les guerriers qui succombent au champ d'honneur sont ses élus, ils deviennent « Einherjars ». Odin fut transformé plus tard en une sorte d'ancêtre de la nation scandinave.

Frey, qui symbolise la sagesse, dieu du soleil, de la pluie et des moissons ;

Njord, dieu du commerce ; *Tyr*, dieu des batailles ; *Bragi*, divinité tout à fait spéciale aux Scandinaves; l'éloquence et la poésie.

Puis un certain nombre de dieux secondaires, comme *Loki*, une sorte de diable, malin et méchant ; *Heimdall*, le gardien du Walhall, qui détient Galgas ou Gyallar, la corne magique et le cheval Guldtopp.

Il y avait aussi, naturellement, des divinités féminines : *Frigg*, la destinée, qui habite le palais de *Fensal*; *Freyia*, la beauté, l'abondance et la guerre ; *Eir*, la médecine ; *Gegjon* la vierge.

Comme les dieux de l'Olympe, les dieux scandinaves ont de scabreuses aventures, leur mentalité est souvent douteuse et le malin *Loki* le leur fait bien savoir, dans le festin d'Oegir (1).

« J'entrerai dans la salle, je porterai le bruit et le trouble parmi les Ases et je mélangerai leur hydromel d'amertume. »

Toutes les divinités sont issues de la race des Ases, nom qui s'étend parfois aux populations conquérantes qui envahirent le Nord de l'Europe dans les grands mouvements des peuples barbares. On retrouve dans leur théogonie l'expression de l'intellectualité religieuse issue des craintes et des espérances des primitifs, la peur des forces naturelles et le besoin de protection qu'elles engendrent, communes à la plupart des peuples à un certain degré d'évolution.

Le concept de la création du monde est fruste. Les fils de Boerr tuèrent le géant Hymer. Ils portèrent « le corps au milieu de l'abîme Ginnung et en firent le monde, son sang devint la mer et les lacs ; la terre fut faite avec sa chair ; les montagnes

(1) Eddas de Soemund. Le Festin d'Oegir [8].

ss. On retrouve dans leur
s à la plupart des peuples à un

s lacs ; la terre fut faite avec

avec ses os ; les pierres avec ses dents et ceux de ses os qui avaient été brisés... Les fils de Boerr ayant pris le crâne d'Hymer, en firent le ciel et l'élevèrent sur quatre angles saillants supportés chacun par un nain. Voici leurs noms : Est, Ouest, Nord et Sud » [8].

C'est un rappel quelque peu grossier de conceptions cosmogoniques de civilisations plus méridionales.

L'idée religieuse, à vrai dire, était peu élevée. La croyance mal dégagée d'une âme survivant au corps s'accordait avec celle d'un Walhall. La vie se prolongeait d'une manière toute matérielle dans l'au-delà. Aussi entourait-on le défunt de ce dont il aurait besoin pour ses repas et sa vie nouvelle, et immolait-on sur sa tombe les êtres qui lui avaient été chers.

Au reste, le défunt, s'il avait été vaillant, devait jouir au Walhall d'une vie bien faite pour lui plaire « Le Walhall possède 500 portes et quarante. 800 Einherjars (1) peuvent en sortir de front quand ils vont combattre le loup. »

« Les Einherjars, tous les jours se lavent, prennent les armes, combattent, puis rentrent au Walhall et se mettent à boire. »
« Les guerriers ont place au Walhall et à Vingolf où les Osenes remplissent les coupes. »

Les adorations, produits de la spéculation intellectuelle, se traduisirent matériellement sous des formes grossières. Les images frustes furent d'abord placées en plein air. Dans la suite, on les abrita dans des temples. Objets d'un culte primitif libre et direct, les images, qu'accompagnèrent plus tard les autels, demandèrent bientôt un clergé qui resta d'ailleurs longtemps très simple et laïque.

Les images, fort rustiques du début, rappellent les poteaux totémiques d'autres civilisations fort lointaines et différentes. C'étaient dans des troncs d'arbres, des symboles grossièrement taillés. Puis l'art se développa et l'informe figure devint une sculpture souvent très artistique.

Dans le mobilier domestique, certaines colonnes représentèrent l'image sainte du foyer. Elles étaient placées près du fau-

(1) Les Einherjars sont les « élus ».

teuil d'honneur où le maître de maison s'asseyait pour recevoir ses hôtes. L'adoration était accompagnée, au début surtout, de sacrifices d'animaux et même d'hommes, en nombre parfois considérable. On retrouve dans l'histoire scandinave, comme dans l'histoire hébraïque ou l'histoire grecque archaïque, le sacrifice d'enfants par le père, pour attirer la bienveillance divine (1). Le rite sacrificatoire dura fort avant dans l'histoire religieuse du Nord.

L'absence d'un clergé particularisé est le point le plus particulier qui explique la facilité de certaines révolutions religieuses d'ailleurs bien postérieures. A l'origine, tout homme libre pouvait élever un autel et y exprimer son adoration. Lorsqu'on en vint à l'imploration en commun et qu'on éleva le temple de la communauté ou de la nation, un homme libre, parfois même un esclave délégué, fut chargé du temple et des sacrifices. En général, c'était le chef du clan ou de la communauté ou le donateur du temple. C'était le « godi » (2).

La nature sauvage et rude du Nord avait marqué une empreinte profonde sur les esprits des hommes. La crainte des colères de la nature avait glissé dans leurs âmes cependant fortement trempées une sorte de mysticisme craintif.

Comme nos Bretons, ils croyaient à des esprits tantôt mal-faisants, tantôt bienfaisants, ce sont les Valkyries, qui savent les noms des guerriers qui tomberont, les « troll » et les « nykar » et leurs antinomiques, les « disir » bienfaisants ; diabolins nains ou géants. A ces superstitions se mêlent des fables antiques et plus qu'ailleurs les histoires de spectres ou de revenants.

Par nature, par atavisme peut-être, le Normand était fataliste, non à la façon négative orientale, qui l'eût rendu faible, mais fataliste d'un genre très particulier. Il ne craint rien et son audace n'a pas de bornes, puisque la volonté des dieux a écrit le destin de chaque homme et qu'avant l'heure fatale, rien ne peut modifier ce que la divinité a résolu.

« Je ne crains ni dards, ni javelots. En cela comme en toute

(1) Sacrifice du fils du « Jarl Haakon », dans la Jomsvikinga Saga.

(2) De « God » dieu.

s considérable. On retrouve
ire dura fort avant dans l'

u vait élever un autel et y
argé du temple et des

es une sorte de mysticisme

eurs antinomiques, les « disir

ace n' a pas de bornes,

chose, la destinée à laquelle Odin lui-même doit céder, règle et gouverne. » Ainsi s'exprime un des héros dans un roman tiré de la Jomsvikinga Saga (1).

Ce fatalisme agissant était un des leviers les plus puissants des audaces déconcertantes de ces gens du Nord, à qui rien ne semblait impossible, ni même redoutable. « C'est écrit. »

Il explique aussi le désir assez naturel de connaître la destinée. D'où la vogue des voyantes et autres diseurs de bonne aventure. La devineresse est honorée à l'égal d'un hôte de marque. Il n'y a pas de vrai festin sans elle. Elle est un des attraits de la fête, chacun l'interroge et cherche à la faire parler. Nous trouverons une scène de ce genre dans la Saga de Karlsefni, et elle semblera bien plus naturelle après cette courte étude de la mentalité de nos héros sur ce point.

(1) De C.-W. DASENT, *Les Vikings de la Baltique*.

CHAPITRE V

VIE SOCIALE

Au x^e siècle et dans la Scandinavie et surtout en Islande, l'organisation sociale est très simple. Nous sommes en pays primitif et pour le premier au moins, pays conquis (1) par des hordes de pasteurs et chasseurs.

Le trait principal est une égalité sociale et un esprit d'indépendance très développés pour l'époque, ayant sans doute leurs sources dans l'organisation guerrière des migrations antérieures des peuples. Tout guerrier en valait un autre et n'obéissait à un chef, plus ou moins momentanément reconnu, qu'en ce qui lui convenait. Comme dans les groupements primitifs, la famille fut la base des groupements. La réunion de plusieurs familles forma le clan qui dépassa rarement les limites de la communauté territoriale vivant dans une même vallée, un fjord, une petite île. La famille vit dans sa ferme et englobe sa clientèle domestique. Les familles se réunissent pour célébrer les grands événements. Parfois aussi elles se combattent en de terribles vendettas, les « feud », qui durent pendant des générations.

« La discorde et l'inimitié régnaient entre Sigmund et Hunding, ils tuaient réciproquement leurs parents » (deuxième poème sur Helge [8]).

(1) Les Scandinaves d'origine germanique avaient probablement trouvé à leur arrivée en Scandinavie et conquis une race autochtone, les Finns, et les avaient réduits en esclavage.

Peu à peu des principicules, des « Jarls », devinrent chefs de communautés et cherchèrent à agrandir leur pouvoir aux dépens du voisinage, d'où l'état de guerre à l'état endémique.

Le groupement le plus fréquent est celui que nécessite une opération de guerre ou de pillage. Mais il est éphémère ; le drame joué, chacun s'en retourne et nul ne se croit astreint à un service obligatoire ou d'une durée déterminée. Comme la mer, leur élément préféré, les Normands sont changeants.

Lorsque la vie sociale se développe, une hiérarchie se crée. Entre le roi, le prince ou Jarl, chef de communauté, apparaissent le légiste, le godi, le noble, le propriétaire foncier « boendr », l'affranchi et enfin en bas de l'échelle, l'esclave « thrall ».

Les délimitations entre ces classes, fort définies en principe, sont loin d'être étanches ; d'ailleurs l'homme libre peut être esclave demain, aux hasards d'une guerre. A l'opposé, tel propriétaire, comme Eirik, peut devenir un chef politique après la conquête d'une terre nouvelle ou après une expédition heureuse.

Client d'un Jarl, un homme libre peut être appelé à le remplacer s'il tombe dans un combat au hasard de cette vie aventureuse qu'aime le Normand.

La vie politique restée embryonnaire, se manifeste par l'assemblée des hommes libres, c'est le « thing » pour la communauté et l'« althing » pour la nation. Souvenirs de la vie pastorale et guerrière des tribus dans la vie errante des grandes steppes. L'assemblée se tient en plein air, sur convocation par émissaires. En principe, la volonté de cette assemblée sera exécutée par le Jarl, le « Godi » ou l'homme de loi.

La justice est sommaire, c'est le cas général en Europe, à l'époque, sauf peut-être dans les pays de rayonnement immédiat de la civilisation gréco-romaine. Le tribunal est parfois une simple assemblée des notables du clan, leurs arrêts ressortissent de coutumes et se ressentent de la barbarie primitive.

En réalité, au cours des siècles, l'exécutif empiétera presque partout sur le législatif jusqu'à l'établissement d'un pouvoir à peu près autocratique.

En Islande, toutefois, l'ordre primitif se maintint plus long-

guerrière des tribus dans la

ne de loi.

de l'assemblée des notables

temps et ce pays fut le refuge des gens qui fuyaient la tyrannie naissante. Nous aurons à y revenir.

Tout ceci représente le cadre social où évoluent les grands. Il est plus difficile de voir, à travers les documents, la vie populaire qui intéressait moins les Scaldes, hôtes des grands ou grands eux-mêmes.

Et cependant, ce sont des gens du peuple que nous allons voir vivre dans les Sagas du Vinland, que leurs exploits rendront célèbres, qui deviendront des héros populaires, que les Scaldes chanteront, gens de peu, marins ou fermiers, au début de l'aventure. Certains grands conquérants espagnols, plus tard, nous offriront le même exemple d'aventuriers de petite naissance, qui par vertu de conquête et d'exploits deviendront nobles et marquis, comme Eirik devint le chef reconnu de sa colonie du Groenland, dont le fils Leif était reçu par le roi de Norvège.

La vie scandinave était agricole, commerciale, mais par dessus tout maritime. Ce peuple, par suite des conditions géographiques, vivait presque partout sur les côtes ou dans les îles et les presqu'îles, en lisière de régions intérieures montagneuses et arides à peu près inhabitables. Il était donc naturel qu'il fût marin, mais fermier aussi et de caractère passablement nomade. Il vivait de sa pêche et de son élevage. Il cultivait peu une terre défavorable aux céréales, mais il exploitait les pâturages sur lesquels paissait un nombreux bétail. Les îles Faroë s'appellent les îles aux moutons (faar : mouton). Les colons nordiques transportaient au loin ce bétail par mer, dans les moments de besoin, comme par la steppe au moment des grandes migrations ; nous verrons Karlsefni en emmener à son bord dans sa tentative de colonisation du Vinland. Le bétail du Groenland fut importé par Eirik et ses compagnons.

Aussi les terres que les Normands recherchaient étaient surtout celles qui étaient favorables à l'élevage, c'est le cas de l'Angleterre, de la Normandie ; nous verrons qu'un des caractères préférés du Vinland, c'était ses pâturages toujours verts.

Pour trouver des terres libres et fertiles, ces aventuriers n'hésitaient pas, à la suite de chefs audacieux, à affronter les

eux-mêmes.

interont, gens de peu, marins
loits deviendront nobles et

resqu'îles, en lisière de
l'élevage. Il cultivait peu une
s transportaient au loin ce
nd. Le bétail du Groenland fut

préférés du Vinland, c'était

mers. Ils ne se contentaient pas, comme les Phéniciens et les Grecs, de longer les côtes, ils couraient au large, en haute mer. C'est ainsi que, partis du Danemark et de la Norvège, les Normands allèrent piller, ravager ou coloniser le Nord et l'Est de l'Angleterre, gagnèrent les îles Faroë par dessus la mer du Nord, l'Islande et, plus tard, le Groenland par dessus l'Océan. Quand ils s'arrêtaient, ils fondaient des fermes isolées, où vivait le maître entouré de sa famille, de ses affranchis, de ses esclaves. Ces clans s'agglomérèrent rarement en gros villages.

Il est intéressant de rapprocher de cette organisation la vie actuelle de nos cultivateurs du pays de Caux (Seine-Inférieure), descendants des compagnons du chef normand Rollon. Il semble qu'on y trouve encore trace aujourd'hui de cette forme de vie et d'habitat.

Les Cauchois habitent de grandes fermes isolées où le fermier s'appelle encore « maître ». Le village n'existe pas, le centre de la commune, le village politique n'est marqué, dans la plupart des cas, que par l'église et la mairie, isolées parmi les fermes. L'« assemblée » d'antan, transformée aujourd'hui en foire, rappelle le « thing » et diffère du marché qui est d'ordre commercial.

Le fermier normand du x^e siècle était presque toujours marin. C'est là un caractère qu'on retrouve dans certaines populations côtières actuelles, comme notre pêcheur breton ou le Flamand des polders.

CHAPITRE VI

MŒURS ET COUTUMES

La vie normande se partageait entre le voyage de négoce, la pêche et l'élevage, mais la pêche était la base de l'existence, avec une large place pour la guerre et la piraterie.

L'OUTILLAGE. Les régions froides où habitaient les Normands étaient en général boisées. Les métaux y étaient peu ou pas exploités. Dans l'outillage et l'habitation, le bois domine.

Si les fondations de la maison et parfois le bas des murs sont souvent en pierres plus ou moins grossièrement taillées, le haut et la toiture sont en bois recouvert de mottes de gazons.

Le fer étant rare, le menu outillage est en bois, comme le mobilier.

Les Normands semblent avoir connu de bonne heure l'usage du cheval, mais les gros transports se faisaient surtout par bateaux.

Ils connaissaient le ski et la raquette à neige, qu'ils employaient pour circuler et surtout pour chasser. Leur armement ne diffère pas sensiblement de celui des autres peuples du Nord de l'Europe. Ils aiment à orner cet outillage et y font preuve d'un goût artistique développé et même un art décoratif qui n'est pas sans charme.

LES MŒURS. Leurs goûts sont d'ailleurs supérieurs à leurs mœurs, qui sont restées brutales. Les Sagas nous relatent, à chaque page, des meurtres, des tueries, des drames de vengeance auxquels les femmes ont leur part. On verra, dans la Saga, le massacre d'hommes et même de femmes, ordonné de sang-froid par Freydis, fille d'Eirik.

Les femmes font d'ailleurs montre de sentiments aussi vigoureux que les Vikings, souvent fort beaux, mais parfois détestables. Le livre de Mme Williams donne quelques traits typiques que je ne puis m'empêcher de rapporter :

Gyda met comme condition de son mariage avec Harold aux beaux cheveux qu'il se rende maître de toute la Norvège.

Sigrid « la hautaine » tient ce surnom d'un drame d'amour. Poursuivie par deux prétendants dont les assiduités l'importunaient, elle les attire dans une maison, y met le feu et les brûle.

Hallgerda, dans la Saga de Njal, a fait massacrer ses trois premiers maris. D'où vendetta dont Njal et ses fils sont victimes.

Aud tient absolument à s'habiller en homme. Son mari répugne à ce travestissement et préfère le divorce. Elle le tue.

Un des plus beaux traits est donné par Thorberga, l'épouse de Njal. Son mari poursuivi par la vendetta est entouré dans sa maison à laquelle ses ennemis ont mis le feu. Il va mourir dans les flammes. Elle se jette dans le foyer pour mourir avec lui.

Un autre est fourni par Aud, la femme de Gisla. Gisla est traqué par ses ennemis. Il se réfugie dans une anfractuosité, dans la paroi d'une falaise. Auda, sa femme connaît sa retraite et les ennemis le savent. Ils lui offrent de l'argent pour trahir le secret. Aud refuse et voyant ces ennemis sur la bonne piste, elle défend héroïquement le chemin.

Ces exemples suffisent à prouver que la race possédait, non seulement une énergie farouche, mais aussi de belles qualités. Par ailleurs, les femmes suivaient généralement leurs maris dans leurs expéditions maritimes les plus osées et les aidaient aussi bien dans la vie journalière que dans les luttes les plus sauvages. Nous verrons le courage de Gudrid, dans la Saga de Karlsefni, au cours d'une attaque des Indiens.

Le goût du voyage est le penchant instinctif des Normands. Intrépides et audacieux, ils sont essentiellement nomades. Leur amour du négoce les pousse au mouvement, à l'aventure. De tout temps, ils furent des commerçants habiles. En général, ils partagent leur existence entre la vie à la ferme et le voyage de négoce (ainsi Bjarni dans la Saga d'Eirik). Ils n'hésitent pas à aller fort loin avec

mmes . Elle se jette dans le

emis le savent . Ils lui

s expéditions maritimes les
ens .

aps , ils furent des

leurs navires, faire des échanges. Au besoin, ils seront même quelque peu pillards et pirates pour arriver plus vite à la fortune.

Ils font du cabotage sur les côtes de la mer du Nord et de l'Océan. Ils auraient même poussé jusqu'en Afrique. Nous verrons que c'est ce goût du commerce qui dans une certaine mesure les poussera vers les côtes de l'Amérique.

A vrai dire, sous le commerçant, on retrouvera longtemps le guerrier de la horde. Dans son âme encore mal civilisée, la piraterie n'est pas une œuvre criminelle. C'est une forme de négoce où l'audace et le courage excusent le meurtre et le vol.

Au fait, nous sommes au x^e siècle, les nations européennes ne sont pas encore tellement plus policées. Augustin Thierry nous dépeint les Francs, quelque peu antérieurement, sous des traits qui ne sont pas beaucoup moins barbares.

Qu'on veuille se souvenir des contes de l'an 1000, la fin du monde et ce qui s'ensuivit : les persécutions contre les hérétiques, les révoltes d'un peuple qui avait attendu la délivrance des souffrances des temps dans un élan mystique, révoltes qui furent noyées dans des flots de sang.

Le commerçant normand exportait des fourrures, de l'ivoire, de l'huile de baleine, de la laine, de l'ambre et souvent des esclaves. Ces esclaves, ce sont souvent les prisonniers faits au cours des expéditions de guerre ou de piraterie, à l'occasion même, ce seront les propres compatriotes du marchand.

Ils importaient dans les régions du Nord, les belles étoffes d'Orient, les tissus des Flandres, les cuirs d'Espagne, les vins de France, et en général, les produits manufacturés.

Les échanges se faisaient suivant un certain code. Au milieu d'opérations guerrières ou de piraterie, une trêve se déclarait par signal convenu. Un bouclier tourné sur son côté blanc (1),

(1) La couleur du bouclier a souvent été discutée. Nous trouverons le terme bouclier blanc dans les Sagas du Vinland. Il est peu probable que les Normands aient eu un double jeu de boucliers ou bien, ils en avaient un par bateau, comme un signal de timonerie ; ou bien, et c'est ce qui semble le plus probable d'après les circonstances, les boucliers étaient peints de couleurs voyantes à l'extérieur, en blanc à l'intérieur. Le guerrier pouvait à tout moment faire le signal de paix ou le signal de guerre.

poussera vers les côtes de l'

e où l'audace et le courage

ui ne sont pas beaucoup moins

souffrances des temps dans un

urs des expéditions de guerre

s ou bien, ils en avaient un
c à l'intérieur. Le guerrier

bissé au bout du mât, ou mis en évidence en était le signal. On pouvait commercer en paix, tant qu'il était visible. L'affaire terminée, le bouclier était amené ou tourné du côté où se voient les dessins aux vives couleurs, gare au pillage, à l'attaque et au massacre, le commerçant est redevenu le pirate sans scrupule.

Le commerce avait ses routes déterminées, mais parfois fort difficiles à suivre et à reconnaître.

On a pu en identifier quelques-unes :

Une route maritime et fluviale : golfe de Finlande, Néva, lac Ilmen, Dniéper et mer Noire.

Une route fluviale et terrestre : Elbe, Oder, la vallée du Danube, les cols des Alpes et d'Italie.

Les grandes routes maritimes qui, par la Manche, menaient vers l'Espagne, et même, dit-on, l'Afrique.

Enfin, les grandes voies de l'Océan et l'Islande, puis le Groenland.

Les Normands, en dehors d'une géographie fort rudimentaire, devaient avoir sans doute des amers, des repères. Par dessus tout, ils jouissaient d'un sens profond des directions, qualité innée des primitifs. Ce sens leur était d'autant plus indispensable qu'ils n'avaient aucune connaissance scientifique et que la boussole était encore inconnue en Europe.

Sur terre, tout comme nos explorateurs, ils se servaient sans doute de guides. Leur système d'information était, paraît-il, remarquable [33]. C'est, nous le savons, un des talents spéciaux aux peuples germaniques. Sur mer, ils se dirigeaient d'après l'observation des astres. Ils les connaissaient d'ailleurs assez mal, ne savaient presque rien sur le système général. Ils faisaient de vagues observations astronomiques, sur la hauteur du soleil et la durée des jours.

Ces connaissances leur suffisaient pour faire des croisières qui étonnent encore par leur grandeur et l'audace qu'elles révèlent.

Hors de ces goûts marqués pour les aventures de mer, le pillage et le négoce, le Normand avait des goûts plus affinés. Nous avons parlé déjà de ses dispositions pour la poésie et même dans une

certaine mesure pour la musique. Le peu de vestiges d'art qui restent, consistent surtout en bois sculptés et ils sont intéressants. Malheureusement, la matière en était fort périssable. Son architecture paraît avoir été simple, mais si l'on s'en rapporte à l'efflorescence de l'art normand dans notre province de Normandie et dans certaines régions de l'Angleterre, on est amené à penser que les Vikings possédaient à l'état latent un substratum de brillantes qualités artistiques qui ne demandaient qu'à éclore.

Ils savaient distinguer et admirer les beaux tissus que Byzance produisait et dont se revêtaient volontiers les Jarls et les riches marchands. Les beaux cuirs d'Espagne que les Maures avaient importés étaient aussi des objets fort prisés. Il est probable que le marché de l'ivoire les avait amenés à estimer les merveilleux objets qu'on travaillait alors dans les Flandres.

En somme, malgré une civilisation rude et guerrière, le Normand montrait des qualités comparables à celles de la plupart de ses voisins, que n'avait point influencés essentiellement la civilisation gréco-latine.

LES CONNAISSANCES

Par contre, si ces qualités étaient déjà perceptibles, les connaissances scientifiques demeuraient très rudimentaires. L'astronomie, la science la plus immédiatement utile aux navigateurs, se bornait à quelques observations grossières. Les sciences naturelles étaient à peu près inconnues. L'histoire était plutôt un recueil de récits historiques, d'ailleurs fort goûtés par le peuple, et de racontars à l'usage des gens de rang plus élevé, qui pouvaient recevoir les voyageurs de passage et les faire causer sur les pays étrangers.

Enfin, la géographie était peut-être la partie des connaissances la plus avancée, du fait même de l'existence nomadique de la plupart des Normands. En tant que science, elle était rudimentaire, mais il semble que leur sens géographique était développé. C'était plutôt un flair de loup de mer, un instinct de navigateur

i tecture paraît avoir été
daient à l'état latent un

portés étaient aussi des

ation gréco - latine .

: bornait à quelques
age des gens de rang plus

ire , mais il semble que leur

à l'estime. Ce sens leur permettait de retrouver des régions lointaines sur des indications vagues et incomplètes, des descriptions d'aspect de terrains ou côtes, sans l'aide de croquis, de cartes ou d'instruments. Entraînés par la bourrasque en plein Océan, dans les brumes de l'Atlantique nord, par la simple observation du vent et du soleil, grâce à ce flair, ils retrouvaient leur route même vers des contrées presque inconnues. Ce sens on le retrouve encore, quoique bien affaibli, chez nos pêcheurs côtiers.

Lorsqu'il était en défaut, le manque de connaissances scientifiques ne leur permettait pas de se réperer, et c'était le hasard qui menait l'aventure. Ainsi s'expliquent bien des erreurs et bien des légendes. De là, ces rumeurs, qui circulaient dans les foyers de marins, de terres entrevues entre deux tempêtes on ne savait au juste où. Mais les survivants en parlaient au retour, et l'imagination y poussant, elles se transformaient en des pays mystérieux, des contrées de tous les bonheurs ou de toutes les horreurs. Pays mythiques que les découvreurs, dans la souffrance ou la fièvre du moment, étaient incapables de situer et moins encore de retrouver.

La genèse de la découverte du Groenland sortit d'une aventure de ce genre. Un marin, Gunnbjorn, drossé par les ouragans, avait aperçu dans l'Ouest de l'Islande des îles inconnues. Rentré au port, sain et sauf, il avait raconté sa découverte.

De là aussi, ce mélange de contes fantastiques ou de légendes, à fond de vérité, peut-être, qui emplissent le moyen âge : les îles de Brasil, d'Antilia que chercha Colomb, les Sept-Cités, de Saint-Brandan, et tant d'autres. Légendes si tenaces qu'elles vécurent longtemps, même après que l'exploration de l'Océan fut achevée.

CHAPITRE VII

LES ISLANDAIS

Après cet aperçu de la civilisation nordique, il est peut-être de quelque intérêt de revenir plus précisément sur le pays même des héros du grand exploit, l'Islande.

L'Islande fut colonisée vers 872, par les Norvégiens, dans des conditions qui rappellent quelque peu l'exode des « Pilgrims » du « May Flower », près de huit siècles plus tard.

Harold aux beaux cheveux réussit, à partir de 870, à réunir sous son autorité toute la Norvège, en réduisant les unes après les autres les communautés indépendantes et les petites principautés.

Un millier de « républicains », à qui l'idée d'un joug royal était insupportable, abandonnèrent leur pays natal et vinrent coloniser l'Islande. Ils apportèrent avec eux et conservèrent l'esprit d'indépendance et l'organisation sociale primitive, mais libérale, qu'ils tenaient de leurs lointains ancêtres.

L'Islande jouit d'une constitution plus libre, on pourrait presque dire plus parlementaire qu'il n'était coutume à l'époque. On n'y reconnut que beaucoup plus tard l'autorité d'ailleurs nominale d'un roi. A l'époque qui nous occupe, on ne connaissait pas même de chef suprême. Chacun vivait à sa guise, mais dans un cadre légal défini, avec tribunaux et code de justice. Chaque communauté avait une assemblée, pour ainsi dire cantonale, politico-judiciaire, le « thing ». (Nous verrons le « Thorness Thing » l'assemblée du district de Thorness, condamner Eirik le Rouge pour meurtre). L'assemblée générale

réunissait l'ensemble du peuple islandais, c'était l' « althing » qui se tenait à l'origine en plein air, au « Thingvellir ».

On y élisait pour trois ans des hommes de loi qui formaient une sorte de comité législatif, le « lögrette ». Les lois étaient réunies en un code appelé « Gragas ». L'évolution légale était déjà assez avancée, puisque les Gragas distinguaient le fait intentionnel « Viljaverk » du fait involontaire « Vadaverk ».

A côté des tribunaux organiques, il existait des assemblées de justice dont les juges étaient simplement les notables, les voisins, le « Buakvidr ».

Malgré son caractère très libéral, l'organisation avait un fond aristocratique atavique de peuples conquérants. Ce fond se retrouvait dans les divisions de classe, les esclaves « thrall », les affranchis, les propriétaires et les grandes familles.

Ce sens aristocratique se traduit dans les Sagas par l'étalage de copieuses généalogies remontant souvent fort loin et qu'on retrouve presque à chaque nouveau personnage. Il est fils d'un tel, fils lui-même de tel autre, etc., aussi loin qu'on peut remonter.

L'Islande demeura longtemps sans histoire, en marge du monde européen au milieu des tempêtes et des glaces, au pied de ses volcans. Elle n'avait guère d'autres relations extérieures que quelques tractations commerciales.

La nécessité d'importer les produits manufacturés poussait les Islandais à aller chercher à l'étranger les matières nécessaires à leur existence. C'était pour eux beaucoup plus urgent que pour les habitants de la Scandinavie continentale.

En retour, ils exportaient leurs produits. Les pêcheurs de morse exportaient l'ivoire, les pêcheurs de baleine l'huile et les fanons. Mais les principaux produits venaient de l'élevage. Les fermiers élevaient des moutons et en exportaient la laine. L'intérieur du pays étant inhabitable, la zone exploitable était mince, aussi, les industries maritimes étaient-elles plus développées que les autres.

L'Islande, intellectuellement isolée, conserva presque intactes jusqu'à nos jours sa civilisation, ses qualités particulières et

sez avancée, puisque les

franchis, les propriétaires et

, fils lui-même de tel autre,

quelques tractations

les habitants de la

fermiers élevaient des moutons

sa littérature. On y retrouve plus longtemps les goûts littéraires nationaux, l'amour de la poésie et du récit rythmé, qualités communes aux membres de la famille scandinave d'origine germanique. On y célébra, par les âges, l'esprit de franchise, les vertus parfois quelque peu rudes et les histoires des hommes célèbres des grands clans.

Les Islandais gardèrent longtemps ce besoin de mouvement, ce désir du risque et de la célébrité. La nature sauvage et rude de leur pays les poussait à rechercher les contrées meilleures, au climat plus doux.

Toutefois, par ignorance ou par goût, ils ne semblaient pas apprécier les terres dont les ressources différaient sensiblement de celles de leur pays natal, l'élevage et la pêche.

Leurs mœurs et leur civilisation subirent à peine les atteintes de l'évolution générale de l'Europe continentale. Ils n'en eurent, sans doute, qu'un faible écho dans leur île lointaine.

Par contre, quelles énergies admirables, quelle audace et quel courage montraient ces cultivateurs pour travailler cette ingrate terre, ou ces marins pour braver une mer sauvage qui les enserrait de ses tempêtes, ses glaces, ses brouillards et ses orages boréaux.

On comprend aussi, malgré leur vigueur morale, l'influence que purent avoir la colère incessante des éléments sur la mentalité de ces hommes, leurs craintes et leurs terreurs.

Les Sagas islandaises en conservent le reflet. Il ne faut point s'étonner d'y retrouver, peut-être plus vigoureuse, cette touche de mysticisme, d'amour du merveilleux si coutumiers chez les Scandinaves, qui ne dépare, d'ailleurs, nullement leurs mœurs, ni leur littérature. C'est un trait de l'esprit local, dont on ne saurait faire un argument contre la véracité des Sagas.

Mais hormis ce penchant parfois vivement marqué, la littérature islandaise est simple et exacte comme il convient à des gens peu compliqués et habitués aux aventures. Ils eussent, sans doute, trouvé superflu et ennuyeux les fleurs oratoires et odieux le mensonge dans une relation.

Ils devaient, si nous pouvons faire une comparaison, ressem-

inique. On y célébra, par les

climat plus doux.

ait de ses tempêtes, ses

s Scandinaves, qui ne dépare,

trouvé superflu et ennuyeux

bler en ceci aux beaux sportmen actuels, boxeur, coureur. Si un tel athlète avait à entendre ou à lire le récit d'un de ses exploits, de ses matches, lui plairait-il que l'auteur y eût mêlé des inexactitudes, sous prétexte d'enjoliver l'affaire, ou eût employé le style fleuri d'un rhéteur ? Il préférerait, à n'en point douter, le récit tout simple, tout vrai. Peut-être subirait-il patiemment quelques phrases de louanges, encore que pas excessives, mais certainement pas les coups de grosse caisse qui feraient sourire les camarades, ou une déformation qui modifierait le fond.

Je pense que les Islandais, qui étaient en somme de rudes sportmen, devaient penser de même, et c'est une preuve de plus que ces Sagas, où nous trouvons le ton cru d'un récit sportif, sont f oncièrement véridiques et nous représentent exactement la vie et les exploits des Islandais du x^e siècle. Nous ne pouvons regretter qu'une chose, c'est le manque habituel de détails.

CHAPITRE VIII

QUALITÉS MARITIMES DES NORMANDS

Ce peuple de fermiers-marins, adonnés au commerce et aux expéditions lointaines, déploya des qualités nautiques extraordinaires et excella dans les constructions navales. On peut l'affirmer, non plus d'après les textes seulement, mais d'après des documents matériels. On a retrouvé, en effet, en Norvège, des navires de l'époque des Vikings, enfouis dans la vase ou dans les sables. Les Vikings tombés au combat étaient parfois enterrés dans leurs navires. Ce sont peut-être quelques cercueils glorieux qu'on a retrouvé à plusieurs exemplaires, fort bien conservés dans leur gangue (1).

Les qualités de ces navires ont été célébrées par les marins de notre époque et leur témoignage illustrera leur perfection.

F. Nansen [24] a écrit que « les Norvégiens furent les premiers dans l'histoire à abandonner la navigation le long des côtes, générale jusqu'alors... Le type de bateaux qu'ils créèrent au début, peut-être avant notre ère, était encore en usage il y a peu

(1) ANTHIAUME, *Le navire*, p. 10 :

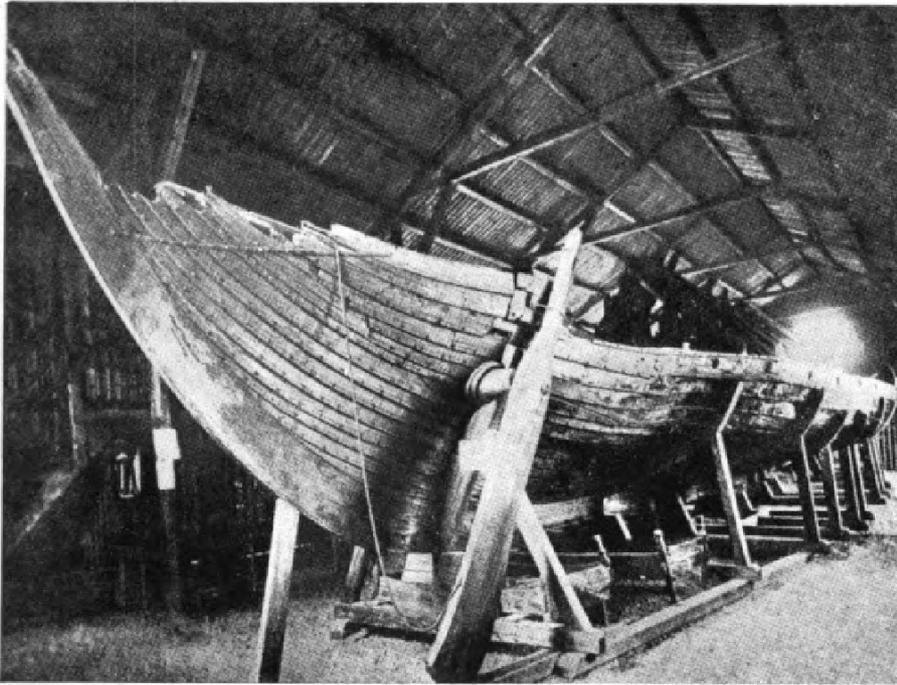
En 1880, un drakar fut découvert dans un tertre funéraire à Gokstad, à l'entrée de la baie de Christiania. Suivant la coutume, le chef avait été enterré dans son navire non ponté. Trente-deux rameurs, seize de chaque côté, pouvaient y trouver place. Il mesurait :

23 m. 80 de long,
5 m. 10 de large,
1 m. 50 de profondeur.

Les rames avaient 5 m. 50.

L'équipage pouvait être de soixante à soixante-dix hommes, trente-deux boucliers ronds de 6 m. 94 de diamètre, rangés sur le plat bord, protégeaient les combattants.

Les navires Normands du x^e siècle



LE NAVIRE DE GOKSTAD

Navire du IX^e siècle trouvé en 1880 à l'entrée du fjord de Kristiana-Hovgaard [16]



NAVIRE NORMAND, d'après la tapisserie de Bayeux.

d'années dans tout le nord de la Norvège..., *la perfection et la finesse des formes et des lignes étaient remarquables*, on peut en juger par les trois bateaux de Nydam ».

Bruun [4] : « Les Normands étaient d'excellents marins qui n'étaient pas étonnés de naviguer à travers les glaces. Leurs petits bateaux, très bien aménagés, les aidaient beaucoup. »

M. Hovgaard a fait une longue étude sur la question et admire ces navires autant que leurs équipages [16]. Son témoignage est d'autant plus précieux qu'il est un expert en technique de construction navale. La plus grande partie des renseignements qui suivent sont tirés de son ouvrage.

Si les Normands n'étaient pas parfaitement outillés pour la navigation hauturière, du fait de la fragilité de leurs navires, ils l'étaient remarquablement pour la navigation côtière. Leurs bateaux à faible tirant d'eau pouvaient approcher des rives à la rame, même sur les hauts fonds.

S'ils n'hésitaient pas à se lancer en pleine mer à certains moments, les qualités de leurs navires et leur commerce même devaient les pousser surtout dans les pays nouveaux, comme ceux dont nous aurons à nous occuper, à suivre les côtes de caps en caps, de baies en baies.

Les navires de commerce étaient plus robustes, plus hauts sur bords que les navires de guerre. Ils pouvaient atteindre une longueur de 30 mètres. Le navire de Gokstad (1), quoique construit comme un navire de guerre, est assez semblable aux cargos avec un tonnage de 40 tonnes environ.

Ces cargos étaient pointus et relevés aux deux extrémités, l'avant ressemblait à l'arrière (2). Ces deux extrémités seules étaient pontées. Une passerelle reliait parfois les gaillards d'avant et d'arrière, par dessus la cale aux marchandises entassées dans la partie basse.

(1) Voir la planche II.

(2) Partout et toujours, dit Joseph STRUTT (1749-1802), *Norman Antiquities*, les vaisseaux normands sont semblables par l'avant et par l'arrière. La proue et la poupe avaient en effet même largeur à la flottaison, c'est-à-dire que le navire avançait aussi facilement par l'arrière que par l'avant.

uction navale . La plus
x à faible tirant d' eau
: nous aurons à nous occuper
comme un navire de guerre ,
et d' arrière , par dessus la
même largeur à la flottaison ,

La similitude de l'avant et de l'arrière explique le double sens du mot « stavn », qu'on trouve fréquemment dans les textes, et qui désigne indistinctement l'une des extrémités du navire. A l'usage, il faut un préfixe « for » ou « bak » pour déterminer s'il s'agit de la proue ou de la poupe.

Les navires de guerre marchaient en général à la rame ; mais les « knôrr », les cargos, utilisaient plutôt la voile. Ils n'avaient qu'un mât placé au milieu de la longueur. Ce mât portait une vergue qui soutenait une grande voile carrée. « Cette disposition, d'après l'amiral Le Bris, permettait de naviguer aisément dans les environs du vent arrière et à l'occasion avec le vent de travers. De tels navires ne devaient pas être très aptes à serrer le vent ou à louvoyer, mais ils pouvaient toutefois, malgré la dérive, faire de la route avec le vent de travers. Ils devaient profiter autant que possible des circonstances de vent favorable pour effectuer leurs traversées. » C'est exactement l'avis de M. Hovgaard.

Il y avait un seul gouvernail, à tribord, fait d'une forte pale, passée dans un anneau ou un collier fixé au bordage, sur le côté droit en regardant l'avant, d'où le nom de « stjornbordi » (styrbord en danois, starboard en anglais), donné au côté tribord, tandis que l'autre s'appelait « bakbordi », le côté auquel l'homme de barre tournait le dos.

Les côtes étaient maintenues par des rivets de bronze ou de fer et le bordage était calfaté. L'ancre n'était souvent qu'une pierre ou une caisse remplie de pierres. La voile était de chanvre ou de lin, parfois de cuir et garnie de ris.

Malgré leurs dimensions qui nous semblent si faibles, en proportion de nos énormes navires actuels, ces cargos pouvaient transporter un personnel normal de 12 à 20 hommes et un matériel relativement important. Nous verrons Karlsfeni partir, avec, en plus de ses 40 hommes, des vivres, des matériaux de construction, du bétail et même une pacotille d'échange.

L'équipage vivait généralement à bord sous des tentes dressées sur des piquets qui rappelaient les poutres de pignons des maisons, d'où leur nom « vindskeidar ». Ces tentes abritaient aussi

l'équipage quand il descendait à terre, ce qui était fréquent en cours de croisière. Ce sont peut-être ces piquets de tente qu'on appelait des « husanostra ». On verra que Karlsfeni vendit les siens en Norvège, à son retour du Vinland. A bord, ces tentes étaient placées à côté ou sur les marchandises.

On ne faisait point de cuisine en mer. L'équipage, et éventuellement les passagers se nourrissaient de beurre, de fromage, de poisson sec et de pain. La question de l'eau devait être importante, par suite de l'exiguité des endroits où les tonneaux pouvaient être logés à l'abri des embruns.

Le navire traînait généralement un canot « eptirbatr », qui permettait de descendre à terre et même de faire de petits voyages de découverte. Parfois, un second canot plus petit était hissé sur les marchandises, pendant qu'on faisait la route.

Les navires normands, quoique ayant une tenue remarquable en mer relativement houleuse, où leur forme et leur légèreté leur permettaient de s'élever sur la lame, ne pouvaient guère résister au gros temps. Ils chassaient devant le vent, ce qui explique suffisamment les aventures de marins entraînés au loin par la tempête. Il faut bien ajouter aussi que la mer se vengeait de l'audace de ces intrépides marins. Il est souvent question dans les Sagas de gens perdus en mer. La flotte qui accompagna Eirik le Rouge, d'Islande au Groenland, comprenait 25 navires au départ et seulement 14 à l'arrivée au Groenland. Quelques-uns étaient d'ailleurs revenus en arrière.

L'audace des survivants n'en était pas atteinte et pour les aventures les plus osées, on trouvait toujours des volontaires. Si l'on veut bien imaginer ce que représente encore à notre époque la traversée de l'Atlantique nord par nos Terre-Neuvas avec des moyens de tous genres infiniment supérieurs, on peut juger le courage ou fatalisme inconscient de ces Normands pour se lancer à l'aventure sur ces mers mauvaises aux noms sinistres : mare congelatum, mare tenebrosum, etc.. /

On ne peut guère leur comparer que les Polynésiens, qui eux aussi affrontaient de grandes traversées d'océan avec des moyens relativement faibles et primitifs.

siens en Norvège, à son

ante, par suite de l'exiguité

ur les marchandises, pendant

au gros temps. Ils chassaient
st souvent question dans les
ent d'ailleurs revenus entraversée de l'Atlantique
mauvaises aux noms sinistres

Les distances franchies par les Normands en haute mer étaient considérables pour l'époque. Le trajet de Norvège en Islande (2.000 milles) était coutumier [16]. Les Sagas nous relatent à plusieurs reprises des traversées sans escales du Groenland en Norvège ou inversement, ce qui représente une distance de près de 50 degrés.

Ceci nous amène à la façon dont les Normands étalonnaient les distances. Dans la Saga, on trouve le plus souvent une mesure, le « doegr » (1), sur laquelle nous aurons à revenir. On ne sait exactement sa valeur et c'est le sujet d'innombrables discussions. Vraisemblablement, ces marins primitifs devaient compter par journées de mer. On retrouve d'ailleurs le terme dans le Flatey Bok, dans le chapitre « Bjarni part à la recherche du Groenland » (page 55).

La distance parcourue à la voile ou à la rame en une journée est fort sujette à variation. M. Hovgaard a pu étalonner un certain nombre de trajets maritimes du temps des Normands et il arrive à une moyenne qui, par jour, correspond à 85 milles. Il estime qu'une moyenne de 75 milles pour un « doegr » compté en douze heures de trajet, ou 150 pour le « doegr » de vingt-quatre heures, est raisonnable. Il considère en tous cas qu'il ne faut pas prendre ce terme pour une mesure rigoureusement exacte.

(1) Doegr dag : jour.

CHAPITRE IX

RÉSUMÉ DES FAITS DONT TRAITENT LES SAGAS

Avant de présenter le texte même des Sagas, il est peut-être utile d'exposer brièvement les événements dont ils traitent, pour faciliter la lecture du récit et éviter l'entrée sans transition dans ce monde lointain et dans une aventure vieille de mille ans bientôt.

Il sera peut-être intéressant aussi de rappeler en quelques lignes la géographie des régions, généralement peu connues, où elle se passe.

L'Islande est un pays d'étendue presque égale au tiers de la France, mais dont une faible partie est habitable. Presque tout l'intérieur est couvert de hautes montagnes glacées ou de volcans.

Elle appartient presque aux régions sub-polaires. Elle se trouve, en effet, entre le 63° de latitude Nord et le cercle polaire. Sa longitude moyenne est marquée par le 20° de longitude Ouest (l'alignement de Dakar et de la côte nord-est du Groenland).

Les côtes nord et est sont longées par les courants glacés, aussi les meilleurs ports sont-ils sur la côte ouest, Reykjavik, la capitale; par exemple. La côte sud se développe sur environ 500 kilomètres. Sa côte est se trouve à environ 1.000 kilomètres de la Norvège.

Les îles Faroë et les Shetland forment des escales à peu près équidistantes entre Bergen (Norvège) et cette côte est.

A 700 kilomètres environ vers l'ouest de la côte ouest de l'Islande se trouve la côte sud-est du Groenland. L'Ecosse est vers le Sud-Est à quelques 800 kilomètres et l'Irlande à plus de 1.100.

Ces données montrent la situation de l'Islande par rapport à l'Europe.

L'Islande fut découverte vers 860, croit-on, par le Norvégien Naddod ou par le Danois Gardar [22]. Elle fut colonisée vers 872-875 par Ingolf. Le christianisme y fut introduit vers la fin du x^e siècle, c'est-à-dire précisément à l'époque même de la découverte de l'Amérique.

Les îles Faroë, ou îles des Moutons, furent visitées d'abord par les ermites écossais, sans qu'on puisse savoir si elles étaient peuplées antérieurement. Au ix^e siècle, le Norvégien Grimir Kam-ban les colonisa.

Le Groenland fut découvert et colonisé par Eirik le Rouge dans des conditions qui font précisément l'objet de la Saga d'Eirik.

Il avait dû, avec son père, quitter la Norvège à la suite d'un meurtre. Il gagna l'Islande et s'établit dans le Nord-Ouest, où il vécut jusque vers 979. Il eut encore des démêlés sanglants avec des voisins, fut traduit devant le tribunal local du district de Thorsness et fut banni pour trois ans.

Il partit à la découverte du Groenland, l'explora, et entreprit de le coloniser. Les colons qu'il entraîna se fixèrent sur les parties les plus habitables de la côte ouest (la côte Est, longée par le courant polaire, est presque totalement bloquée par les glaces et inhospitalière).

Ils formèrent deux centres de colonisation, l'un assez proche du cap Farewel, qu'on désigna sous le titre d'établissements de l'Est « estri bygd », et l'autre plus loin vers le Nord-Ouest « vestri bygd », les établissements de l'Ouest. Entre ces deux centres, il y avait une région inhabitable « obygd » (région où l'on ne peut habiter). Plus au nord, s'étendaient les régions désolées du monde polaire.

Si, malgré son rattachement politique à une métropole européenne, on admet que le Groenland fasse partie du continent américain, historiquement l'Amérique fut découverte par Eirik, aux environs de 985.

La géographie ancienne, nous le verrons dans la deuxième partie, et ce fut un dogme pendant tout le moyen âge et jusque fort

n du xe siècle, c'est-à-

lam ban les colonisa.

ec des voisins, fut traduit

le courant polaire, est

« vestri bygd », les
laire.

environs de 985.

avant dans le XVII^e siècle, rattachait la côte est du Groenland au « Bjarmaland », situé dans le Nord-Ouest de la Russie. Cette conception provient, sans doute, de la présence des barrières polaires à peu près continues entre les deux continents. De même vers l'Ouest, les Normands furent trompés par une semblable

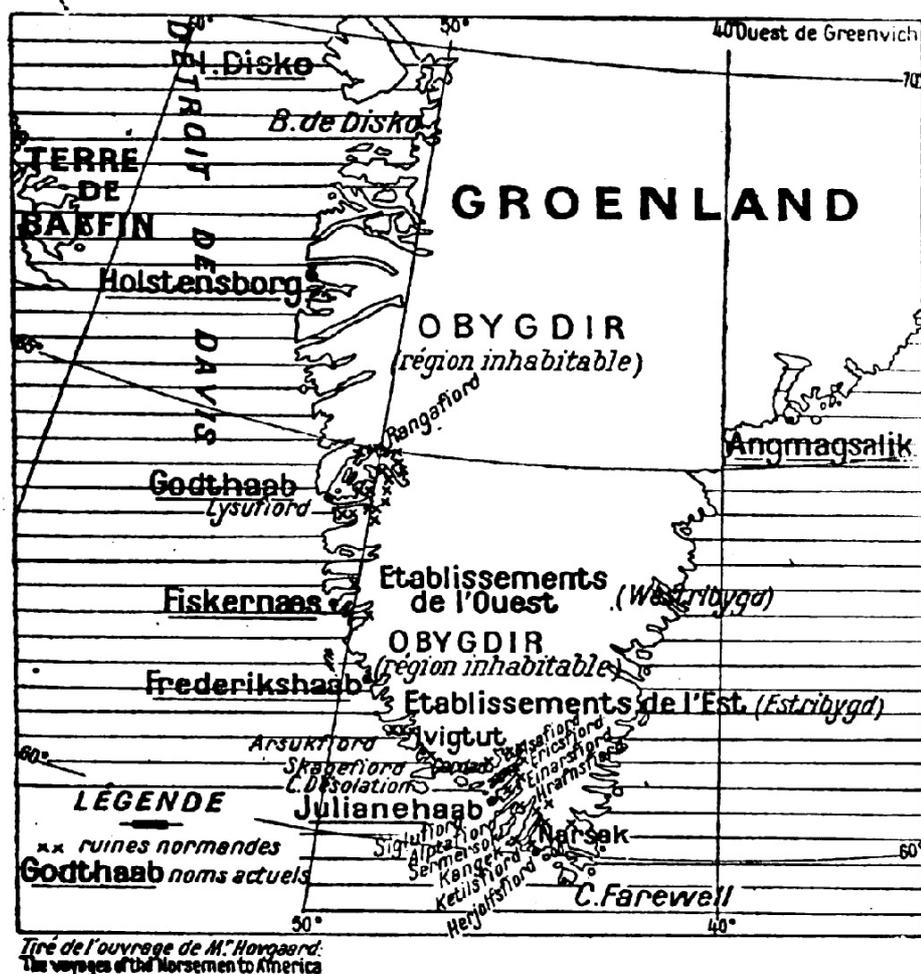


Fig. 1. — Les Colonies normandes au Groenland au X^e siècle.

barrière de glaces et ils rattachèrent la côte ouest du Groenland à la Terre de Bafin et peut-être au Labrador.

Ils désignaient l'ensemble de ces régions du Nord et du Nord-Ouest sous le nom de Helluland hit mikla, Helluland le Grand, ou de « Vestri Obygd », désert de l'Ouest.

Les vestiges des habitations normandes se retrouvent en

grand nombre dans les établissements de l'Est et de l'Ouest. On a même retrouvé récemment (1922) un cimetière contenant des restes humains encore enveloppés d'étoffes de l'époque normande. Vers le Nord, on a trouvé des inscriptions runiques (postérieures, il est vrai, à l'époque d'Eirik), vers le 72° Nord.

Il est probable qu'Eirik, dès le début de ses explorations dans la mer de Bafin ou le détroit de Davis, reconnu ou aperçut la Terre de Bafin, qui est fort proche des établissements de l'Ouest (à peine 300 kilomètres, la distance de Cherbourg à Brest).

Nombre d'indices devaient amener les Groenlandais à penser qu'il y avait des terres vers l'Ouest et le Sud-Ouest.

De plus, la barrière de glaces qui limitait leurs courses vers le Nord et la formation annuelle du pack au Sud de la côte ouest du Groenland les obligeait à gagner le large vers cet ouest prometteur. M. Fossum estime que « Vestri Obygd » désigne précisément la Terre de Bafin. Ceci est très logique et concorde parfaitement avec les Sagas.

Un accident de navigation, une dérive devant la tempête porta quelque navire normand vers ces terres inconnues et si proches du Groenland, *l'Amérique, le continent nord-américain proprement dit était découvert.*

Parti d'Islande pour rejoindre le Groenland, un navire pris dans la tempête et la brume fut drossé au loin vers le Sud-Ouest. L'équipage aperçut des terres inconnues sans y aborder et put, en remontant vers le Nord-Est, rallier le Groenland.

Les marins y racontèrent leurs aventures et leurs découvertes. Plusieurs expéditions prirent la mer pour retrouver ces terres entrevues. Elles atteignirent une contrée où la vigne poussait à l'état sauvage, c'est pourquoi on l'appela le « Vinland », pays de la vigne (1). On y trouva aussi du blé sauvage et des pâtures. Les escales intermédiaires où ces expéditions avaient touché, à partir du Groenland, furent baptisées : le Helluland (pays des pierres plates ou simplement rocheux) et le Markland (pays des forêts).

(1) Cette étymologie n'est peut-être d'ailleurs pas exacte et la racine « vin » peut avoir une signification tout à fait étrangère à la vigne.

Pour des raisons diverses, ces expéditions ne purent se maintenir ni coloniser le Vinland et revinrent, soit au Groenland, soit en Islande. Mais la rumeur de l'aventure se colporta de veillées en veillées, de siècle en siècle jusqu'à nos jours sous forme de Sagas, les Sagas du Vinland.

Ce sont ces Sagas dont nous allons donner la traduction. Elles forment un récit dont le réalisme, le côté dramatique, l'aspect matériel, le fumet d'aventures de mer sont flagrants. Elles donnent une sensation intense de chose vécue.

Nous aurons à revenir dans la seconde partie sur les sources où, après un long intervalle, on les a retrouvées. En grandes lignes, le voyage de Leif, fils d'Eirik, se trouve plus spécialement dans un recueil appelé le Flatey Bok et celui de Karlsefni dans un autre, connu sous le titre de Hauk's Bok.

A vrai dire, le fond même des deux textes est à peu près identique dans les deux ouvrages. Tout ce qui concerne le site des terres nouvelles et la façon dont elles furent atteintes, diffère peu d'un texte à l'autre. Ils ne varient que sur la part à accorder aux deux principaux héros, Leif et Karlsefni. Les rôles de ces deux navigateurs, selon que l'on suit l'un ou l'autre récit, sont plus ou moins glorieux, l'un aux dépens de l'autre, mais le fait même de l'aventure n'est pas foncièrement modifié. Ces différences ont longtemps intrigué les chercheurs et amené des controverses que l'école actuelle et en particulier M. Fossum ont départagées. M. Fossum pense qu'elles proviennent de querelles ou de jalousies entre clans ou familles illustres, à qui les scribes ou scaldes voulurent complaire. Et c'est peut-être plus dans la suite des temps qu'à l'époque même de l'aventure que ces différences surgirent.

en veillées, de siècle en

nt une sensation intense de

ans un recueil appelé le

un texte à l'autre. Ils ne
aux dépens de l'autre, mais
ont départagées. M. Fossum
l'époque même de l'

CHAPITRE X

APERÇU HISTORIQUE SUR LES SAGAS

Tout document ancien doit être soumis à un examen approfondi. Son authenticité doit être reconnue avant qu'on puisse faire état de son contenu. Cet examen a été fait depuis un siècle par un grand nombre de savants éminents, comme Rafn, Storm, Fischer, Vignaud, etc..

Tous estiment que les textes que nous possédons remontent au xiv^e et au xv^e siècles et sont entièrement authentiques; qu'ils reproduisent une source plus ancienne, dont nous ne possédons en copie conforme que des fragments. Encore ne saurait-on affirmer qu'il n'y ait eu qu'une source écrite originelle transcrivant une tradition orale unique.

D'un même fait, ou d'une même série de faits ont pu dériver une ou plusieurs traditions orales, sources elles-mêmes de transcriptions différentes. Ces transcriptions ne sont même peut-être pas des œuvres complètes, mais seulement, tout au moins pour le Flatey Bok, des fragments.

Les quelques sentiments de méfiance qu'on pourrait avoir, du fait des retouches et des péripéties des textes, sont levés par le fait que les deux Sagas d'Eirik et de Karlsefni ne sont pas les seuls documents où l'on traite du Vinland; mais elles sont de beaucoup les plus complètes.

On trouve des allusions aux découvertes normandes dans :

Adam de Brême (1), un voyageur et écrivain allemand du

(1) ADAM DE BRÊME vivait en 1080. Il a laissé une description géographique des pays septentrionaux. Il connut, au cours d'un voyage au Danemark, le roi Sven Estrittson qui lui donna des renseignements sur divers points de l'histoire. On lui reproche de s'être trop fié à sa mémoire et d'avoir cité à faux ses auteurs.

x^e siècle. Il fut reçu par le roi de Danemark, Svend, fils d'Estrid, qui lui parla des découvertes des Normands et du Vinland.

Ari-Frôde (1), Ari le savant, qui écrivit, au début du x^e siècle l'*Islendinga Bók*, y rapporte les souvenirs de son oncle Thor-kell, fils de Gellis « qui avait une bonne mémoire » et avait vécu près des événements.

En outre, le *Landnama Bók*, la *Saga d'Olaf, fils de Tryggva*, la *Kristni Saga* (xiii^e siècle), le manuscrit 194 de la collection Arna Magnoea, de Copenhague, l'*Eyrbyggja Saga* (milieu du xiii^e), la *Grettir Saga* (fin du xiii^e) contiennent des passages où il est parlé du Vinland comme d'un sujet généralement connu. Certains de ces documents situent même dans le temps certaines phases de l'aventure. C'est ainsi que la *Saga d'Olaf* place la visite de Leif, fils d'Eirik, chez le roi Svend à l'hiver 999-1000. C'est un repère intéressant.

Dans la deuxième partie, on trouvera des renseignements tirés de la géographie ancienne qui viennent recouper, corroborer et confirmer ceux des Sagas.

Aussi nettes que soient ces allusions ou ces confirmations, ce ne sont que quelques documents fragmentaires, souvent très courts. Les deux Sagas, au contraire, sont des textes considérables, et c'est l'aventure du Vinland qui en forme la trame.

La Saga qui conte les fastes de la famille d'Eirik est contenue dans le *Flatey Bók*. Cet ouvrage se trouve à la Royal Library de Copenhague. Elle contient plusieurs Sagas et fut composée entre 1387 et 1395, en grande partie par le prêtre Jon, fils de Thordar.

La Saga de Thorfin Karlsefni est rapportée par deux documents, le *Hauk's Bók* et les Manuscrits 544 et 557. M. Finnur Jonnson, maître éminent en littérature scandinave ancienne, pense que ces deux derniers manuscrits ne sont que des copies d'un même document.

Ces Sagas et l'histoire du Vinland, d'ailleurs connues durant

(1) ARI FRODE, né en Islande vers 1067, fut le premier auteur qui ait donné des faits et des dates précises. On lui attribue le *Islendinga bók* et la *Landnama Saga*.

la Renaissance dans certains cercles savants du Nord, tombèrent bientôt dans l'oubli.

Elles en furent tirées en 1705 par Torfeus, de son nom danois Torfesen, qui publia cette année-là « l'Historia Vinlandiae antiquae ». Puis, une nouvelle période d'oubli s'ensuivit jusqu'en 1837, où Rafn ouvrit, par son *Antiquitates Americanae*, la longue série d'ouvrages modernes, dont la Bibliographie jointe à la présente étude donne un aperçu bien incomplet.

Dans les pays du Nord, et en Amérique, nombreux sont les écrivains et les savants qui ont étudié la question, soit au titre de la découverte de l'Amérique, soit au titre de la littérature scandinave, soit simplement dans divers travaux touchant l'Amérique du Nord.

A l'origine, la plupart suivirent l'école de Rafn et de Storm. Dans les dernières années des thèses différentes apparurent. Nansen, d'un côté, condamna les Sagas. Il ne voulut les considérer que comme des pastiches des vieilles légendes de l'antiquité. Steensby, de l'autre côté, sortit de la voie ordinaire qui menait les Normands sur les côtes des Etats-Unis et plaça le Vinland à l'intérieur du Canada. Hovgaard et Fossum, enfin, par une étude plus scientifique et critique, conclurent que l'aventure de Leif et celle de Karlsefni avaient eu des théâtres différents, et Fossum pense même que la Saga de Karlsefni est l'œuvre islandaise d'un ami ou client des descendants du navigateur, tandis que la Saga d'Eirik est une œuvre groenlandaise, consacrée à la gloire de la famille du découvreur du Groenland.

Les deux chapitres qui suivent contiennent la traduction *in extenso* des deux Sagas. Il a semblé préférable, malgré la monotonie du texte et quelques longueurs, de donner le récit complet. L'impression qui peut s'en dégager sera, ainsi, plus exacte. Des extraits auraient risqué de changer la physionomie du sujet et de permettre de croire à un procès de tendance.

Le texte a été traduit très littéralement, en respectant et en suivant la phrase ancienne au plus près, dans le même but de conserver l'allure de l'Islandais ancien.

DEUXIÈME PARTIE

LES DEUX SAGAS DE VINLAND

LA SAGA D'EIRIK LE ROUGE

Version du Flatey Bók

Il y avait (en Norvège) un homme nommé Thorvald, fils d'Osvald, fils d'Ulf, fils d'Eyxna Thori. Thorvald et Eirik le Rouge, son fils, quittèrent Joederen (1) à cause d'un meurtre et allèrent en Islande. Ils atterrirent sur le Hornstrand. Ils s'installèrent à Drangar. C'est là que Thorvald mourut. Eirik, alors, épousa Thorhild, fille de Jarund et de Thorbiog « à la poitrine de navire », qui était alors mariée à Thorbjorn du Haukdal et qui vint ensuite demeurer à Eirikstad, après qu'Eirik eut quitté le Nord près du Vatshorn. Le fils d'Eirik et de Thorhild s'appelait Leif.

Après le meurtre d'Eyiolf le Mauvais et de Hrafn « le Combattant », Eirik fut banni du Haukdal et s'en alla vers l'Ouest au Breidafjord et s'établit dans l'île d'Oexn (2) à Eirikstad. Il prêta ses colonnes (3) à Thorgest et ne put se les faire rendre. Ceci fit naître des troubles et des batailles entre lui et Thorgest, comme la *Saga d'Eirik le relate*. Eirik fut soutenu dans sa dispute par Styr, fils de Thorgrim, Eyjulf de Sviney, les fils de Brand d'Alptafjord et de Thorbjorn, fils de Vifil, tandis que les partisans de Thorgest étaient les fils de Thord le Hurlleur et Thorgeir de Hitardal. Eirik fut mis hors la loi par le tribunal

(1) Joederen, ancienne ville du district de Stavanger.

(2) Dans le Huammfjord.

(3) Colonnes de la salle d'honneur, voir page 23, dernière ligne.

de Thorsness (1). Alors, il arma son navire pour un voyage dans Eiriksvag et quand il fut prêt, Styr et les autres l'accompagnèrent au delà des îles. Eirik leur dit qu'il avait l'intention d'aller à la recherche de cette terre que Gunnbjorn, fils d'Ulf « le corbeau » avait vue, alors qu'il était dressé vers l'Ouest à travers la pleine mer, au temps où il découvrit les roches de Gunnbjorn (2).

Il ajouta qu'il reviendrait à ses amis s'il réussissait à trouver cette contrée. Eirik partit du Snoefelljökull. Il trouva la terre. Il donna le nom de Midjökull à l'endroit où il toucha, c'est ce que nous appelons maintenant Blaserkr. De là, *il alla au Sud*, le long de la côte, à la recherche des terres habitables. Il passa le premier hiver à l'île d'Eirik, près du milieu des établissements de l'Est (3) et au printemps, *il vint à Eiriksfjord*, où il avait élu domicile pour vivre. Dans l'été, il explora *les contrées inhabitables de l'Ouest* (4) et baptisa plusieurs endroits de la région.

Le deuxième hiver, il resta à Homar près de Hrafnsgnipa et le troisième été, il navigua vers le Nord, à Snoefell et dans tout le Hrafnsfjord; puis dit qu'il aurait atteint le fond du Eiriksfjord.

Il revint alors et hiverna pour la troisième fois à Eiriksey, à l'embouchure de l'Eiriksfjord (5). Dans le troisième été, il retourna en Islande et atterrit au Breidafjord. Il nomma le pays qu'il avait découvert Groenland, parce que, disait-il, les gens seraient attirés là par un si joli nom.

Eirik passa l'hiver en Islande et l'été suivant, partit pour coloniser le pays. Il s'établit dans le Brattalid dans le Eiriksfjord, les savants disent que ce même été où Eirik partit pour coloniser, 35 bateaux partirent du Breidafjord et du Borgafjord;

(1) Le « Thorsness thing », Assemblée des notables du district de Thorsness, voir page 36.

(2) Ce sont probablement des îles au large de la côte est du Groenland.

(3) Les phrases écrites en italique sont celles qui ayant trait directement aux voyages de Groenland au Vinland, serviront à l'étude même des conditions et à l'étude critique de la découverte.

(4) M. Fossum croit qu'il s'agit là de la Terre de Bafin (Vestri Obygd).

(5) Interpolation d'un passage d'un autre manuscrit.

1/4 d'entre eux arrivèrent sains et saufs, d'autres revinrent au port, d'autres furent perdus. Ceci se passait quinze ans avant que le christianisme fut légalement adopté en Islande (1).

Pendant ce même été, l'évêque Frédéric (2) et Thorvald, fils de Kodrans, quittèrent l'Islande. Parmi les compagnons d'Eirik au Groenland, les suivants s'établirent dans des fermes là-bas : Herjolf du Herjolfjord, qui habita à Herjolfness ; Ketil, du Ketilfjord ; Hrafn du Hrafnfjord ; Sorvi du Solvadal ; Helgi, fils de Thorbrand du Alptafjord ; Thornbjorn « l'Étincelant » du Siglufjord ; Einar du Einarfjord (3) ; Hafgrim du Hafgrimfjord et Vatnahverfi ; Arnlaug du Arnlaugfjord ; tandis que quelques-uns allèrent dans les établissements de l'Ouest (voir croquis).

BAPTÊME DE LEIF L'HEUREUX

Seize ans après qu'Eirik le Rouge eut colonisé le *Groenland*, Leif, son fils, fit voile du Groenland vers la Norvège. Il arriva à Drontheim dans l'automne, alors que le roi Olaf, fils de Tryggva, était revenu du Nord, du Halogaland (4). Leif vint à Nidaros (5) et aussitôt débarqué pour rendre visite au roi. Le roi Olaf lui expliqua la Foi, comme il faisait aux autres païens qui venaient lui rendre visite. Il fut aisé pour le roi de persuader Leif, qui en conséquence fut baptisé, en même temps que tout son équipage. Leif demeura tout l'hiver avec le roi qui le traita bien.

BJARNI SE MET A LA RECHERCHE DU GROENLAND

Herjolf était fils de Barda, fils d'Herjolf. C'était un parent d'Ingolf, « le Colon ». Ingolf donna de la terre à cet Herjolf entre Vag et Reykjaness, et il habita à Dreptstok. La femme d'Herjolf s'appelait Thorgerd et leur fils Bjarni était un homme

(1) Donc vers 985.

(2) L'évêque Frédéric, d'après les annales islandaises, quitta l'Islande en 985.

(3) Tous ces colons s'établirent sur la côte sud-ouest du Groenland.

(4) Contrée au nord de la Norvège.

(5) Trondjeim.

d'un grand avenir. Il était très porté à voyager dès sa jeunesse et il devint riche et estimé. Il avait l'habitude de passer ses hivers, alternativement l'un en voyage et le suivant chez son père. Bjarni devint bientôt propriétaire d'un bateau de commerce et pendant qu'il passait un dernier hiver en Norvège, Herjolf (son père) se résolut d'accompagner Eirik dans son voyage au Groenland et prit ses dispositions pour abandonner sa ferme. Sur le même bateau qu'Herjolf était un chrétien des Hébrides qui composa le chant des « rouliers de la mer » (1) qui contient ces vers :

« Je prie le chercheur de moines sans fautes
(le Christ) de protéger mon voyage
Lui, le Seigneur de la salle de la calotte des cieux
De maintenir le siège des faucons au-dessus de moi » (2)

Herjolf s'établit à Herjolfness et fut un homme remarquable. Eirik demeurait à Brattalid où il était tenu en haute estime et tous les hommes lui rendaient hommage.

Les enfants d'Eirik étaient : Leif, Thorvald, Thorstein et une fille nommée Freydis. Elle était mariée à un homme nommé Thorvard. Ils habitaient Gardar, qui est maintenant le siège d'un évêché. C'était un faible. En ce temps-là, les habitants du Groenland étaient païens.

Bjarni arriva avec son navire à Eyrar (3), dans l'été de la même année où son père était parti. Ce dont Bjarni fut bien surpris. Il ne voulut pas débarquer ses marchandises. Son équipage lui demanda ce qu'il entendait faire ; il répondit qu'à son habitude, il passerait l'hiver à la maison de son père « et je veux aller avec le navire au Groenland, si vous me tenez compagnie ». Ils répondirent tous qu'ils feraient ce qu'il voudrait. Alors, Bjarni dit : « Notre voyage peut être considéré comme une folie, car pas un de nous n'a jamais été dans la mer du Groenland. » Néanmoins, ils partirent dès que le navire fut équipé pour le voyage.

(1) Légende nordique.

(2) Le ciel me protège.

(3) Eyrar est un port d'Islande.

Ils naviguèrent trois jours (1), jusqu'au moment où la terre fut perdue de vue, alors le bon vent tomba, *des vents du Nord s'élevèrent* et du brouillard, ils ne surent plus où ils étaient entraînés et ainsi se passèrent plusieurs « doegr » (2). Puis ils revirent le soleil et purent reconnaître (aux astres) la région du ciel, ils hissèrent la voile et passèrent un doegr entier avant d'apercevoir une terre. Ils discutèrent entre eux quelle terre ce

et purent bientôt voir que le

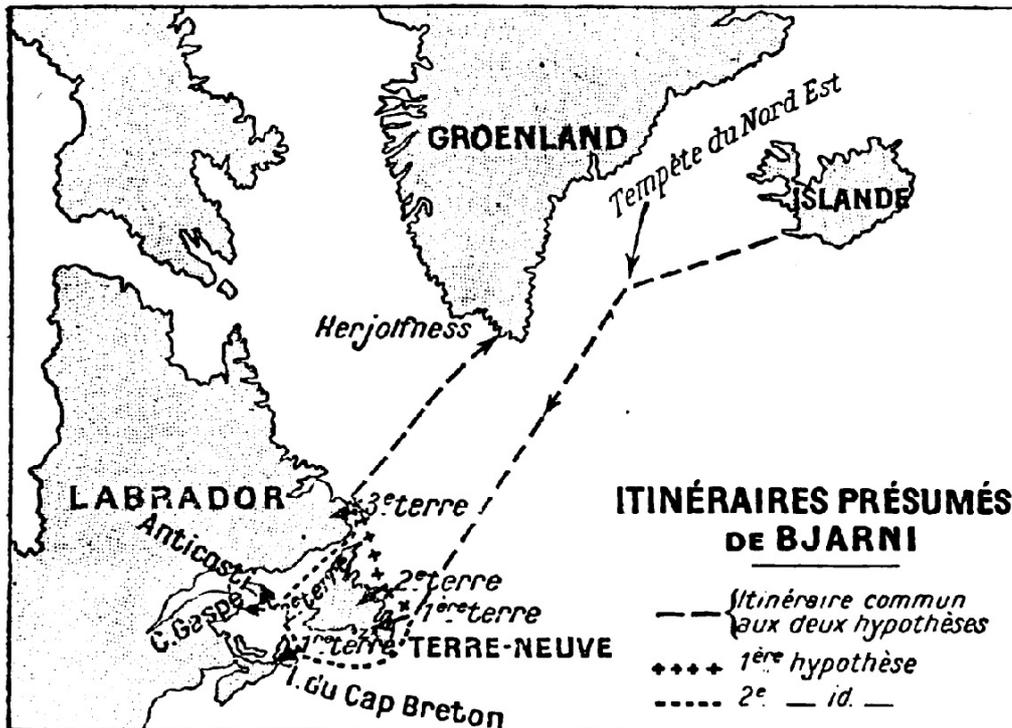


Fig. 2. — Itinéraire de Bjarni.

pouvait bien être et Bjarni dit qu'il ne croyait que ce puisse être le Groenland. Ils lui demandèrent s'il voulait aller à terre ou non : « Mon avis est que nous longions cette terre ». Ils le firent et purent bientôt voir que le pays était peu accidenté et couvert de forêts et qu'il y avait de petites hauteurs. Ils laissèrent la côte à bâbord (gauche) avec leur écoute tournée vers la terre (3). Ils navi-

- (1) Cette partie du voyage est comptée en « daga ».
- (2) Partie du voyage comptée en « doegr ».
- (3) C'est-à-dire avec un vent de tribord.

guèrent deux (1) doegr et ils *aperçurent une autre terre*. L'équipage demanda à Bjarni s'il pensait que c'était là le Groenland. Il répondait qu'il ne le pensait pas plus que précédemment, parce que, au Groenland, disait-on, il y avait de grands glaciers. Ils approchèrent bientôt cette terre et *virent qu'elle était plate et boisée*. Le bon vent leur manqua alors et l'on tint conseil, l'équipage fut d'avis qu'il serait sage d'aborder là, mais Bjarni n'y consentit point. Les matelots prétendirent qu'ils étaient à court de bois et d'eau : « Vous ne manquez d'aucune de ces choses » leur dit Bjarni, ce qui lui valut des reproches de son équipage. Il les pria de hisser la voile, ce qu'ils firent et *tournant le dos à la terre, ils gagnèrent la haute mer avec de forts vents de Sud-Ouest*, et naviguèrent pendant trois doegr ; alors, ils *aperçurent une troisième terre, elle était élevée et montagneuse, avec des pics neigeux au-dessus*. Ils demandèrent alors à Bjarni s'il voulait atterrir, il répondit qu'il n'y était point disposé « parce que ce pays ne me semble pas attrayant ». Ils ne carguèrent pas leurs voiles et *continuèrent à longer la terre*, ils virent que c'était une île. Ils la laissèrent en arrière (2) et gagnèrent *la haute mer avec le même bon vent*. Le vent devint fort, Bjarni donna l'ordre de prendre des ris et de ne pas aller à une vitesse mal appropriée au navire et au grément. *Ils naviguèrent alors quatre doegr et aperçurent une quatrième terre*. L'équipage demanda encore à Bjarni s'il pensait que c'était là le Groenland ou non. Bjarni répondit : « Ceci ressemble beaucoup au Groenland, selon ce qu'on m'a raconté et cette fois, nous allons gouverner vers la terre ».

Ils mirent le cap dessus et atterrirent vers la fin du jour au pied d'un cap où se trouvait un bateau. C'était *sur ce cap qu'habitait Herjolf*, le père de Bjarni. Ce cap a pris son nom et s'appelait Herjolfness. Bjarni alla vers son père, abandonna ses navigations et resta avec son père tant qu'il vécut. Par la suite, après la mort de son père, il continua à y demeurer.

(1) Tvau, two anglais.

(2) Stafn vit thui landit, stafn peut désigner l'avant ou l'arrière, voir page 42.

oyages, où il avait vu des
arde du corps du Jarl et
/ire .
ible de supporter les risques
at fut prêt pour le départ . A
ut nous séparer en ce moment

état . Quand il fut prêt, ils
t d'herbe, mais de grandes

ICI COMMENCE UN RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES GROENLANDAIS
Groenlendinga Pattr (1)

En suite de quoi, il faut dire maintenant comment Bjarni, fils d'Herjolf, partit du Groenland pour aller visiter le Jarl par qui il fut bien reçu. C'est alors que Bjarni raconta à Eirik (2) ses voyages, où il avait vu des terres (nouvelles) et l'on pensa qu'il avait manqué d'esprit d'entreprises, puisqu'il ne pouvait donner aucun renseignement sur ces contrées et le fait lui fut reproché. Bjarni fut nommé garde du corps du Jarl et retourna au Groenland l'été suivant. On y parlait beaucoup alors de voyages de découverte. Leif, le fils d'Eirik le Rouge, de Brattalid vint visiter Bjarni, fils d'Herjolf et lui acheta son navire.

Il rassembla un équipage qui se composa de trente-cinq hommes. Leif convia son père à être le chef de l'expédition, Eirik refusa en prétextant qu'il était âgé et ajouta qu'il était moins capable de supporter les risques d'une vie à la mer qu'autrefois. Leif répliqua que, malgré tout, il était un des plus capables à apporter la chance et Eirik céda aux sollicitations de Leif. Il quitta sa maison à cheval quand tout fut prêt pour le départ. A une courte distance du port, son cheval butta et il fut projeté à terre et blessé au pied, alors il dit : « Il ne m'est pas donné de découvrir plus de terres que celle où nous vivons maintenant, il faut nous séparer en ce moment ».

Eirik retourna à sa demeure de Brattalid et Leif continua vers le port avec ses trente-cinq compagnons, l'un d'eux était un homme du Sud (germain), nommé Tyrker. Ils mirent le bateau en état. Quand il fut prêt, ils mirent à la voile et *trouvèrent d'abord cette terre que Bjarni avait rencontrée en dernier lieu*. Ils en approchèrent et jetèrent l'ancre, mirent un canot à la mer et abordèrent. Ils ne virent point d'herbe, mais de grandes montagnes

(1) Les deux récits provenant sans doute d'une même source mais de versions différentes, sont mal reliés. La trame régulière reprend par la suite.

(2) Il ne s'agit probablement pas d'Eirik le Rouge, mais d'un Jarl demeurant en Islande ou en Norvège ; ou bien il y a une interpolation maladroite.

neigeuses qui se trouvaient dans l'intérieur, c'était un pays de roches plates depuis la plage jusqu'aux montagnes et la contrée semblait entièrement dépourvue de bonnes qualités. Alors Leif leur dit : « On ne pourra pas dire que nous avons agi ici comme Bjarni et que nous ne sommes pas descendus à terre. Je veux donner un nom à cette terre, je l'appellerai Helluland (pays des pierres). Ils retournèrent au navire, prirent le large et trouvèrent une *deuxième terre*. Ils l'accostèrent encore, jetèrent l'ancre, mirent le canot à l'eau et abordèrent. C'était *un pays plat et boisé*, où il y avait de *grands espaces de sable blanc*, ils y allèrent, la terre était en pente douce vers la mer. Leif dit alors : « Ce pays doit porter un nom conforme à sa nature et nous l'appellerons Markland (pays plat et boisé) ». Ils retournèrent au navire et *prirent la mer avec un vent du Nord-Est*. Ils naviguèrent deux doegr, avant de revoir une terre. Ils se dirigèrent dessus et arrivèrent à une *île qui se trouvait au Nord de la terre*. Ils y abordèrent et l'explorèrent, le temps était bon et ils virent *de la rosée sur l'herbe*. Ils touchèrent la rosée (1) avec leurs mains et leur bouche et il leur sembla qu'ils n'avaient jamais rien goûté auparavant d'aussi agréable. Ils regagnèrent leur bateau et arrivèrent à *un détroit situé entre cette île et un cap qui pointait vers le Nord*, ils dépassèrent le cap vers l'Ouest. A la basse mer, il y avait de grandes étendues de hauts fonds, et ils échouèrent leur bateau ; il y avait une grande distance du bateau à la mer (2). Ils étaient si désireux d'aller à terre qu'ils ne purent attendre que la marée revint sous leur bateau, ils coururent à la terre à *un endroit où une rivière coulait d'un lac*.

Dès que la marée souleva leur navire, ils prirent le canot et ramèrent jusqu'au navire, qu'ils amenèrent sur la rive et dans le lac, où ils jetèrent l'ancre. Ils descendirent leurs hamacs à terre et se construisirent de grands abris. Ils décidèrent de s'y installer pour l'hiver et bâtirent de grandes huttes. Il ne manquait pas là de saumons, tant dans la rivière que dans le lac, et

(1) Peut-être le « honey-dew », le miélat.

(2) La mer se retirait loin, une des caractéristiques de la baie de Saint-Laurent.

des saumons plus grands qu'ils n'en avaient vus auparavant. La contrée tout autour leur parut posséder de telles qualités que le bétail n'aurait pas besoin de fourrage pendant l'hiver, l'herbe ne blanchissait presque pas. La longueur relative des jours et des nuits était plus égale qu'au Groenland ou qu'en Islande. Au jour le plus court de l'hiver, le soleil était au-dessus de l'horizon entre eyktarstad et dagmalastad (1).

Quand ils eurent terminé leurs huttes, Leif dit à ses compagnons : « Je propose de nous diviser en deux groupes et d'explorer le pays ; la moitié restera au campement, tandis que l'autre fouillera le pays et n'ira pas plus loin qu'elle ne puisse rentrer le soir même et ne soit pas isolée. On fit ainsi pendant un temps ; Leif, lui-même, selon son tour, se joignait au groupe qui explorait ou qui restait au campement. Leif était un homme averti et capable, de grande influence, sagace et juste en toutes choses.

LEIF L'HEUREUX TROUVE DES HOMMES SUR UN ROCHER EN MER

Un soir, on découvrit que quelqu'un manquait, c'était Tyrker, l'homme du Sud. Leif en fut peiné, car Tyrker avait vécu avec lui et son père pendant longtemps et lui avait été attaché quand il était enfant. Leif réprimanda sévèrement ses compagnons et se mit à la recherche, emmenant douze hommes avec lui. Il n'était pas loin du campement, quand ils le rencontrèrent et l'accueillirent cordialement. Leif vit de suite que son père nourricier était très en gaité. Tyrker avait un front proéminent, des yeux inquiets, des traits fins, petit de taille, il paraissait d'aspect triste, mais était par contre un artisan très capable. Leif l'interrogea : « D'où vient que tu sois si en retard, père nourricier, et à l'écart des autres ? » Tyrker parla d'abord quelque temps en allemand, en roulant des yeux et en faisant des grimaces, on ne pouvait le comprendre, mais peu après, il parla en langue nordique : « Je n'ai pas été plus loin que vous, mais

(1) Voir page 129, la discussion au sujet de ce terme.

était enfant . Leif

. Leif vit de suite que son

. Leif l' interrogea : « D' où

prendre , mais peu après , il

trouva un vent violent au large d'un *promontoire sur lequel il fut jeté*. Il endommagea la quille de son navire et fut contraint de rester là un temps assez long, pour réparer les avaries. Alors Thorvald dit à ses compagnons : « je vous propose d'élever la quille sur ce cap et de l'appeler *Kjalarness* (1). Ainsi fut fait. Ils continuèrent alors leur *navigation vers l'Est*, le long de cette terre, entrèrent dans un fjord voisin et atteignirent un cap qui se projetait dans la mer et qui était entièrement couvert de forêts. Ils trouvèrent un ancrage pour le navire et jetèrent une passerelle à terre. Thorvald et les siens descendirent à terre : « C'est là une région agréable, dit-il et j'aimerais à y construire ma maison. »

Ils revinrent au navire et découvrirent sur le sable au delà du cap, trois buttes (2) ; ils y montèrent et aperçurent qu'il y avait là trois canots de peau avec trois hommes sous chacun. Ils se divisèrent et réussirent à attraper tous ces hommes, sauf un qui s'échappa avec son canot. Ils tuèrent les huit hommes et remontèrent sur le promontoire et regardèrent tout autour. Dans le fjord, ils découvrirent d'autres petites buttes et en conclurent que c'étaient des groupes d'habitations. Ils avaient tellement envie de dormir qu'ils ne purent rester éveillés et s'endormirent, ils furent réveillés par de grands cris poussés au-dessus d'eux, les voix disaient : « Réveilles-toi ! Thorvald, toi et les tiens, si vous voulez sauver vos existences, cours à ton bateau avec tous ces hommes et quitte bien vite ce pays ! » Un grand nombre de canots de peau s'avançaient vers eux de l'intérieur du fjord.

Alors Thorvald s'écria : « Il faut monter notre *hastingage* (3) de guerre des deux côtés du bateau, nous défendre de toutes nos forces, mais ne pas attaquer ». Ils le firent et les *Skroelings* (4),

(1) Cap de la Quille.

(2) Ces buttes correspondent bien aux huttes hémisphériques des Esquimaux ou de certaines tribus indiennes de la côte du Labrador, couvertes d'herbes et de terre.

(3) *Bastingage* fait avec des boucliers comme le montre les images anciennes et en particulier la Tapisserie de Bayeux.

(4) Nom donné par les Normands aux indigènes des régions de Groenland et du Vinland.

l'informèrent qu'aucun n'
ner le plus vite que vous
r un temps. Vous m'
uge mourut cependant avant le

et rassemblèrent du raisin (4)
Leif.

a déjà dit. Alors Thorstein,
sa femme Gudrid avec lui.

après avoir lancé des flèches sur eux pendant quelque temps, s'enfuirent précipitamment, chacun de son mieux. Thorvald demanda alors à ses hommes, s'il y avait quelqu'un de blessé ; ils l'informèrent qu'aucun n'avait reçu de blessures. « Je suis touché à l'aisselle, dit-il, une flèche a passé entre le sabord et le bouclier dessous mon bras ; en voici la tige et c'est ma mort ! Je vous conseille de retourner le plus vite que vous pourrez. Mais vous me porterez sur ce promontoire, qui me paraît une plaisante place à habiter ; ainsi doit être fait, j'avais donc dit la vérité, quand j'exprimais le souhait d'habiter là pour un temps. Vous m'ensevelirez et placerez une croix à ma tête, une autre à mes pieds et vous l'appelerez Krossaness (1) pour toujours ». A ce moment, le christianisme était introduit au Groenland ; Eirik le Rouge mourut cependant avant le christianisme.

Thorvald mourut et quand ses compagnons eurent accompli ses volontés, ils partirent et rejoignirent leurs compagnons (2) et se racontèrent les nouvelles. Ils restèrent là (3) durant l'hiver et rassemblèrent du raisin (4) et du bois pour faire un chargement au navire. Au printemps suivant, ils retournèrent au Groenland et arrivèrent avec leur navire au Eiriksford, où ils purent raconter beaucoup de nouveau à Leif.

THORSTEIN, FILS D'EIRIK MEURT
DANS LES ÉTABLISSEMENTS DE L'OUEST

Pendant cela, au Groenland, Thorstein, du Eiriksford, s'était marié et avait pris pour femme Gudrid, fille de Thorbjorn qui avait été l'épouse de Thori, un homme de l'Est, comme on l'a déjà dit. Alors Thorstein, fils d'Eirik, décida de faire le voyage du Vinland pour y chercher le corps de son frère Thorvald, il équipa le même navire, choisit un équipage de vingt-cinq hommes vigoureux et emmena sa femme Gudrid avec lui. Quand tout

(1) Cap de la Croix.

(2) Ceux qui étaient partis vers l'Ouest avec le canot.

(3) Au campement de Leif.

(4) Vinber ok vinvidr.

pendant deux jours et plus .
 i répondit : « Nous sommes
 l, à vous deux , homme et
 arge , car je ne manque pas
 la vie , de plus , ma foi n'
 i . Gudrid était une femme

lors : « C'est mon intention
 qu'un homme , mais la mala

fut prêt, ils prirent la mer et perdirent la terre de vue. Ils furent entraînés de ci de là sur les mers pendant cet été et perdirent tout repère, et à la fin de la première semaine de l'hiver, ils touchèrent au Lisufjord dans le Groenland, vers les établissements de l'Ouest.

Thorstein sortit pour chercher des logements pour son équipage. Il réussit à trouver des abris pour tous ses marins, mais lui et sa femme en étaient dépourvus et restèrent ensemble sur le navire pendant deux jours et plus. A ce moment, le christianisme s'était encore peu répandu au Groenland. Un beau matin de bonne heure, des hommes approchèrent de leur tente et le chef s'informa qui était dedans ; Thorstein répondit : « Nous sommes un couple, dit-il, mais qui es-tu, toi qui parles ? » « Mon nom est Thorstein et je suis connu sous le nom de Thorstein « le Basané » et ma mission ici est de vous offrir l'hospitalité chez moi, à vous deux, homme et femme. » Thorstein, fils d'Eirik, répliqua qu'il devait consulter sa femme et celle-ci lui laissa la décision ; il accepta l'invitation. « Je viendrai vous chercher demain avec un cheval de charge, car je ne manque pas de moyens pour vous recevoir tous deux, quoiqu'il ne vous sera peut-être pas gai de vivre avec moi, nous ne sommes que deux, ma femme et moi ; et pour moi, je ne redoute pas la dureté de la vie, de plus, ma foi n'est pas la même que la vôtre, bien que j'estime la vôtre meilleure. » Il revint vers eux le lendemain avec son cheval et ils furent pris en pension chez Thorstein « le Basané », bien traité par lui. Gudrid était une femme agréable, habile et sachant vivre avec des étrangers.

Au début de l'hiver, Thorstein, fils d'Eirik et les siens furent visités par la maladie et plusieurs moururent. Il fit faire des cercueils pour leur corps et les transporta sur son navire. Il ajouta alors : « C'est mon intention de les emmener tous au Eirikfjord dans l'été. » La maladie entra bientôt dans la demeure de Thorstein, et sa femme Grimhild fut prise la première. C'était une femme vigoureuse, aussi forte qu'un homme, mais la maladie la terrassa ; peu après Thorstein, fils d'Eirik, fut atteint aussi et ils furent malades en même temps ; Grimhild, femme

de Thorstein « le Basané » mourut. Quand elle fut morte, Thorstein sortit pour chercher une planche, pour y poser le corps. Alors, Gudrid dit : « Ne sois absent longtemps, mon Thorstein. » Il répondit qu'il en serait ainsi. Thorstein, fils d'Eirik, s'écria alors : « Notre maîtresse de maison se comporte maintenant d'une façon extraordinaire, la voilà qui se soulève sur son coude et sort ses pieds pour attraper ses chaussures. » (1) A ce moment, Thorstein (le maître du logis) entra et Grimhild se recoucha, en même temps toute la charpente de la maison craqua. Thorstein confectionna alors un cercueil pour le corps de Grimhild et l'emporta et y mis tout son soin. C'était un homme gros et puissant, mais il lui fallut toute la force pour sortir le corps de la maison. Thorstein, fils d'Eirik, alla plus mal et mourut, ce dont sa femme Gudrid eut grande douleur. Ils se tenaient tous dans la pièce à ce moment, Gudrid était assise sur une chaise devant le banc sur lequel son mari Thorstein était étendu. Thorstein, l'hôte prenant alors Gudrid par les bras, l'entraîna de son siège et s'assit avec elle sur un autre banc en face du corps essaya de la consoler par divers moyens, s'efforça de la rassurer et lui promit de l'accompagner au Eiriksfjord avec le corps de son mari et ceux de ses compagnons : « Je rassemblerai d'autres personnes ici, dit-il, pour veiller sur toi et te distraire. » Elle le remercia. Alors, Thorstein, fils d'Eirik se dressa et dit : « Où est Gudrid ? »

Il répéta sa question trois fois, mais Gudrid ne répondit pas. Elle demanda alors à Thorstein l'hôte : « Dois-je répondre à sa question ? » Thorstein l'hôte la pria de ne pas répondre, il traversa l'espace de planches et s'assit lui-même sur la chaise, et Gudrid sur ses genoux et dit : « Que désires-tu, ô mon homonyme ? » Après un petit moment, Thorstein répondit : « Je désire raconter à Gudrid le sort qui l'attend, de façon qu'elle déplore moins ma mort, car je suis à vrai dire dans une bonne demeure. Ce que j'ai à te dire, Gudrid, c'est que tu épouseras un Islandais (2), que vous vivrez ensemble, que vous aurez une

(1) Scène de revenants fort goûtée par les Normands.

(2) Karlsefni, héros de la deuxième Saga.

nombreuse et noble progéniture illustre et fameuse, de bon aloi et de douce vertu. Tu iras du Groenland en Norvège et de là en Islande, où vous construirez une demeure, là vous habiterez longtemps, mais tu lui survivras et alors tu iras au Sud (1), à l'étranger, puis tu reviendras en Islande à ta demeure et là tu feras construire une église, tu t'y retireras et y prendras le voile et là tu mourras. »

Ayant ainsi parlé, Thorstein retomba et son corps fut sorti pour les funérailles et porté sur le navire. Thorstein l'hôte accomplit fidèlement toutes ses promesses envers Gudrid. Il vendit sa terre et son bétail au printemps et accompagna Gudrid sur le bateau avec tout son bien. Il mit le navire en bon ordre, se procura un équipage et fit route pour le Eiriksfiord. Les corps des morts furent alors ensevelis près de l'église et Gudrid alla à la maison de Leif, à Brattalid, tandis que Thorstein « le Basané » se construisit une demeure sur le Eiriksfiord et y demeura toute sa vie et fut considéré comme un homme vraiment supérieur.

DU VOYAGE AU VINLAND DE THORFIN KARLSEFNI ET DE SES COMPAGNONS

Ce même été, un navire vint de Norvège au Groenland. L'armateur s'appelait Thorfin Karlsefni, c'était le fils de Thord « Tête de Cheval » et petit-fils de Snorri, fils de Thord de Hôfdi. Thorfin Karlsefni était un homme riche, il passa l'hiver à Brattalid avec Leif, fils d'Eirik. Il s'éprit vite de Gudrid et la demanda en mariage ; elle l'adressa à Leif, ils furent fiancés et le mariage fut célébré l'hiver même. Les conversations reprirent au sujet des expéditions au Vinland et on poussa Karlsefni à tenter l'aventure. Gudrid se joignant aux autres, il se détermina à entreprendre le voyage, il rassembla un équipage de soixante hommes et cinq femmes. Il convint avec ses compagnons de partager également le butin de l'entreprise. Ils emmenèrent toute espèce de bestiaux, car leur intention était de coloniser le pays s'ils le pouvaient. Karlsefni demanda à Leif sa maison du

(1) Vers le sud a souvent le sens d'un pèlerinage à Rome.

macs , ils furent vite fournis
l fut réparti dans le pays et
s rassemblèrent tout ce qui
use troupe d 'hommes sortit
étaient des fourrures grises ,
omprenait le langage de l '
s de vendre leurs armes .
andises dans leurs estomacs
de bois tout autour de la
ravant , apportant avec eux

Vinland et celui-ci répondit qu'il voulait bien la lui prêter, mais non la lui donner. Ils prirent la mer avec le navire et arrivèrent sains et saufs au campement de Leif. Ils descendirent leurs hamacs, ils furent vite fournis avec une bonne et abondante nourriture, car une baleine de bonne taille et qualité s'échoua sur le rivage, ils l'attrapèrent, la découpèrent, et ainsi ne manquèrent pas de provisions. Le bétail fut réparti dans le pays et les mâles devinrent bientôt agités et vicieux. Ils avaient amené un taureau avec eux. Karlsefni fit abattre des arbres et les fit équarrir et le bois fut placé sur une colline rocheuse pour sécher. Ils rassemblèrent tout ce qui dans ce pays présentait quelque valeur, des raisins et toute espèce de gibier, poissons et autres bonnes choses. L'été qui suivit ce premier hiver, les Skroelings furent découverts, une nombreuse troupe d'hommes sortit de la forêt. Le bétail était justement à proximité et le taureau se mit à beugler et à meugler avec un grand bruit ; de quoi les Skroelings furent effrayés et s'enfuirent avec leurs marchandises qui étaient des fourrures grises, zibelines et autres pelleteries. Ils s'enfuirent dans la direction de la hutte de Karlsefni et essayèrent d'en forcer l'entrée, mais Karlsefni leur en fit interdire les portes. Aucun des partis ne comprenait le langage de l'autre. Les Skroelings déposèrent leurs ballots, les délièrent et offrirent leurs marchandises. Ils désiraient tout spécialement les échanger contre des armes, mais Karlsefni défendit à ses hommes de vendre leurs armes. Après réflexion, il pria les femmes d'apporter du lait aux Skroelings ; aussitôt ceux-ci voulurent en acheter et rien autre. Le commerce des Skroelings consista alors à emporter leurs marchandises dans leurs estomacs en laissant le chargement et leurs pelleteries aux mains de Karlsefni et de ses compagnons ; puis après les échanges, ils s'en allaient. Il faut dire que Karlsefni fit construire une forte palissade de bois tout autour de la maison. Ce fut alors que Gudrid, femme de Karlsefni, mit au monde un enfant mâle qui fut appelé Snorri. Au début du deuxième hiver, les Skroelings revinrent et bien plus nombreux qu'auparavant, apportant avec eux les mêmes marchandises qu'au début. Alors Karlsefni dit

aux femmes : « Sortez seulement cette même nourriture si profitable antérieurement et rien autre. » Ce que voyant, les Skroelings jetèrent leurs ballots par dessus la palissade. Gudrid était assise à l'intérieur près de l'entrée, à côté du berceau de son enfant, Snorri, quand une ombre tomba sur la porte et qu'une femme drapée dans un manteau entra (1). Elle était de petite taille et portait un bandeau autour de la tête, ses cheveux étaient châtain clair, elle était pâle et avait de si grands yeux qu'on en avait jamais vu d'aussi grands sur un visage humain. Elle alla droit à l'endroit où Gudrid était assise et dit : « Quel est ton nom ? » Mon nom est Gudrid, mais quel est le tien ? » Mon nom est Gudrid », dit-elle.

Gudrid, la maîtresse de maison, lui indiqua de la main un siège à côté d'elle ; il arriva alors que Gudrid entendit un grand craquement et la femme disparut. Au même moment, un des Skroelings avait essayé de voler des armes. Il fut tué par un des compagnons de Karlsefni. Les autres Skroelings s'enfuirent précipitamment, laissant leurs frusques et leurs marchandises ; personne, sauf Gudrid n'avait vu cette femme.

Maintenant, il faut que nous tenions conseil, dit Karlsefni, car je pense qu'ils vont revenir nous visiter une troisième fois et nous attaquer. Adoptons alors ce plan, dix de nous irons à l'extérieur sur le cap et se montreront là, pendant que le reste de notre bande ira dans les bois, fera semblant d'éclaircir les arbres pour notre bétail, quand la troupe ennemie sortant de la forêt approchera. Nous emmènerons aussi le taureau et nous le ferons marcher devant nous. » La situation du pays était telle que la place projetée pour le rassemblement se trouvait entre le lac et la forêt.

On mit le plan de Karlsefni à exécution. Les Skroelings s'avancèrent sur la place que Karlsefni avait choisie pour la rencontre, on y livra un combat où un grand nombre de Skroelings furent tués. Il y avait parmi eux un homme de grande taille et de belle allure, d'où Karlsefni conclut que c'était le chef. Un des

(1) Scène de fantasmagorie.

Skroelings ramassa une hache (1) et l'ayant examinée pendant quelque temps la brandit sur un de ses compagnons et l'en frappa. L'homme tomba mort instantanément. Là-dessus, le chef de grande taille prit la hache et après l'avoir examinée à nouveau un instant la jeta aussi loin qu'il put dans la mer ; alors ils s'enfuirent pêle mèle dans les bois. Ainsi finirent les rencontres avec eux.

Karlsefni resta encore là avec les siens tout l'hiver. Mais au printemps, il annonça qu'il n'avait pas l'intention de rester plus longtemps, mais bien de retourner au Groenland. On se prépara au voyage, on chargea beaucoup de butin en vin et raisins (2) et pelleteries. L'expédition fit route par la haute mer et le navire arriva en bonne condition au Eiriksford où ils restèrent l'hiver.

FREYDIS FAIT METTRE A MORT LES FRÈRES

On parla au Groenland des voyages au Vinland comme d'une entreprise à la fois profitable et honorable. Le même été où Karlsefni revint du Vinland, un navire arriva de Norvège au Groenland. Ce navire était commandé par deux frères, Helgi et Finbogi, qui passèrent l'hiver au Groenland. Ils descendaient d'une famille islandaise des fjords de l'Est. Il faut ajouter ici que Freydis, fille d'Eirik, quitta sa demeure de Gardar. Elle attendit les frères Helgi et Finbogi et les invita à passer au Vinland avec leur navire et à partager équitablement avec elle les bonnes choses qu'on arriverait à trouver là-bas. Ceci fut accepté, elle alla rendre visite à son frère Leif et lui demanda de lui donner les huttes qu'il avait fait construire au Vinland, mais il lui donna la réponse qu'il avait déjà faite, qu'il voulait bien lui prêter, mais non les lui donner. Il fut stipulé entre les frères et Freydis que chacun aurait à bord trente hommes solides, outre les femmes, mais Freydis viola immédiatement le contrat en

(1) Hache de fer qui devait étonner les Indiens qui ne connaissaient que la pierre.

(2) Vinvid ok berjum.

au campement de Leif.
ons que toutes les promesses
nt leurs affaires,
ères suggérèrent qu'on
isites entre huttes. Une partie

elle se rendit à la hutte des
uché au fond de la chambre,
u' à un arbre qui était abattu
duite entre nous, car, ma

cachant cinq hommes de plus, ce que les frères ne connurent qu'après leur arrivée au Vinland.

Ils prirent la mer, ayant convenu de naviguer, si possible de conserve. Bien qu'ils ne fussent pas loin les uns des autres, les frères arrivèrent quelque peu en avance et transportèrent leur bien au campement de Leif. Quand Freydis arriva, son bateau fut déchargé et les bagages transportés à la hutte et alors, elle s'écria : « Pourquoi avez-vous porté vos affaires ici ? » « Parce que, dirent-ils, nous pensions que toutes les promesses devaient être tenues. » « C'est à moi que Leif a prêté la maison et non à vous. » Là-dessus, Helgi s'écria : « Nous, les frères, ne pouvons rivaliser avec toi en malversation. » Ils emportèrent leurs affaires, construisirent une hutte, au-dessus de la mer, sur le bord du lac et s'y installèrent confortablement. Freydis donna l'ordre d'abattre du bois pour charger son navire. L'hiver arriva et les frères suggérèrent qu'on pourrait se distraire en jouant à quelque jeu. On fit ainsi pendant un temps, jusqu'au moment où l'on ne fut plus d'accord, il s'ensuivit des dissentiments et les jeux cessèrent ainsi que les visites entre huttes. Une partie de l'hiver se passa.

Un matin, de bonne heure, Freydis sortit de son lit, s'habilla mais ne mit ni bas ni chaussures. Il était tombé une rosée épaisse, elle prit le manteau de son mari et s'enveloppa dedans. Puis elle se rendit à la hutte des frères et jusqu'à la porte qui avait été laissée entr'ouverte par un homme qui était sorti peu avant. Elle poussa la porte et s'assit en silence dans l'entrée pendant un moment. Finbogi était couché au fond de la chambre, il s'éveilla et lui demanda : « Que souhaites-tu ici, Freydis ? » Elle répondit : « Je souhaite que tu te lèves et viennes dehors avec moi, car je voudrais te parler. » Il le fit et ils allèrent jusqu'à un arbre qui était abattu près du mur de la hutte, et ils s'assirent dessus. « Comment te plais-tu ici ? dit-elle. » Il répondit : « Je me réjouis de la fertilité du pays, mais je suis mécontent de la rupture qui s'est produite entre nous, car, ma parole, il n'y a aucune raison pour cela. » « Tu l'as toujours dit, dit-elle, et je suis du même avis, mais je suis venue près de toi pour

te dire que je souhaite échanger mon navire avec vous les frères, car le vôtre est plus grand et je désire partir d'ici. » « J'accepte ceci, dit-il, si c'est ton bon plaisir. » Là-dessus, ils se séparèrent, elle retourna à sa hutte et Finbogi a son lit. Elle grimpa dans le sien et réveilla Thorvald avec ses pieds froids. Il lui demanda pourquoi elle était si refroidie et mouillée.

Elle répondit avec une grande passion : « J'ai été voir les frères pour essayer d'acheter leur navire, car je voudrais avoir un plus grand bateau, mais ils ont fort mal reçu mes propositions, ils m'ont frappée et violentée rudement. Pauvre misérable, ne vengeras-tu pas ma honte et la tienne, pour que je sente mieux que je ne suis plus au Groenland ; pour moi, je me séparerai de toi si tu ne tires pas vengeance de ceci. » Il ne put supporter ses reproches plus longtemps, il ordonna à ses hommes de se lever de suite, de prendre leurs armes et ils le firent. Ils allèrent directement à la hutte des frères, y pénétrèrent, tandis que tout le monde y dormait, ils se saisirent d'eux, les lièrent et les conduisirent ainsi ligottés dehors l'un après l'autre. Au fur et à mesure qu'ils sortaient, Freydis les faisait tuer. Tous les hommes furent massacrés ainsi, il ne restait que les femmes à qui personne ne voulait toucher. Alors, Freydis s'écria : « Donnez-moi une hache. » Ce fut fait et elle abattit les cinq femmes et les laissa mortes.

Ils retournèrent à la hutte après cet épouvantable forfait et il fut évident que Freydis était très satisfaite de son œuvre. Elle dit en s'adressant à ses compagnons : « Si vous retournez au Groenland, je m'arrangerai pour faire mourir tout homme qui voudrait parler de ces événements. Vous aurez à dire que nous les avons laissés ici vivants quand nous sommes partis. » Au début du printemps, ils réarmèrent le navire qui avait appartenu aux frères et le chargèrent avec tous les produits du pays qu'ils purent trouver et que le navire pouvait contenir. Ils prirent la mer, firent un bon voyage et arrivèrent avec leur navire au Eiriksjord, au début de l'été. Karlsefni était encore là avec son navire, attendant un vent favorable. On dit que jamais navire chargé plus richement que le sien n'avait quitté le Groenland.

DE FREYDIS

Freydis alla bientôt à sa demeure qui était restée intacte durant son absence. Elle distribua de grands cadeaux à tous ses compagnons, car elle était anxieuse de cacher ses crimes. Elle s'établit dans sa maison ; mais ses compagnons ne furent pas si muets au sujet de ses méchancetés et de ses méfaits, que les rumeurs n'en coururent à la longue. Elles atteignirent à la fin son frère Leif qui pensa que c'était une honteuse histoire. Il fit venir près de lui trois hommes qui avaient pris part à l'expédition avec Freydis et les força tous trois, au même moment, à une confession de l'affaire. Leurs récits concordèrent entièrement : « Je n'ai pas le cœur, dit Leif, de punir ma sœur Freydis comme elle le mérite, mais je lui prédis que ses rejetons ne jouiront pas d'une grande prospérité. » Chacun pensa qu'ils ne pouvaient pas être capables d'autre chose que de mal.

Reprenons l'histoire au moment où Karlsefni était prêt et prit la mer. Il eut une bonne traversée et arriva en Norvège sain et sauf. Il y resta durant l'hiver et y vendit ses marchandises. Lui et sa femme furent reçus en grande faveur par les hommes les plus distingués de Norvège. Au printemps, il arma son navire pour le voyage d'Islande. Alors que tout était paré et que le bateau était au port attendant un bon vent, il y vint un homme du Sud, natif de Brême, dans le pays des Saxons, qui désira acheter son « husanostra. » (1) : « Je ne veux pas le vendre, dit-il. » « Je t'en donnerai trois demi-marks d'or, dit l'homme du Sud. » Karlsefni pensa que c'était une bonne affaire et conclut le marché. L'homme du Sud alla son chemin avec le husanostra et Karlsefni ne sut pas dire en quel bois il était, mais c'était en « môsur » (2) venu du Vinland.

Karlsefni partit et arriva avec son navire dans le Nord de l'Islande, au Skajafjord. Son navire fut tiré sur la plage pendant

(1) Au sens propre ornements qui ornent les pignons des maisons par analogie probablement les piquets de tente travaillés.

(2) Voir note 4 page 88.

dans sa maison ; mais ses
onteuse histoire . Il fit venir
n ' ai pas le cœur , dit Leif ,
e que de mal .

a femme furent reçus en
1 vent , il y vint un homme du
ad v . Karlsefni pensa que c '
d .

l'hiver et au printemps, il acheta la terre de Glaumboeiar. Il y fit sa demeure et y habita toute sa vie et y fut considéré comme un homme de grande valeur. De lui et de sa femme Gudrid descendit une nombreuse et bonne lignée. Après la mort de Karlsefni, Gudrid avec son fils Snorri qui était né au Vinland prirent la charge de la propriété; quand Snorri fut marié, Gudrid alla à l'étranger et fit un pèlerinage dans le Sud, après quoi elle revint à la maison de son fils Snorri qui avait fait élever une église à Glaumboeiar. Alors Gudrid prit le voile, se fit anachorète et vécut là le reste de ses jours. Snorri eut un fils nommé Thorgeir qui fut le père d'Ingveld, la mère de l'évêque Brand. Hallfrid fut le nom de la fille de Snorri, fils de Karlsefni, elle fut mère de Runolf, père de l'évêque Thorlack. Bjorn fut le nom d'un autre fils de Karlsefni et de Gudrid; et il fut père de Thorum, mère de l'évêque Bjorn. Beaucoup d'hommes sont descendus de Karlsefni et fut béni dans sa nombreuse et remarquable postérité et de tous les hommes, Karlsefni a donné le récit le plus exact de tous les voyages dont nous venons de raconter quelque chose.

ANALYSE DE LA SAGA D'EIRIK

L'analyse de la Saga d'Eirik fait ressortir certains caractères que nous mettrons plus tard en parallèle avec ceux de la Saga de Karlsefni.

Elle s'ouvre par un long exposé de la vie d'Eirik le Rouge et de sa découverte du Groenland, ainsi que de sa colonisation, qui tient une place considérable. Elle s'étend longuement sur l'éducation de Leif et de ses voyages. Elle met à son compte l'introduction du christianisme, ce qui, en soi seul, était un grand titre de renommée au moyen âge.

En ce qui a trait plus spécialement à la découverte de l'Amérique, c'est à Bjarni, un comparse, qu'en revient l'honneur. Honneur toutefois bien diminué du fait qu'il ne chercha même pas à reconnaître les terres aperçues par hasard. Ce qui fut l'œuvre de Leif.

Les « Groenlendinga pattr », ainsi que leur nom l'indique,

relatent surtout les hauts faits des Groenlandais, Leif, Thorvald, Thorstein, voire Freydis. Pour cette dernière, il y a évidemment un mélange de crimes et d'audace, dont Leif réprouve une partie, mais vis-à-vis desquels la plupart des contemporains ne devaient peut-être pas ressentir la même horreur. Nous sommes toujours parmi les pirates du Nord, pour qui le meurtre se rachetait par une faible amende.

Quelques pages seulement sont consacrées au voyage de Karlsefni. Ses aventures sont présentées d'une façon terne à côté des prouesses de celles de la famille d'Eirik. Tout y est facile, presque insignifiant. Le meuglement d'un taureau et un petit combat suffisent pour les débarrasser des Skroelings. On verra une image autrement dramatique de ces affaires dans l'autre Saga. En fin de compte, inquiet du voisinage de ces redoutables Indiens, Karlsefni préfère rentrer au pays après fortune faite.

En somme, la famille d'Eirik tient les grands rôles, celui de Karlsefni est plutôt diminué. N'était la conclusion, on aurait la complète impression que la Saga est un chant presque exclusivement à la gloire des Groenlandais.

Mais la susdite conclusion même peut n'être qu'une adjonction faite à l'époque où la Saga fut transcrite en Islande, alors que le Groenland commençait à tomber dans l'oubli et que, par contre, la famille de Karlsefni était en pleine grandeur. En tous cas, les quelques lignes de la fin ne modifient pas la tendance générale : la Saga d'Eirik le Rouge célèbre par dessus tout cet homme illustre et sa famille. Ne pouvant passer sous silence le rôle de Karlsefni, le scribe ne lui accorda qu'un minimum d'intérêt et lui enlève tout côté héroïque.

C'est précisément l'inverse qu'on verra dans la Saga qui suit, la Saga de Thorfin Karlsefni.

partie, mais vis-à-vis
pense.

sque insignifiant. Le
t du voisinage de ces

ent à la gloire des

re, la famille de Karlsefni
pouvant passer sous silence

LA SAGA DE THORFIN KARLSEFNI ET DE SNORRI THORBRANDSSON

Texte du *Hauk's Bók*, ms. 557

Olaf était le nom d'un Roi-Soldat (1), il était surnommé « le Blanc ». C'était le fils du roi, Ingjald, fils d'Elgi, fils d'Olaf, fils de Gudred, fils de Alfán « à la blanche jambe », roi des pays Hauts. Olaf alla ravager les terres dans l'Ouest et s'empara de Dublin en Irlande et du Comté de Dublin, dont il fut roi. Il épousa Aud « la Fortunée », fille de Ketil, « au nez plat », fils de Bjarn Buna, homme célèbre en Norvège. Leur fils s'appelait Thorstein le Rouge.

Olaf tomba au cours d'un combat en Irlande, Aud et Thorstein s'en furent alors aux îles du Sud (2). Thorstein s'y maria avec Thord, fille d'Eyvind, homme de l'Est, et sœur d'Helga « la Maigre ». Ils eurent plusieurs enfants.

Thorstein devint un roi-soldat et s'associa avec le Jarl Sigurd « le Puissant », fils d'Eysteinn « le Bruyant ». Ils firent la conquête de Katanes (3) et du Sutherland, Ross et Moeraevie (4) et de plus de la moitié de l'Ecosse ; Thorstein en devint roi, puis fut trahi par les Ecossais et tomba dans une bataille. Aud était alors dans le Katanes, où elle apprit la mort de Thorstein. Elle

(1) Her-Konungr : de Her, armée, guerre (Allemand Heer) et Konungr- (Norvégien-Konge ; Allemand König), roi-chef.

(2) Les îles Hébrides.

(3) Caithness, comté de la pointe nord-est de l'Ecosse.

(4) Ross, comté du nord de l'Ecosse ; Moray, comté d'Elgin ou de Murray.

fit construire en secret un bateau dans les bois. Quand il fut prêt, elle s'embarqua pour les îles Orkneys. Alors, elle accorda Grou, fille de Thorstein « le Rouge », qui fut mère de Grelad, qui épousa le Jarl Thorfin « fendeur de cervelle ». Après ceci, Aud s'en vint en Islande ; elle emmenait sur son bateau vingt hommes libérés. Elle y arriva et passa le premier hiver à Bjarnahöfn avec son frère Bjarn. Ensuite, elle prit tout le pays de Dale, entre la rivière Dögurdar et la rivière de Straumuhlaup-sar ; elle se fixa à Huammi. Elle allait faire ses dévotions à Krossholar, elle y fit élever des croix, elle avait été baptisée et était fervente. Avec elle étaient venus plusieurs hommes remarquables, certains avaient été pris dans les expéditions dans l'Ouest et étaient qualifiés esclaves. L'un d'eux s'appelait Vifil, c'était un homme de haute naissance, qui avait été capturé dans une expédition dans les mers de l'Ouest ; il avait été appelé esclave jusqu'au moment où Aud l'eut affranchi. Alors que Aud recevait les membres de son équipage, Vifil demanda pourquoi Aud ne le faisait pas asseoir comme les autres hommes. Aud lui répliqua que peu devait lui importer, que partout où il serait, on le considérerait comme un homme de qualité. Elle lui donna Vifilsdal (1) où il demeura. Il prit femme du nom de..... dont les fils furent Thorbjön et Thorjeir. Ce furent des hommes d'avenir qui grandirent près de leur père.

EIRIK LE ROUGE TROUVE LE GROENLAND

Un homme s'appelait Thorvald, il était fils de Asvald, fils d'Ulf, fils d'Oxna Thoris. Son fils s'appelait Eirik. A la suite d'un meurtre, ils quittèrent Joederen (2) pour l'Islande et prirent des terres dans le Hornstrand (3) et s'établirent à Drangar. C'est là que Thorvald mourut, Eirik épousa Thorhild, fille de Jörund, fils d'Atli et de Thorbjar, « au poitrail en forme de navire », qui avait été mariée auparavant avec Thorbjorn de

(1) Le val de Vifil.

(2) Ville du district actuel de Stavanger. Sud-ouest de la Norvège.

(3) Hornstrand-Drangar, sur la côte de la péninsule nord-ouest de l'Islande.

Haukadal. Ensuite Eirik habita Eirikstad, puis s'en vint du Nord et se fixa au Vatshorn. Ses esclaves firent choir un éboulement sur la propriété de Valthjof, de Valthjoftad. Eyjol « le Mauvais », parent de Valthjof, tua les esclaves près de Skeldsbrekka, au-dessus de Vatshorn. Ce pourquoi Eirik tua Eyjolf « le Mauvais » et aussi Rafn « le Duelliste » à Leikskal. Des parents de Eyjolf, Geirstein et Odd de Jorva intentèrent une plainte pour meurtre ; Eirik fut chassé d'Haukadal ; il gagna les îles de Brok et Eyxn et demeura à Tröda dans les îles du Sud, pendant le premier hiver. Il prêta alors à Thorgest ses colonnes (1), puis il revint dans l'île d'Eyxn et s'y fixa à Eirikstad. Il réclama alors ses colonnes, mais l'autre ne voulut pas lui rendre. Il les alla prendre lui-même à Breitabolstad et Thorgest le poursuivit ; ils se livrèrent bataille près des fermes de Drangar ; deux fils de Thorgest périrent et quelques hommes. Les deux partis restèrent en armes. Styr soutint Eirik, ainsi que Eyjolf de Sviney, Thorbjorn, fils de Vifil, et les fils de Thorbrand d'Alptaford. Thorgest était soutenu par les fils de Thord « le Hurlleur » et Thorgeir de Hitardal, Aslak et Illugi son fils. Eirik et les siens furent mis au ban par le tribunal du « Thorsnessting » (2). Il équipa son navire à Eiriksvag ; pendant cela, il fut caché par Eyjolf à Dimunarvag ; tandis que Thorgest le cherchait dans les îles.

Eirik dit aux siens qu'il voulait aller rechercher ses terres que *Guunbjorn, fils d'Ulf « le Corbeau »* avait vues quand il avait été *entraîné vers l'Ouest* sur la mer et qu'il avait trouvé les roches de Guunbjorn. Il ajouta qu'il reviendrait vers eux, s'il retrouvait cette terre. Thorbjörn, Eyjolf et Styr l'accompagnèrent jusqu'au delà des îles ; ils se quittèrent avec de grandes marques d'amitiés et Eirik leur dit qu'il leur donnerait la même assistance si l'occasion se présentait qu'ils eussent besoin de son aide. Eirik prit la mer sous le glacier de Snjöfell.

Il atteignit cette montagne neigeuse qui s'appela Blaserkr (3),

(1) Voir page 23, dernière ligne.

(2) Voir page 36.

(3) Montagne sur la côte est du Groenland.

puis il alla vers le Sud pour y reconnaître s'il y avait des terres habitables. Il passa le premier hiver à Eiricksey (1), près du centre des établissements de l'Ouest (2). Au printemps suivant, il s'avança jusqu'au Eiriksford et y construisit une maison. Dans l'été, il explora *la région inhabitable de l'Ouest* (3) où il resta longtemps et il baptisa un certain nombre d'endroits.

Il passa le deuxième hiver à Eirikskolms (4), par delà Huarfsgnipa ; le troisième été, il alla tout droit au Nord jusqu'au Snjofell et pénétra dans le Hrafnfjord et il dit avoir atteint le fond du Eiriksford, il revint en arrière et resta le troisième hiver à Eiriksey à l'entrée du Eiriksford.

L'été suivant (le quatrième), il regagna l'Islande et vint au Breidafjord. Il y passa l'hiver avec Ingolf, à Holmlatr. Au printemps, il combattit Thorgest et fut défait. Alors, ils firent la paix. Cet été-là, Eirik partit pour coloniser cette terre qu'il avait découverte et qu'il appela le Groenland (5), pour que, disait-il, cette terre au nom agréable eût plus d'attrait pour les hommes.

AU SUJET DE THORBJORN

Thorgeir, fils de Vifil, prit pour femme Arnora, fille d'Einar de Laugarbrekka, fils de Sigmund, fils de Ketil « le Chardon », qui habitait au Fjord des Chardons. Une autre fille d'Einar s'appelait Hallveig, elle était mariée à Thorbjorn, qui devint propriétaire de la terre de Laugarbrekka dans le Kellisvellir. Thorbjorn y vint et fut un homme très distingué, c'était un bon administrateur et il acquit une grande situation. Gudrid était la fille de ce Thorbjorn, c'était la plus belle des femmes et sa conduite était digne d'admiration. A Arnastapa habitait un nommé Orm, qui avait une femme nommée Halldis. Orm était un bon admi-

(1) L'île d'Eirik.

(2) Vestri bygd, voir page 47, établissements de l'Ouest.

(3) Vestri Obygd, il s'agit là, d'après Fossum, de la terre de Bafin.

(4) L'îlot d'Eirik.

(5) Terre verte.

nistrateur et il aimait beaucoup Thorbjorn et Gudrid avait été longtemps élevée par lui.

Un homme du nom de Thorgeir vivait à Thorgeirsfell, il était riche en argent, c'était un affranchi. Il avait un fils nommé Einar, qui était un bel homme, bien élevé et fastueux. Einar faisait beaucoup de voyages parmi les pays et avait fait fortune. Il passait alternativement un hiver en Islande et l'autre en Norvège. Au cours d'un automne, alors qu'il était en Islande, il vint avec ses marchandises au delà de Snöfellstrand, pour les vendre. Il arriva à Arnastapa. Orm lui offrit l'hospitalité qu'Einar accepta et ils se lièrent d'amitié. Les marchandises furent transportées sous un abri. Il les étala et les montra à Orm et aux siens, en lui demandant d'en prendre ce qu'il voudrait. Orm accepta, dit à Einar qu'il était un bon marchand, favorisé par la fortune. Pendant qu'ils remuaient les marchandises, une femme passa devant la porte. Einar demanda à Orm qui était « cette belle femme qui passait devant la porte, je ne l'avais pas vue jusqu'alors. » Orm répondit : « C'est Gudrid, ma filleule, fille de Thorbjorn de Laugarbrekka. » Einar reprit : « Elle doit être un beau parti et quelques-uns ont dû la rechercher en mariage. » Orm répondit : « Il y en a beaucoup à vrai dire, mais elle n'est pas facile à gagner, car elle est très difficile dans le choix d'un homme pour elle et son père est de même. » « Tant pis, dit Einar, c'est bien la femme à qui j'adresserai ma demande et je te prie, si tu veux, de présenter l'affaire pour moi à son père Thorbjorn et pour le mal que tu te donneras pour atteindre le résultat je te corupterai la récompense avec mon amitié. Si je réussis, Thorbjorn pourra considérer le pion comme à notre avantage réciproque, car s'il est un homme puissant et qui possède une bonne propriété, il m'a été dit que ses affaires étaient en mauvais état. Moi et mon père ne manquons pas d'argent et de biens et si l'affaire va plus loin, Thorbjorn pourra se trouver aidé. » Orm répondit : « Je te dirai en vérité que je suis amicalement disposé de mon côté, mais je ne puis entreprendre cette affaire, car Thorbjorn est un homme hautain et, de plus très ambitieux. » Einar ajouta qu'il ne poursuivrait

pas moins son projet. Orm le laissa maître de son désir. Einar s'en alla vers le Sud à son habitation.

A peu de temps de là, Thorbjorn célébra la fête de l'automne comme c'était coutume, étant homme de grande condition. Orm y vint d'Arnastapi et beaucoup d'autres amis de Thorbjörn. Orm parvint à parler avec lui ; il lui dit qu'Einar de Thorgeirfell était venu et que c'était maintenant un homme plein d'avenir. Il fit alors la demande pour Einar, ajoutant que pour certains et bien des motifs, le projet paraissait très convenable. « Tu pourras ainsi, maître, te soulager en ton besoin d'argent. » Thorbjörn répondit : « Je n'attendais pas de pareilles paroles de toi, et je ne donnerai pas ma fille au fils d'un esclave ; tu t'imagines donc maintenant que ma fortune est si entamée que tu me donnes de tels conseils. Qu'elle ne soit pas plus longtemps dans ton voisinage, alors que tu estimes qu'elle est digne d'une condition si basse. » Là-dessus, Orm s'en fut, il retourna chez lui et les autres à leurs maisons.

Gudrid resta seule avec son père et demeura tout l'hiver. Mais au printemps, Thorbjorn convia ses amis chez lui. Beaucoup s'y rendirent et ce fut une grande fête. Au milieu du festival, Thorbjorn réclama le silence et dit : « J'ai vécu longtemps ici et j'ai les preuves du bon vouloir des hommes à mon égard et de leur attachement. Nos relations réciproques ont été bonnes, mais maintenant, je commence à me trouver embarrassé par des besoins d'argent ; bien que ma propriété puisse être considérée comme encore de quelque valeur. Alors, je veux déménager plutôt que de perdre ma bonne renommée, je préfère quitter le pays plutôt que de déconsidérer ma famille. C'est pourquoi je mettrai à l'épreuve la promesse qu'Eirik le Rouge, mon ami, me fit quand nous nous quittâmes au Breidafjord. J'ai l'intention d'aller au Groenland cet été, si les choses vont comme je le veux. » Ses amis furent très étonnés, car il était aimé, mais on le savait trop entêté pour faire changer son projet. Thorbjorn fit beaucoup de cadeaux à ses familiers. La fête prit fin et chacun s'en fut.

Thorbjorn vendit ses biens, acheta un navire et le fit amener

à l'entrée du Graumhofn. Trente personnes partirent avec lui. Orm de Arnastapi était de ceux-là avec sa femme et d'autres amis de Thorbjorn qui n'avaient pas voulu le quitter.

Alors, ils prirent la mer, et lorsqu'ils furent au large, le bon vent tomba. Ils s'égarèrent et subirent beaucoup de maux cet été-là. Les maladies survinrent. Orm et sa femme Halldis moururent et la moitié de l'équipage. La mer devint forte, le surmenage et la misère se firent sentir de toutes façons.

Ils arrivèrent cependant à Herjolfness au Groenland au début de l'hiver. A Herjolfness vivait un nommé Thorkell. C'était un bon administrateur. Il recueillit Thorbjorn et son équipage durant tout l'hiver. Cette période fut mauvaise au Groenland. De ceux qui étaient partis à la pêche, les uns prirent peu de poisson, d'autres ne revinrent jamais.

Une femme, Thorbjarga, vivait dans la petite colonie (1). C'était une voyante et on l'appelait la « petite sybille ». Elle avait eu neuf sœurs qui avaient été aussi des voyantes, mais elle seule leur survivait. Elle avait l'habitude, durant les hivers, de se rendre aux fêtes et on la recherchait particulièrement dans les demeures de ceux qui étaient curieux de connaître leur destinée, ou ce que leur réservait la vie. Comme Thorkel était un propriétaire important, on comptait sur lui pour essayer de savoir quand la mauvaise période que la colonie traversait cesserait.

Thorkel invita la voyante chez lui, et on fit de sérieux préparatifs pour la recevoir, selon la coutume habituelle, quand on traitait des femmes de son espèce. On prépara pour elle un siège élevé sur lequel on plaça un coussin qui devait être rempli de plumes de poules. Mais quand elle arriva, le soir, avec l'homme qu'on avait envoyé pour la chercher, elle était habillée d'un manteau bleu foncé, tenu par une courroie et garni de pierres jusqu'au bord inférieur. Elle portait des perles de verre autour du cou, sur la tête un bonnet de peau d'agneau noir, bordé d'une peau de chat blanc. Elle tenait à la main un bâton, terminé par un bouton, orné de cuivre et garni de pierres jusqu'aux environs

(1) Scène de double vue.

ses pratiques de sorcellerie .
ts en peau de chat , blancs à l'
: plaisir qu' elle éprouvait .
la . Les tables furent
Elle se servait d' une cuillère
' approcha de Thorbjarga et
: désireuse de connaître . Elle
se qu' il fallait pour qu' elle
elles femmes . On chercha

du bouton. Autour de la poitrine, s'enroulait une ceinture d'écorce (1), à laquelle pendait une grande besace de peaux, dans laquelle elle conservait les charmes dont elle se servait pour ses pratiques de sorcellerie. Elle était chaussée de chaussures en peau de veau aux poils hérissés, avec de longs cordons grossiers, au bout desquels pendaient de gros boutons de laiton. Elle portait sur ses mains des gants en peau de chat, blancs à l'intérieur et bordés de fourrures. Quand elle entra, chacun sentit qu'il était de son devoir de lui offrir les souhaits de bienvenue. Elle reçut les salutations de chaque personne selon le degré de plaisir qu'elle éprouvait. Thorkel, le maître, prit la voyante par la main et la conduisit au siège qu'on lui avait préparé. Thorkel la pria de jeter les yeux sur hommes, bêtes et maison. Elle trouva peu à dire de tout cela. Les tables furent apportées dans la soirée et il faut dire quelque chose de la nourriture préparée pour la voyante : un bouillon de chèvre, et comme viande, des cœurs de toutes espèces d'animaux de la région. Elle se servait d'une cuillère de laiton et d'un couteau dont la poignée d'ivoire était ornée d'un double anneau de laiton autour du manche et dont la pointe était ébréchée. Les tables furent enlevées et Thorkel le maître s'approcha de Thorbjarga et lui demanda ce qu'elle pensait de la maison, du caractère de l'assemblée et si elle consentirait bientôt à se souvenir des choses sur lesquelles on l'avait questionnée et que l'assistance était désireuse de connaître. Elle répondit qu'elle ne pourrait pas se décider sur ce sujet avant le lendemain, après avoir dormi dans l'endroit toute la nuit. Et le lendemain, alors que la journée était fort avancée, on fit tout ce qu'il fallait pour qu'elle pût faire ses incantations. Elle demanda qu'on fit venir les femmes qui savaient les formules nécessaires à ces incantations qu'on appelait « vardlok-kur » (2). On ne connaissait point de telles femmes. On chercha dans toute la maison quelqu'un qui pût savoir ces incantations. Alors, Gudrid dit : « Bien que je ne sois pas versée dans

(1) Hnjoskr, mot de sens mal déterminé, écorce, amadou.

(2) De « vard » : gardien et « lokkur » appeler, invocation aux génies tutélaires.

l'art noir, ni une sybille, ma mère nourricière Halldis m'apprit en Islande ce chant magique qu'elle appelait « vardlokkur ». Thorbjarga dit alors : « Alors, tu es savante à propos. » Gudrid répliqua : « Cette cérémonie est d'un tel genre que je ne pense pas pouvoir y collaborer, car je suis chrétienne. » Thorbjarga répondit : « Tu pourrais aider l'assemblée présente sans être une plus mauvaise femme que devant ; cependant, je laisserai à Thorkel le soin de pourvoir à mes besoins. » Thorkel pressa alors tellement Gudrid qu'elle céda. Les femmes firent le cercle autour de l'estrade, tandis que Thorbjarga s'asseyait sur le siège élevé. Gudrid chanta le chant si doucement et si bien que personne ne se rappela jamais avoir entendu une mélodie chantée par une voix aussi belle que celle-là. La voyante la remercia pour le chant et dit : « Elle a ainsi attiré maints esprits ici, qui trouvèrent agréable d'entendre le chant, ceux-là même qui étaient désireux de nous délaissier jusqu'alors et refusaient de se soumettre à nous. Bien des choses se révèlent à moi maintenant, cachées à moi et à d'autres. Je puis t'annoncer, Thorkel, que cette période de famine ne durera pas plus longtemps, que la saison s'améliorera quand viendra le printemps. La visite de la maladie, qui a sévi si longtemps parmi vous, disparaîtra plus tôt que vous ne pouvez vous y attendre. Et toi Gudrid, je dois te récompenser en particulier pour l'aide que tu nous a prêtée. Le sort qui t'est réservé est visible tout entier pour moi. Tu auras le plus riche parti ici au Groenland, mais tu ne vivras pas longtemps dans ce pays, car ton avenir te mènera en Islande et tu seras la source d'une lignée à la fois grande et belle, et au-dessus de ta lignée les rayons les plus brillants resplendiront. Je ne puis te le dévoiler plus clairement. Et maintenant adieu et que la santé soit avec toi, ma fille ! » (1).

Après ceci, les membres de l'assemblée avancèrent vers la sybille et chacun la pressa de questions sur ce qui l'intéressait le plus. Elle consentit à répondre et peu de ce qu'elle prédit manqua d'arriver. Après cela, on vint la chercher pour une ferme

(1) La même prédiction, présentée d'une façon différente, se trouve dans la Saga d'Eirik (Voir page 67).

voisine, et elle sortit pour y aller. Thorbjorn fut alors rappelé, car il n'avait voulu rester à la maison pendant qu'on y pratiquait de tels rites païens. Le temps s'améliora rapidement, puis le printemps commença, exactement comme Thorbjorga l'avait prophétisé. Thorbjorn arma son navire et prit la mer pour arriver à Brattalid (1). Eirik le reçut à bras ouverts et lui dit qu'il avait bien fait de venir là. Thorbjorn et ses gens restèrent avec lui durant l'hiver, tandis que l'équipage était réparti parmi les fermes. Au printemps suivant, Eirik donna à Thorbjorn une terre sur le Stokkaness, où il fonda une bonne ferme et où il vécut depuis lors.

**DE LEIF L'HEUREUX
ET DE L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME
AU GROENLAND**

Eirik était marié avec une femme nommée Thorhild et il avait deux fils ; l'un d'eux s'appelait Thorstein et l'autre Leif. C'étaient deux hommes d'avenir. Thorstein vivait à la maison avec son père et il n'y avait pas dans ce temps au Groenland, un homme qui pût escompter un aussi bel avenir que lui. Leif était parti pour la Norvège où il alla à la cour du roi Olaf, fils de Tryggva (2). En quittant le Groenland, pendant l'été, il avait été poussé hors de sa route jusqu'aux Hébrides. Il n'eut pas un vent favorable pendant un long moment et il resta très avant dans l'été. Leif tomba amoureux d'une certaine femme de bonne famille et Leif remarqua qu'elle était très savante en sciences occultes. Quand Leif fit des préparatifs de départ, Thorgunna sollicita l'autorisation de l'accompagner. Leif demanda si elle avait l'approbation de ses parents. Elle répliqua qu'elle ne s'en souciait nullement. Leif lui dit qu'il ne pensait pas qu'il fut sage d'emmener une femme de si bonne naissance dans une étrange

(1) Eirik s'était fixé à Brattalid, dans les établissements de l'Est.

(2) Olaf, fils de Tryggva, roi de Norvège, 994-1000, baptisé à Londres.

Sous son règne, les Farøe, l'Islande et le Groenland furent réunis à la couronne.

contrée où ils étaient en si petit nombre. « Il n'est pas certain que vous ayez trouvé là le meilleur parti », dit Thorgunna. « J'en ferai cependant l'épreuve », dit Leif. « Alors, je te dis, répliqua Thorgunna, que je ne suis plus une femme délaissée, car je suis enceinte et je t'en rends responsable. Je prévois que je donnerai naissance à un enfant mâle, et bien que tu ne veuilles y attacher d'importance, j'élèverai cependant le garçon et je te l'enverrai au Groenland, lorsqu'il sera en âge de prendre sa place parmi les autres hommes. Je prévois que ce fils te paiera la part que tu auras jouée dans notre séparation. De plus, je pense aller moi-même au Groenland avant que ma fin ne vienne. » Leif lui donna une bague en or, un manteau de bure du Groenland et une ceinture de dents de morse. Cet enfant vint au Groenland et fut nommé Thorgils. Leif reconnut sa paternité et certains hommes pensent que ce Thorgils vint en Islande dans l'été qui précéda les mystères de Froda (1). Toutefois ce Thorgils revint par la suite au Groenland et il semble qu'il ne lui arriva rien que de naturel jusqu'à sa fin. Leif et ses compagnons prirent la mer aux Hébrides et gagnèrent la Norvège en automne. Leif alla à la cour du roi Olaf, fils de Tryggva. Il fut bien reçu par le roi qui devina que Leif était un homme de grands moyens. Le roi, au cours d'un entretien, lui demanda : « Est-ce ton intention de retourner au Groenland cet été ? » « C'est mon projet, dit Leif, si c'est votre volonté. » « Je pense que c'est bien, répliqua le roi, tu iras là sur ma recommandation et tu y proclameras le christianisme. » Leif répondit qu'il appartenait au roi de décider, mais déclara qu'à son avis, la chose n'irait pas sans difficultés au Groenland. Le roi reparti qu'il ne connaissait pas un homme plus apte que lui pour une telle entreprise « et dans tes mains, la cause prospérera sûrement ». « Cela ne se pourra, dit Leif, que si je suis favorisé par votre protection. » Leif prit la mer. *Longtemps, il fut balancé de-ci, de-là sur l'océan et il arriva à des terres dont personne n'avait eu connaissance antérieure-*

(1) Froda était une ferme où demeura Thorgunna. Il y eut des apparitions après sa mort et nombre de personnes moururent jusqu'à ce qu'on en fit l'exorcisme.

ment (1). Il y trouva du blé sauvage (2) et la vigne (3) y poussait. Il s'y trouvait aussi des arbres qu'on appelle « mösur » (4). Il fit prendre des échantillons de tout ceci. Certains de ces arbres étaient si grands qu'ils pouvaient être employés comme bois de charpente. Leif trouva des hommes sur une épave et les ramena avec lui. En ceci, comme ailleurs, il montra sa noblesse et sa bonté, tout autant qu'en introduisant le Christianisme dans la contrée. Depuis, il fut toujours appelé Leif l'Heureux. Leif prit terre dans le Eiriksfjord et vint à son domicile de Brattalid, il fut bien accueilli par tous. Il proclama vite le Christianisme et la Foi catholique dans tout le pays ; il fit connaître au peuple le message du roi Olaf, fils de Tryggva, racontant à tous combien grandes étaient l'excellence et la gloire qui environnaient la croyance. Eirik tarda beaucoup à prendre le parti d'abandonner sa vieille religion, mais Thjohild (5) (sa femme) embrassa promptement la foi et fit construire une église non loin de son habitation. Cet édifice fut appelé l'église de Thjohild, et c'est là qu'elle et les personnes qui avaient embrassé le Christianisme, et ils étaient nombreux, venaient prier. Thjohild ne voulut plus avoir de commerce avec Eirik, après sa conversion, de quoi il fut cruellement blessé.

A cette époque, on commença à causer beaucoup d'un voyage d'exploration dans ces terres que Leif avait découvertes. Le chef de cette expédition fut Thorstein, fils d'Eirik, qui était un homme bon, intelligent et populaire. Eirik avait été convié à se joindre à eux, car on pensait que sa chance et son esprit de prévoyance seraient de grande utilité. Il fut long à se décider, mais ne dit pas non, sur les instances de ses amis. Là-dessus, ils équipèrent ce vaisseau sur lequel Thorbjorn était venu et vingt

(1) Lief joue ici le rôle de Bjarni de la Saga d'Eirik.

(2) Hvede : hvueiti, froment.

(3) Vinvidr, voir page 126.

(4) On ne sait exactement ce qu'était ce bois, peut-être l'érable. C'était, en tous cas un bois rare ou peu commun dans les pays habités par les Normands.

(5) Thorhild, depuis son baptême, avait changé son nom, de Thorhild que l'on a vu plus haut en Thjohild, la racine Thor lui semblant trop palenne.

hommes furent choisis pour l'expédition. Ils ne prirent qu'un petit chargement avec eux, rien d'autres que des armes et des vivres. Le matin même où Eirik quitta sa maison, il prit avec lui un petit coffre contenant de l'or et de l'argent ; il cacha ce trésor et se mit en route. Il n'avait fait qu'un petit trajet quand il tomba de cheval, s'enfonça les côtes et se démit l'épaule. A la suite de cet accident, il envoya un mot à Thjohild (1) (sa femme) pour lui dire de prendre possession du trésor qu'il avait caché, attribuant son malheur à la cachette de ce trésor. Ils partirent alors gaiement du Eiriksfjord, pleins d'enthousiasme pour leur projet. Ils furent longtemps ballottés par les mers et ne pouvaient prendre la route qu'ils désiraient. Ils vinrent en vue de l'Islande et même aperçurent des oiseaux des côtes d'Irlande. Leur navire fut, à vrai dire, drossé de-ci de-là par les mers. A l'automne, ils revinrent en arrière accablés par la misère, la lutte contre les éléments et épuisés par leurs travaux. Ils arrivèrent au Eiriksfjord au début de l'hiver. Eirik (2) dit alors « l'enthousiasme était plus grand en été ; lorsque nous quittâmes le fjord, mais nous sommes encore en vie, et il y a du bon, malgré tout ». Thorstein répondit : « Ce serait un acte de bon gouvernement que de chercher à accomplir ce que ces hommes-là désiraient qui sont maintenant dans le besoin et de les entretenir durant l'hiver. » Eirik répondit : « Il est toujours vrai, comme on dit, qu'une demande n'est jamais nette avant que la réponse soit arrivée. C'est le cas maintenant. Nous agirons selon ton conseil en la matière. » Tous les hommes qui n'étaient pas autrement pourvus accompagnèrent le père et le fils. Ils se rendirent à Brattalid où ils demeurèrent tout l'hiver.

THORSTEIN, FILS D'EIRIK, ÉPOUSE GUDRID. — APPARITIONS

Alors, il faut dire que Thorstein, fils d'Eirik, rechercha Gudrid, fille de Thorbjorn, en mariage. Sa demande fut bien accueillie,

(1) Voir note 5 page 88.

(2) Les textes ne permettent pas de démêler si Eirik a ou n'a pas accompagné l'expédition jusqu'à ce moment.

e . Thorstein avait une maison
ait Sigrid . Thorstein alla au
er . Le régisseur s ' appelait
d , la femme de l ' autre
inte : « Nous avons agi sans
vant la porte , parmi eux , je
bande . » Le sur veillant avait
ercueil fut fait pour son corps .
on homonyme , pour lui dire de
lit funèbre . Il lui prit alors les

tant par elle-même que par son père et la chose fut décidée. Thorstein épousa Gudrid et la noce eut lieu à Brattalid dans l'automne. La réception se passa bien et l'assistance fut nombreuse. Thorstein avait une maison dans les établissements de l'Ouest, dans une certaine ferme du Lysufjord. La moitié des intérêts dans cette propriété appartenait à un homme nommé aussi Thorstein, dont la femme s'appelait Sigrid. Thorstein alla au Lysufjord à l'automne, près de son homonyme et Gudrid l'accompagna. Ils furent bien reçus et restèrent durant l'hiver. Il arriva que la maladie s'abattit sur leur maison au début de l'hiver. Le régisseur s'appelait Gard, il n'était pas aimé ; il fut atteint le premier, et mourut. Peu de temps après, l'un et l'autre des hôtes furent pris et moururent. Thorstein, fils d'Eirik, tomba malade ainsi que Sigrid, la femme de l'autre Thorstein. Et un soir, Sigrid demanda à aller aux lieux qui étaient dans un bâtiment en face de la maison. Gudrid l'accompagna. Arrivée à la porte extérieure, Sigrid poussa une grande plainte : « Nous avons agi sans réflexion, dit Gudrid, il ne sert à rien de crier, bien que le froid te frappe, rentrons au plus vite ». Sigrid répondit : « Ceci ne peut se faire dans l'état actuel. Tous les morts sont dressés devant la porte, parmi eux, je vois ton mari Thorstein et je peux me voir moi-même et rien de plus effroyable à regarder ? » Mais, aussitôt que ceci fut passé, elle s'écria : « Allons maintenant Gudrid, je ne vois plus la bande. » Le surveillant avait disparu à sa vue, alors qu'il lui semblait auparavant se tenir avec un fouet à la main et faisait le geste de fouetter le troupeau. Alors elles rentrèrent. Avant le matin, elle était morte, et un cercueil fut fait pour son corps. Ce même jour, les hommes projetèrent d'aller à la pêche et Thorstein les accompagna au port. Au crépuscule, il descendit pour voir leur pêche. Thorstein, fils d'Eirik, envoya un mot à son homonyme, pour lui dire de venir, que tout n'allait pas comme il fallait là-bas (1) ; la maîtresse (morte) voulait se lever et demandait à s'habiller près de lui. Lorsqu'il entra dans la chambre, elle se dressa sur le lit funèbre. Il lui prit alors les mains, et lui plaça une hache

(1) C'est ici encore une scène de sorcellerie.

devant la poitrine (1). Thorstein, fils d'Eirik, mourut avant la tombée de la nuit. Thorstein, le maître de maison, pria Gudrid de se coucher et de dormir, disant qu'il veillerait sur les corps durant la nuit ; elle le fit. La nuit avait à peine commencé que Thorstein, fils d'Eirik, se souleva et parla, il demanda que Gudrid vint, car c'était son désir de lui parler : « C'est la volonté de Dieu que cette heure me soit accordée pour moi-même et pour l'amélioration de mon sort. »

Thorstein, l'hôte, alla chercher Gudrid, l'éveilla et la pria de se signer elle-même et d'implorer Dieu pour qu'il la secourut : « Thorstein, fils d'Eirik m'a dit qu'il désirait te voir, réfléchis toi-même maintenant sur ce que tu veux faire, car je n'ai pas d'avis à te donner. » Elle répondit : « Il se peut qu'il s'agisse ici d'un de ces événements dont il faudra garder le souvenir, comme d'une étrange chose, j'espère que Dieu me gardera ; donc, sous la garde de Dieu, je vais essayer d'aller à lui et de savoir ce qu'il veut dire, car je ne puis l'éviter, même si cela doit me causer du mal. Je veux le faire, de crainte qu'il n'aille plus loin, car je crois que le cas est grave. »

Alors Gudrid alla et s'approcha de Thorstein, il lui sembla qu'il pleurait. Il lui dit quelques mots à l'oreille, à voix basse, de telle sorte qu'elle seule put entendre. Par contre, il dit de manière que tous purent le saisir, que toutes ces personnes-là seraient bénies qui garderaient bien leur foi et qu'ils en tireraient toute aide et consolation, mais qu'il y avait des personnes présentes qui la gardaient mal. Ce n'est pas une coutume convenable, que celle que l'on a suivie ici, au Groenland, depuis l'introduction du Christianisme dans le pays, d'enterrer les gens dans la terre non consacrée, après un court service funéraire seulement. Mon vœu est d'être transporté à l'église en même temps que les autres qui sont morts ici ; toutefois, je voudrais que vous brûliez Gard sur un bûcher aussi promptement que possible, car il fut la cause de toutes ces apparitions qu'on a vues ici durant l'hiver. » Il parla aussi à Gudrid de son avenir qui lui était réservé et qui était remarquable. Il la priait d'éviter d'épouser aucun Groenlandais.

(1) La hache avait la propriété d'éloigner les spectres.

Il lui conseilla de donner leur bien à l'église et aux pauvres et il s'évanouit une deuxième fois. La coutume était au Groenland, même après l'introduction du Christianisme, d'enterrer les gens dans la ferme même où ils étaient morts, dans la terre non consacrée ; un bâton était planté dans le sol, touchant la poitrine du mort et par la suite, quand les prêtres vinrent, ces bâtons furent arrachés et on eut qu'à jeter de l'eau bénite dedans (le trou). Un service funèbre fut célébré, quoique ce fut longtemps après les décès. Les corps des morts furent conduits à l'église du Eiriksfjord et les rites funèbres furent accomplis par le clergé.

Thorbjorn mourut peu après et Gudrid entra en possession de son bien tout entier. Eirik la prit dans sa maison et surveilla ses affaires avec soins.

AU SUJET DE THORD DE HÖFDI

Il y avait un homme nommé Thord, qui vivait à Höfdi, sur la plage de Höfdi (1). Il avait épousé Fridgerd, fille de Thori le Flâneur et de Fridgerd, fille de Kiarval, roi d'Irlande. Thord était un fils de Bjorn Byrdurmjör, fils de Thorvald l'Épine, fils de Ragnar au poil hirsute. Ils avaient un fils, nommé Snorri, qui épousa Thornhild la Perdrix, fille de Thord « le Hurler ». Leur fils était Thord, Tête de cheval. *Thorfin Karlsefni* était le nom du fils de ce Thord. Le nom de la mère de Thorfin était Thorun. Thorfin faisait des voyages de commerce et avait la réputation d'un bon marchand. Un été, il arma son navire, dans le but d'aller au Groenland. Snorri, fils de Thorbrand de l'Alptafjord, l'accompagna. Avec eux, il y avait quarante hommes à bord du navire. Un homme nommé Bjarni, fils de Grimolf, habitant le Breidafjord et un autre nommé Thorhall, fils de Gamli, habitant des fjords de l'Est, armèrent un navire le même été que Karlsefni, dans le but de faire aussi un voyage au Groenland ; ils avaient aussi quarante hommes à leur bord. Quand ils furent prêts à naviguer, les deux navires prirent la mer ensemble. La

(1) Höfdi, nom d'une propriété en Islande.

durée du voyage n'a pas été rapportée, mais on dit que les deux navires arrivèrent au Eiriksfjord dans l'automne.

Eirik et d'autres habitants du pays vinrent à cheval aux navires et un bon commerce s'établit entre eux bien vite. Les armateurs offrirent à Eirik de prendre autant de leurs marchandises qu'il lui plairait, tandis qu'Eirik, de son côté, montrait en retour une grande munificence en invitant les deux équipages à l'accompagner à sa maison et à prendre leur quartier d'hiver à Brattalid. Les marchands acceptèrent cette invitation et partirent avec Eirik. Les marchandises furent transportées à Brattalid ; il ne manquait pas là de bons et commodes magasins pour les abriter. Les hommes ne manquèrent non plus de ce dont ils avaient besoin et les marchands furent enchantés de l'hospitalité de la maison d'Eirik cet hiver là. Mais quand on approcha de Noël, Eirik devint taciturne et moins gai qu'à l'habitude. Un beau jour, Karlsefni entra en conversation avec lui et dit : « As-tu quelque chose qui pèse sur toi, Eirik, mon maître. On a remarqué que tu étais quelque peu plus silencieux que tu ne l'avais été jusqu'ici. Tu nous a reçus avec une grande libéralité et il convient que nous te le rendions autant qu'il est en notre pouvoir. Fais-nous connaître, maintenant, les causes de ta mélancolie. » Eirik répondit : « Vous avez accepté mon hospitalité aimablement et en hommes. Je ne puis être satisfait que vous ayiez à souffrir par suite de notre situation. En plus, je suis fâché à la pensée qu'il pourrait être dit ailleurs que vous n'avez jamais passé un plus mauvais Noël qu'ici, et pour tout dire quand Eirik le Rouge fut votre hôte à Brattalid au Groenland. »

« Il ne doit y avoir aucune raison pour cela, mon maître, répliqua Karlsefni, nous avons de l'orge pour la bière et du grain dans nos navires et nous serons heureux que tu en prennes autant que tu peux le souhaiter et que tu t'approvisionnes pour la fête aussi libéralement qu'il te conviendra. » Eirik accepta et des préparatifs furent faits pour la Noël. Ce fut si somptueux que l'assistance eut l'impression de n'avoir jamais vu une aussi belle fête auparavant dans cette pauvre contrée. Après Noël,

Karlsefni entama avec Eirik, le sujet d'un mariage avec Gudrid, estimant qu'il avait le droit de disposer de sa main. Eirik répondit favorablement et dit qu'elle devait accomplir le destin qui lui était réservé, ajoutant qu'il n'avait entendu que de bons rapports sur lui. Bref, le résultat fut que Thorfin fut fiancé à Thurid (Gudrid) et le banquet de mariage fut célébré. Ceci advint à Brattalid durant l'hiver.

DÉBUT DES VOYAGES AU VINLAND

A ce moment, on commença à parler beaucoup à Brattalid d'aller explorer le *Vinland le Bon*, car, disait-on, ce pays devait posséder maintes précieuses ressources. Et ainsi, Karlsefni et Snorri résolurent d'armer leurs navires pour aller trouver ce pays au printemps. Avec eux et leur expédition, se joignit un homme nommé Bjarni et un autre nommé Thorhall, avec leur navire, dont il a été question plus haut. Il y avait un homme nommé Thorvard, marié à Freydis, fille naturelle d'Eirik le Rouge. Il les accompagna aussi avec Thorvard, fils d'Eirik et Thorhall dit le Chasseur. Ce dernier avait été pendant longtemps compagnon de chasse d'Eirik durant les étés et son cuisinier durant les hivers. Ce Thorhall était vigoureux, basané et d'une taille gigantesque; c'était un homme généralement silencieux, mais bavard à l'occasion. Il incita toujours Eirik au mal, c'était un mauvais chrétien. Il avait une grande connaissance des régions inhabitables « obygdur ». Il était sur le même bateau que Thorvard et Thorvald. C'était le bateau que Thorbjorn avait amené. Ils étaient en tout cent soixante hommes. Alors, ils firent route vers les établissements de l'Ouest et de là à l'île de l'Ours (1). De là, ils allèrent vers le Sud pendant deux « doegr » (2). Alors, ils virent une terre, mirent un canot à la mer et l'explorèrent. Ils y trou-

(1) On verra pourquoi l'expédition se dirigea vers le nord-ouest dans la troisième partie, page 139, dernière ligne.

Cette île était probablement quelque part sur la côte de la Terre de Bafin.

(2) Le chiffre est fort peu lisible sur l'excellent fac-similé du parchemin donné dans l'ouvrage de Reeves.

vèrent de grandes pierres plates (hellur) dont beaucoup avaient douze alna (1) de large. Il y avait là, aussi, beaucoup de renards polaires. Ils donnèrent un nom à cette contrée et l'appelèrent *Helluland* (pays des pierres).

Puis, ils naviguèrent deux « *doegr* » vers le Sud-Est et un pays se trouva devant eux où il y avait de grands bois et beaucoup de bêtes sauvages ; une île était située au large vers le Sud-Est ; ils y trouvèrent un ours et l'appelèrent l'île de l'Ours, tandis qu'ils nommèrent le pays boisé Markland (pays des forêts). De là, ils naviguèrent longtemps vers le Sud, le long de la contrée et arrivèrent à un cap ; la terre était à tribord (droite). Il y avait là de longues plages et des bancs de sable. Ils atterrirent à la rame et trouvèrent sur ce cap la quille d'un navire, ce pourquoi, ils le nommèrent *Kjalarness* (2) ; ils appelèrent aussi les plages *Furdurstrandir* (3) parce qu'ils les avaient longées très longtemps. Puis la côte se découpa en baies. Ils entrèrent dans l'une d'elles.

Le roi Olaf avait donné à Leif, deux Ecossais, au temps où il était à sa cour, alors qu'il l'avait invité à porter le Christianisme au Groenland. L'homme s'appelait Haki et la femme Haekia. Tous deux couraient plus vite que les animaux sauvages. Eirik et Leif avaient mis ce couple au service de Karlsefni. Alors, après avoir longé le Furdurstrandir, ils mirent les Gaels à terre et leur demandèrent de courir vers le Sud reconnaître la nature du pays et de revenir après trois *doegr*. Ils portaient l'un et l'autre un vêtement qu'ils appelaient « *Kiafal* » qui était fait de telle sorte qu'il formait un capuchon en haut, était ouvert sur les côtés, sans manches et était tenu entre les jambes avec des boutons et des boucles ; partout ailleurs ils étaient nus. Karlsefni et ses compagnons restèrent en place durant leur absence et quand ils revinrent, l'un d'eux portait une poignée de raisins (4), et l'autre des épis de froment nouvellement poussés. Ils revinrent à bord et alors Karlsefni et sa suite continuèrent

(1) Alna : mesure égale à un avant-bras ; aune.

(2) Cap de la Quille.

(3) Plages étonnantes, ou ennuyeuses, ou trop longues.

(4) Vinberja et hucitjax.

leur route jusqu'au moment où ils arrivèrent à un endroit où la côte était découpée de baies. Ils entrèrent dans un fjord dont une île barrait l'entrée et autour duquel régnait un courant violent, ce pourquoi ils l'appelèrent Straumey (1), Il y avait sur cette île tant d'oiseaux qu'il était à peine possible de marcher entre les œufs. Ils baptisèrent le fjord Straumfjord (2). Ils y débarquèrent leur chargement sur la rive et s'y établirent. Ils avaient amené avec eux toutes espèces de bestiaux vivants. C'était un endroit agréable. Ils s'occupèrent exclusivement d'explorer le pays. Ils y restèrent l'hiver, mais ils n'avaient point pris de précautions pour l'hivernage et dès la fin de l'été, la pêche commençant à être mauvaise, ils furent à court de nourriture. C'est alors que Thorhall le Chasseur disparut. Les équipages avaient déjà imploré Dieu pour obtenir de quoi manger, mais la nourriture ne vint pas aussi vite qu'il eut été nécessaire. Ils recherchèrent Thorhall pendant trois doegr et le trouvèrent sur une roche escarpée.

Il y était couché, regardant le ciel, la bouche et les narines béantes et marmonnant quelque chose. Ils lui demandèrent pourquoi il était venu là ; il répondit que ça ne regardait personne. Ils le prièrent de revenir avec eux à la maison, ce qu'il fit. Peu après, une baleine apparut ; ils la capturèrent et la découpèrent ; personne ne savait quelle espèce de bête c'était. Quand le cuisinier l'eut préparée, ils en mangèrent et furent tous malades. Alors Thorhall s'approchant d'eux leur dit : « La Barbe Rouge (3) n'a-t-il pas bien prouvé qu'il était plus puissant que votre Christ ? Voilà ma récompense pour les vers que j'ai composés pour Thor, le fidèle ; rarement il m'a manqué. » Quand les membres de l'équipage entendirent cela, ils rejetèrent la baleine à la mer et firent appel à Dieu. Le temps alors s'améliora, ils purent sortir à la pêche et dès lors, ils ne manquèrent plus de provisions, car ils pouvaient chasser dans l'intérieur, récolter des œufs dans l'île et prendre du poisson dans la mer.

(1) Île du courant.

(2) Baie du courant.

(3) Thor à la barbe rouge

DE KARLSEFNI ET THORHALL

On dit que Thorhall le Chasseur voulut aller *chercher le Vinland vers le Nord, par delà le Furdurstrandir, tandis que Karlsefni désirait continuer vers le Sud*, en suivant la côte. Thorhall prépara son voyage au-dessous de l'île (1), il n'avait que neuf compagnons, tout le reste de l'expédition restant avec Karlsefni. Un jour que Thorhall portait de l'eau à bord de son bateau et en buvait, il se mit à chanter :

Les hommes m'avaient promis
Quand je vins ici
Que j'aurais de bonnes choses à boire
Il est convenable pour moi
Avant tout de blâmer la contrée
Voyez, les hommes, comme je peux lever le broc
Au lieu de boire du vin
Il faut se baisser vers la source d'eau.

Quand son bateau fut prêt, et la voile hissée, Thorhall se mit encore à chanter :

Retournons vers nos concitoyens,
Que le marin explore bien la mer
Tandis que les guerriers, ceux qui aiment ce pays-ci,
Y vivent et cuisent de la baleine sur le Furdurstrandir.

Alors, ils firent *voile vers le Nord, du côté du Furdurstrandir et de Kjalarness*, puis ils voulurent croiser vers l'Ouest. Ils rencontrèrent des tempêtes de l'Ouest et furent *chassés jusqu'aux côtes d'Irlande*, où ils furent fort maltraités et jetés en esclavage. Thorhall y mourut, au dire des marchands.

Il faut dire maintenant que Karlsefni *croisa vers le Sud* en suivant la côte avec Snorri, Bjarni et leurs hommes. Ils naviguèrent longtemps, jusqu'à une rivière qui coulait de l'intérieur dans un lac et de là dans la mer. Il y avait des hauts fonds dangereux, si bien qu'on ne pouvait y entrer qu'à marée haute.

(1) L'île qui était à l'entrée du fjord.

Karlsefni et ses hommes entrèrent dans l'embouchure de la rivière et appelèrent l'endroit « Hóp » (1). Ils trouvèrent des champs de blé sauvage dans la contrée, partout dans les fonds, tandis que sur les hauteurs, il y avait de la vigne (2). Tous les ruisseaux étaient peuplés de poissons. Ils creusèrent des trous sur les rives, là où la marée montait le plus haut et quand elle descendait, ils y trouvaient des hallibuts (3). Il y avait là beaucoup d'animaux sauvages de toutes sortes dans les bois. Ils y restèrent un demi-mois et s'y trouvèrent bien. Ils ne prenaient aucune mesure de sûreté et avaient leur bétail avec eux. Un beau matin, en regardant à la ronde, ils aperçurent un grand nombre de canots de peau. Les passagers brandissaient des bâtons au-dessus de ces bateaux et ça produisait le même bruit que le vent dans la paille. Ils les agitaient dans le sens de la marche du soleil. Karlsefni demanda alors : « Que peuvent signifier ces signaux ? » Snorri, fils Thorbrand lui répondit : « Il se peut que ce soit un signal de paix, prenons donc un bouclier blanc et montrons-le ». Ils firent ainsi. Alors, les étrangers ramèrent vers eux et débarquèrent, considérant avec curiosité ces gens qu'ils voyaient. Ils étaient basanés, avaient mauvais aspect et des cheveux sales. Ils avaient de grands yeux et étaient larges de poitrine. Ils restèrent immobiles quelque temps, regardant curieusement et s'en allèrent en contournant la pointe qui se trouvait vers le Sud.

Karlsefni et ses compagnons avaient construit leurs huttes au-dessus du lac, certaines étaient proches de la rivière, les autres plus éloignées. Ils y restèrent l'hiver. Il ne neigea pas et tout leur bétail vécut en pâturant. Quand vint le printemps, ils aperçurent de bonne heure, un matin, un grand nombre de canots de peau, venant du Sud et tournant le cap, si nombreux qu'on aurait cru la baie semée de charbon et sur chaque canot, on agitait une

(1) « Hóp » désigne une petite surface d'eau entourée de terre ne communiquant avec la mer que par un chenal.

(2) A remarquer ici que, bien que Karlsefni ait trouvé du raisin, il n'appelle pas le pays Vinland, comme Leif le fit dans la région où il séjourna. Karlsefni n'était pas sûr d'avoir trouvé le Vinland de Leif.

(3) Gros poisson dans le genre de l'esturgeon.

perche. Alors Karlsefni et les siens montrèrent leurs boucliers et quand ils se furent rapprochés, ils commencèrent à faire des échanges. Les étrangers désiraient surtout acheter de l'étoffe rouge, en échange de quoi, ils offraient des pelleteries et des peaux toutes grises. Ils désiraient aussi acheter des épées et des lances, Karlsefni et Snorri s'y opposèrent. En échange des peaux en très bon état, les Skroelings prenaient des morceaux d'étoffe rouge d'une main de large, qu'ils nouaient autour de leurs têtes. Le marché continua ainsi pendant quelque temps jusqu'au moment où Karlsefni et les siens commencèrent à être à court d'étoffe. Ils la coupèrent alors en morceaux qui n'avaient guère plus qu'un doigt de largeur. Les Skroelings continuèrent à donner juste autant qu'avant ou même plus.

Il arriva alors qu'un taureau qui appartenait à Karlsefni sortit du bois et beugla très fort. Ceci terrifia tellement les Skroelings qu'ils coururent à leurs canots et firent force rame le long de la côte vers le Sud. On ne vit plus rien d'eux pendant trois semaines entières. Puis, une grande quantité de bateaux de Skroelings furent aperçus venant du Sud, comme le courant d'un fleuve, et ils agitaient tous leurs bâtons dans le sens inverse de la course du soleil en poussant des cris. Alors Karlsefni et ses hommes prirent leurs boucliers rouges et les montrèrent. Les Skroelings sautèrent de leurs canots, les abordèrent et combattirent. Ce fut une pluie serrée de projectiles, car les Skroelings avaient des frondes. Les compagnons de Karlsefni observèrent que les Skroelings élevaient une perche avec une chose de la forme d'une grosse boule, presque de la taille d'un ventre de mouton et presque noire de couleur et ils lancèrent cette chose avec la perche par dessus les hommes de Karlsefni, Cela fit un bruit effrayant en tombant. Alors, une grande panique s'empara de Karlsefni et de tout son monde. Chacun ne pensa qu'à fuir le long de la berge de la rivière, car il semblait que la troupe des Skroelings attaquait de tous côtés. Les fuyards ne s'arrêtèrent qu'à un rocher saillant où ils offrirent une grande résistance. Freydis (1) sortit et voyant que Karlsefni et ses hommes

(1) Fille d'Eirik, femme de Thorvald ?

fuyaient, elle cria : « Comment pouvez-vous fuir devant ces misérables, des hommes comme vous, alors que je pense que vous pourriez les massacrer comme du bétail. Si j'avais une arme, ma parole, je combattrais mieux qu'aucun de vous. » Ils ne prêtèrent aucune attention à ses paroles. Freydis essaya de les rejoindre, mais resta en arrière, car elle n'était pas bien portante, elle les suivit cependant dans la forêt, tandis que les Skroelings la poursuivaient. Elle rencontra devant elle le cadavre de Thorbrand, fils de Snorri, qui avait eu le crâne enfoncé par une pierre plate. Son épée nue gisait à côté de lui. Elle la ramassa et fit mine de se défendre avec cette arme.

Les Skroelings l'approchèrent, alors, elle abaissa sa chemise et frappa sa poitrine avec l'épée nue. Les Skroelings en furent si terrifiés qu'ils coururent à leurs canots et disparurent. Karlsefni et ses compagnons la rejoignirent et la félicitèrent de son courage. Deux hommes de Karlsefni étaient tombés et un grand nombre de Skroelings. La troupe de Karlsefni avait été écrasée par le nombre. On retourna aux huttes, les blessés pansèrent leurs blessures et on supputa le nombre d'ennemis qui avaient pu descendre sur le parti. Il leur apparut alors qu'ils n'avaient eu affaire qu'à une troupe venue des canots et que l'autre n'était qu'une illusion. En outre, les Skroelings avaient rencontré un cadavre et sa hache à côté. L'un d'eux la ramassa et en frappa un arbre ; ce qu'ils firent à tour de rôle. Ils parurent lui trouver beaucoup de valeur surtout à son tranchant. L'un s'en saisit et frappa une pierre avec (si bien que) la hache se brisa, ce pourquoi ils estimèrent qu'elle était moins bonne que la pierre et ils la jetèrent.

Karlsefni et les siens pensèrent alors que, bien que le pays fut plaisant, leur existence serait pleine de craintes et d'inquiétude du fait des habitants. Ils préparèrent leur départ et se décidèrent à retourner dans leur propre pays. Ils firent voile *vers le Nord* en suivant les côtes, ils trouvèrent cinq Skroelings habillés de vestes de peaux, endormis près de la mer. Près d'eux, étaient leurs barques souillées de cervelles d'animaux et de sang. Karlsefni et ses compagnons pensèrent qu'ils avaient dû être

bannis de leur pays et ils les tuèrent. Ensuite, ils arrivèrent à un cap sur lequel il y avait un grand nombre d'animaux, le cap ressemblait à un tas de fumier, du fait que les animaux y restaient la nuit. Ils *revinrent encore au Straumfjord*, où ils trouvèrent une grande abondance de tout ce dont ils avaient besoin.

Quelques hommes disent que Bjarni et Freydis (ou Gudrid) étaient restés là en arrière avec une centaine d'hommes et n'étaient point allés plus loin, pendant que Karlsefni et Snorri avaient continué à *aller vers le Sud* avec cinquante hommes et n'étaient restés au « Hóp » que deux mois et étaient revenus dans le même été.

Karlsefni partit avec un navire à la recherche de Thorhall le Chasseur, mais le gros de l'expédition resta en arrière. Karlsefni *fit route vers le Nord, contourna Kjalarness* en se dirigeant vers l'Ouest, ayant la terre à bâbord (1). La contrée était sauvage et boisée aussi loin qu'on pouvait le voir avec à peine quelques clairières. Après avoir voyagé sur une grande distance, ils trouvèrent une rivière qui coulait *de l'Est vers l'Ouest*. Ils entrèrent dans l'estuaire et atterrirent sur la rive sud.

MORT DE THORVALD, FILS D'EIRICK

Il arriva un matin que Karlsefni et ses compagnons découvrirent dans les bois, au-dessus de la rivière, *une petite chose qui semblait briller*, ils l'appelèrent, ça remua, c'était un unipède (2) qui vint en sautillant jusqu'à la berge de la rivière sur laquelle ils étaient. Thorvald, un fils d'Eirik le Rouge, était assis au gouvernail, l'unipède lui décocha une flèche. Thorvald arracha la flèche et dit : « C'est gros pour mon ventre, nous sommes tombés dans un pays fertile et cependant nous n'en tirerons pas beaucoup de profit ». Thorvald mourut peu après de sa blessure. Alors, l'unipède s'enfuit vers le Nord. Karlsefni et ses

(1) Kjalarness était donc orienté vers le nord.

(2) La légende des Unipèdes se rapporte à l'Afrique dans les vieilles légendes islandaises. A remarquer que certains auteurs ont longtemps supposé que le Vinland se rattachait à l'Afrique. Ce passage est probablement une interpolation.

hommes le poursuivirent et l'aperçurent par moments, la dernière fois, il courait dans une rivière. Ils s'en revinrent alors et l'un des hommes chanta :

Les hommes l'ont poursuivi
c'est vraiment
un Unipède,
en bas sur la plage,
mais cet homme étrange
s'enfuit vite
par dessus les bancs
Entends, Karlsefni ?

Ils naviguèrent vers le Nord de nouveau, pensant avoir eu en vue le pays des Unipèdes, ils ne furent pas d'avis de risquer la vie des hommes plus longtemps. Ils pensèrent que les montagnes qui entouraient le Hóp et celles qu'ils voyaient alors formaient une seule et même chaîne, et ce, parce qu'ils étaient à la même distance du Straumfjord, mais dans une autre direction. Ils passèrent le troisième hiver au Straumfjord. Alors, les hommes commencèrent à se diviser en factions à cause des femmes ; ceux qui étaient sans femmes essayèrent de prendre celles de ceux qui étaient mariés, d'où un grand trouble.

Snorri, fils de Karlsefni, était né le premier automne et il avait trois hivers quand ils partirent. Alors, ils quittèrent le Vinland, ils avaient un vent du Sud, ils arrivèrent au Markland, où ils trouvèrent cinq Skroelings, dont l'un était barbu, deux femmes et deux enfants. Karlsefni et ses compagnons prirent les enfants, mais les autres s'échappèrent et ces Skroelings s'enfoncèrent dans la terre (1). Ils emmenèrent les enfants, leur apprirent leur langue et les baptisèrent. Ces enfants dirent que le nom de leur mère était Vethildi et celui de leur père Uvegi, que les Skroelings avaient des rois, dont l'un s'appelait Avalldama et l'autre Avilldudida. Ils constatèrent qu'il n'y avait pas de maisons et

(1) Il s'agit sans doute de la fuite des indigènes dans leurs huttes demi-souterraines ou igloos que nous connaissons comme habituelles en hiver aux Indiens ou aux Esquimaux du Labrador.

ent que les montagnes qui
rent le troisième hiver au
and trouble .

trouvèrent cinq Skroelings ,
menèrent les enfants , leur
Jama et l' autre Avilldudida .

que les habitants vivaient dans les cavernes ou dans les trous. Ils dirent (les enfants) qu'il y avait un pays de l'autre côté de la mer, où habitaient des hommes *qui portaient des vêtements blancs, qui chantaient* fort et portaient devant eux des perches d'où pendaient des morceaux d'étoffe ; on croit que ce pouvait être le Huitramannaland (1) ou l'Irlande la Grande. Alors, ils arrivèrent au Groenland et restèrent l'hiver avec Eirik le Rouge.

Bjarni, fils de Grimolf et ses compagnons (2) furent entraînés dans l'Atlantique, ils arrivèrent dans une mer qui était remplie de vers et leur navire commença à couler. Ils avaient un canot qui était bien calfaté avec de la poix. Les vers de mer n'y pénétrèrent pas. Ils prirent leurs places dans ce canot. Alors Bjarni dit : « Puisque le canot ne peut pas contenir plus de la moitié de nos hommes, à mon avis, les hommes qui iront dans le canot seront choisis par le sort, car le choix ne pourra être fait selon le rang. » Ceci leur parut être si digne d'un homme que nul ne s'y opposa. Le plan fut adopté et on tira au sort. Bjarni fut désigné pour le canot et la moitié des hommes avec lui, car il ne pouvait contenir plus. Mais, quand les hommes furent dans le canot, un Islandais qui était resté dans le bateau et qui était venu d'Islande avec Bjarni, dit : « As-tu l'intention, Bjarni, de m'abandonner ici ? » — « Il en est ainsi, dit Bjarni ». « Ce n'est pas la promesse que tu fis à mon père, quand je quittais l'Islande avec toi, voudrais-tu te séparer de moi, quand tu as dit que nous partagerions le même destin ? » — « Qu'il en soit comme tu le veux, puisqu'il faut changer, dit Bjarni. Viens ici et moi, j'irai sur le bateau, car je vois que tu as grande envie de vivre. » Bjarni remonta sur le bateau et l'homme descendit dans le canot. Ils firent route jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Dublin en Irlande, où ils racontèrent cette histoire. Maintenant, c'est la croyance de beaucoup de gens que Bjarni et ses

(1) « Huitramannaland » et « Irland it Mikla » textuellement, pays des hommes blancs et Irlande la Grande. On verra la discussion à ce sujet dans la troisième partie, page 154.

(2) Qui étaient sur un des navires de l'expédition, venu d'Islande avec Karlsefni.

compagnons *périrent dans cette mer de vers blancs*, car on n'entendit plus jamais parler d'eux.

comparaison seule des

KARLSEFNI ET LA DESTINÉE DE SA FEMME THURID

L'été suivant, Karlsefni fit voile pour l'Islande et sa femme avec lui et ils allèrent à sa maison de Reyniness. Sa mère crut d'abord qu'il avait fait un mauvais mariage et Gudrid ne vint pas à la maison le premier hiver. Toutefois, la mère se convainquit que Gudrid était une femme vraiment supérieure, alors, celle-ci put venir à la maison et ils vécurent heureux ensemble. Hafllrid fut une fille de Snorri, fils de Karlsefni, elle fut la mère de l'évêque Thorlak, fils de Runolf. Ils eurent aussi un fils nommé Thorbjorn, qui eut une fille nommée Thorun, mère de l'évêque Bjarn. Tporgeir fut le nom d'un fils de Snorri, fils de Karlsefni, il fut le père de Ingvild, mère de l'évêque Brand l'ainé. Steinum fut une fille de Snorri, fils de Karlsefni, qui épousa Einar, fils de Grundarketil, un fils de Thorvald Krok, fils de Thori d'Erpithol.

Leur fils fut Thorstein l'Injuste qui fut le père de Gudrun, qui épousa Jorund de Keldu. Leur fille fut Halla, mère de Flosa, père de Valgerd, mère de Herra Herlend le Gros, père de Herra Hauk, l'homme de loi. Une autre fille de Flosa fut Thordis, mère de Flu Ingigerd le Riche. Leur fille fut Flu Hallbera, abbesse de Reyniness à Stad.

Beaucoup de gens d'importance, en Islande, descendent de Karlsefni et de Thurid (Gudrid), que nous ne pouvons mentionner ici.

Dieu soit avec vous, *Amen !*

ANALYSE DE LA SAGA DE KARLSEFNI

L'analyse de la Saga de Karlsefni met en relief une tendance essentielle : faire briller son héros principal, Karlsefni, quelque peu aux dépens de celui que célèbre la Saga d'Eirik, Leif. La comparaison seule des péroraisons des deux récits est déjà édifiante.

Dans l'ensemble, aussi bien dans la Saga de Karlsefni que dans le Flatey Bók, le rôle d'Eirik le Rouge reste en relief. C'était justice, puisqu'il fut le découvreur, l'initiateur, et qu'à lui remonte toute l'aventure. Mais, hormi ce point, dans la Saga de Karlsefni, la famille d'Eirik passe au second plan. Leif, par exemple, ne trouve le Vinland que par l'effet d'une dérive due à la tempête. C'est le rôle de Bjarni dans la Saga d'Eirik. Les autres membres sont des comparses ou des personnages odieux, comme Freydis.

La grande vedette, c'est Karlsefni. Le tableau est poussé si loin, qu'au retour de son expédition au Groenland, il n'est plus question ni d'Eirik, ni des siens. Le Scalde les efface dans le rayonnement de la gloire de son héros.

Karlsefni est dépeint comme un habile commerçant, un marin audacieux et dans ses aventures avec les Skroelings, comme un chef militaire avisé. Tous titres de gloire particulièrement appréciés chez les Normands.

Son itinéraire, quelque peu différent de celui de Leif, longe les mêmes côtes et aboutit à une contrée qui ne doit pas être fort lointaine du Vinland de Leif, qui se trouve vraisemblablement sous la même latitude, mais où Karlsefni avoue implicitement n'avoir pas retrouvé les huttes de Leif, comme les autres aventuriers l'ont fait.

Arrivé au Straumfjord, il n'ose penser qu'il est au Vinland, bien qu'il ait trouvé de la vigne. Il ne semble pas certain d'avoir atteint le but qu'il s'était proposé en partant du Groenland, puisque quittant le Straumfjord, il va plus au Sud, où il trouve le Hóp. Il laisse Thorhall partir vers le Nord-Ouest à la recherche des huttes de Leif.

Des analyses des deux Sagas, on peut, dès maintenant, tirer les conclusions suivantes :

Il n'y a qu'une série de voyages en Amérique. Ils forment le fonds commun, mais sont relatés d'une façon légèrement différente dans chaque Saga. Au cours de ces voyages, les navigateurs ont suivi des itinéraires sensiblement voisins et ont dû aboutir à des régions sans doute peu éloignées l'une de l'autre.

Plusieurs de ces voyages furent faits par des Groenlandais apparentés à Eirik, un autre par des Islandais conduits par Karlsefni, de passage au Groenland et qui revint en Islande.

Les Scaldes groenlandais ou islandais recueillirent de ces voyages des versions foncièrement semblables, mais la distribution des rôles des acteurs y varia selon que les Scaldes appartenaient à la clientèle de l'un des groupes groenlandais (famille d'Eirik) ou islandais (famille de Karlsefni). Ils les arrangèrent selon leurs tendances, leur désir de plaire à leurs commensaux ordinaires pour la plus grande gloire de leur favori ou le plaisir de ses descendants.

Tout ceci forme une thèse qu'on trouve dans les ouvrages récents, Steensby, Hovgaard, et surtout dans Fossum. Basée sur une explication plus large et plus réaliste des textes, elle permet de mettre fin à une querelle inféconde qui consistait à opposer les textes et par conséquent à négliger l'un au profit de l'autre, sans avantage pour l'intelligence générale des faits.

Si l'on en admet les grandes lignes, les différences s'atténuent. Les événements s'expliquent tout simplement. Il en résulte une double localisation du Vinland, depuis longtemps soupçonnée, mais nettement exposée dans les dernières œuvres seulement.

Les explications des divergences ne manquent pas et on les trouvera développées dans la troisième partie.

Dégagée de toutes les enjolivures, des interpolations probables, la Saga de Karlsefni donne l'aspect d'un récit qui se tient. Les grandes lignes des faits ne diffèrent guère de celles de la Saga d'Eirik. Le Hóp de Karlsefni, comme le Vinland de Leif, se trouvaient quelque part au Sud-Ouest du Groenland, sur la côte américaine. Les itinéraires suivis pour aller à l'une ou à l'autre région, sont peu différents. Les pays rencontrés ont les mêmes caractéristiques.

Au Hóp et au Vinland, même climat, même faune, même flore, mêmes Skroelings.

L'ensemble des expéditions n'embrasse qu'une période assez courte, dix à douze ans au maximum, on pouvait donc s'atten-

dre à ce que les relations ne présentassent pas de grandes dissemblances. C'est ce qu'on peut constater, en ce qui concerne le fond tout au moins, dans ces deux Sagas. La passion a pu faire mettre l'honneur de l'aventure au compte de l'un aux dépens de l'autre, le fait reste le même.

L'important, pour nous, ne réside pas dans une querelle de clans, ou une querelle littéraire, qui peut intéresser des spécialistes. Le résultat qui nous attire, se trouve dans les faits, c'est la possibilité d'affirmer que les Normands ont atteint à plusieurs reprises la côte américaine au x^e siècle.

LA LÉGENDE DE SAINT BRANDAN

Rien n'est susceptible de faire ressortir le caractère réaliste et véridique des Sagas que la comparaison avec des récits du même ordre littéraire, mais qui ne sont que des contes fantastiques. Encore que certains auteurs aient cherché à y démêler un fonds de vérité.

L'un des plus connus est la légende de Saint Brandan, œuvre irlandaise du vi^e siècle ou un peu postérieure. Saint Brandan mourut, si l'on en croit les annales de l'Ulster, vers 580.

Brandan, abbé irlandais, suivant les errements mystiques de l'époque, voulut aller vivre en anachorète dans une île. C'était, dit J.-F. Kenney, pour obéir au Commandement de Dieu à Abraham : « Sors de ta contrée, quitte les tiens, quitte ta maison paternelle, et va dans le pays que je te montrerai. »

Les anachorètes partaient ainsi des côtes de l'Irlande pour les îles du Nord et de l'Ouest de l'Ecosse (ainsi saint Columban s'en alla en Ecosse et à l'île d'Iona).

Saint Brandan serait ainsi parti de l'abbaye de Clonfert, dont il était abbé, avec un certain nombre de ses moines, sur des bateaux de peau, des « coracles » (1). Ils naviguèrent cinq années à la recherche de la terre promise et eurent une longue

(1) Les curachs (coracles) étaient des pirogues, recouvertes de cuir, fabriquées d'un tissu d'osier fixé à quelques membres solides.

série d'aventures merveilleuses : ils approchèrent de la gueule de l'enfer, ils trouvèrent le corps d'une géante de cent pieds, une île où ils furent attaqués par des souris grosses comme des chats. Ils abordèrent ainsi à l'île des Pygmées, puis dans une autre où vivait un très antique ermite et où ils furent poursuivis par un chat monstrueux.

D'après une autre version, ils rencontrèrent le monstre marin Jasconius qu'ils prirent pour une île, puis l'île merveilleuse des oiseaux, la rivière du sommeil, la mer congelée, un griffon qui rappelle singulièrement les « rocs » des contes orientaux, l'île des forgerons qui rappelle Polyphème et l'île de Judas Iscariote qui expie ses crimes au sommet d'un rocher isolé et battu par les tempêtes.

On voit là toute une trame de légendes anciennes, combinaisons de contes orientaux comme les aventures de Sinbad, des légendes classiques transmises par les moines traducteurs des vieux textes, des récits de marins irlandais et autres.

Peut-on admettre qu'il y ait là un fonds de vérité dans ce fatras de fables ? Certains l'ont pensé et ont cherché des traces de réalités géographiques pour y retrouver Terre-Neuve, l'Islande, voire Jan Mayen.

On sait, historiquement, que les Farøe et les îles voisines furent habitées vers les VII^e et VIII^e siècles par des religieux venus d'Ecosse et d'Irlande, comme Brandan. L'histoire ne dit pas, à vrai dire, comment ils y vinrent, considérant sans doute ce détail comme superflu. Mais nous savons par ailleurs que les navires de commerce danois, écossais ou irlandais faisaient un trafic quelque peu irrégulier avec les îles même lointaines ; et qu'ils prenaient généralement des passagers. Nous pouvons donc admettre comme parfaitement normale l'exode de ces ermites.

Il est beaucoup plus difficile d'accepter les aventures de moines embarqués sur de mauvais bateaux, tout au moins pour de longues traversées. Qu'ils aient pu, à la grâce de Dieu, gagner des îles pas très éloignées de la côte, passe encore ; mais que, sans connaissances maritimes spéciales, ils aient pu atteindre à

chats. Ils abordèrent ainsi à l'

qui rappelle singulièrement les

textes, des récits de marins

le, voire Jan Mayen.

à vrai dire, comment ils y
avec les îles même lointaines ;

es îles pas très éloignées de la

de lointains pays par des mers considérées comme dangereuses par nos marins actuels, c'est plus douteux.

On pourrait, à la rigueur, admettre que, poussés par la tempête, ils aient échoué sur quelque terre inconnue et lointaine, mais il est difficile d'accepter qu'ils en soient revenus par leurs propres moyens.

Si nous estimons que les voyages des Normands sont vrais, c'est que nous savons qu'une partie, au moins, appartient à l'histoire, qu'ils étaient en plus de remarquables marins, sachant manier d'excellents bateaux.

Les moines de Brandan, à moins qu'ils ne fussent d'anciens marins, ce qu'on ne dit pas, montés sur de mauvaises barques, n'auraient matériellement pas pu faire de longues traversées à travers l'Atlantique nord et surtout revenir à leur point de départ. C'est là une question de possibilités que les plus belles légendes ne sauraient effacer. Rappelons-nous les mésaventures de la flotte d'Eirik le Rouge.

Malgré tout, certains faits pourraient porter à donner à la fable un air de réalité : l'île de Cristal, soutenue par une colonne, pourrait à la rigueur, être un de ces icebergs qui errent parfois très au Sud de l'Islande. L'histoire de l'île des Forgerons, pourrait rappeler l'Islande avec ses volcans.

On a voulu retrouver l'embouchure du Saint-Laurent dans l'île où Brandan s'établit, d'après le caractère principal que la légende en donne, d'être ronde et montagneuse et d'être coupée en deux par un grand fleuve. C'est scientifiquement insuffisant pour restituer une terre inconnue.

Combien différente est la manière des Normands quand ils parlent de leurs découvertes. Ce n'est pas sous des dehors merveilleux qu'ils décrivent la côte montagneuse et aride du Helluland, Labrador du Nord ou la région boisée et giboyeuse du Markland, Terre-Neuve ou Labrador du Sud.

Ce simple rapprochement des Sagas et de cette légende, suffit pour souligner le réalisme parfois presque trop cru des premières sur le repoussoir trop merveilleux de la seconde.

On aurait pu, d'ailleurs, trouver matière à comparaison dans

propres moyens .
manier d'excellents bateaux .
travers l'Atlantique nord et
ès au Sud de l'Islande . L'
éc en deux par un grand fleuve .
d , Labrador du Nord ou la

bien d'autres contes que nous offre la littérature irlandaise, comme ceux de Maelduin, de Huilorra, etc.. La façon de décrire les sites, les moyens de navigation, le caractère et le tempérament des acteurs sont essentiellement différents et établit nettement la différence entre le conte et l'histoire, telle que nous la présente les Sagas.

: l'Amérique comme
s découverts et plus
iser un site que l'imprécision
e le Sud du Labrador et la
dans la topographie des côtes
à une et même l'ethnologie,

TROISIÈME PARTIE

ÉTUDE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE D'APRÈS L'ANALYSE DES TEXTES

Les caractères de réalisme et de véracité précédemment exposés et la lecture des Sagas, permettent, dès maintenant, de considérer les faits qu'elles relatent et en particulier la découverte de l'Amérique comme réellement *historiques*.

Les nombreux savants qui ont étudié la question depuis le milieu du XIX^e siècle sont unanimes sur ce point. Par contre, quand, poursuivant le problème, ils ont voulu situer exactement les pays découverts et plus spécialement le Vinland, ils se sont trouvés en désaccord. Généralement unanimes sur sa localisation générale dans l'Amérique du Nord, ils diffèrent sensiblement quand ils tentent de préciser un site que l'imprécision des textes ne semble pas autoriser.

En général, ils arrivent à déduire des textes autant que des faits qu'ils relatent, qu'il faut chercher la terre découverte par les hommes du Nord sur les côtes Est de l'Amérique du Nord, entre le Sud du Labrador et la rivière Hudson (New-York). Puis, chaque auteur recherche une baie, un cap, une rivière qui puisse répondre à la description des Sagas et là commencent les divergences considérables.

Les méthodes qu'ils ont employées varient assez peu. Elles consistent généralement, en accordant aux textes une foi plus ou moins entière et en s'appuyant exclusivement sur eux, à chercher dans la topographie des côtes de l'Amérique, des points qui puissent concorder avec les descriptions des susdits textes. Ou bien, à exploiter les mesures géographiques ou astronomiques, les allusions à la flore ou à la faune et même l'ethnologie,

données dans les Sagas, pour déterminer les limites de la zone de localisation.

Ce n'est que dans les derniers ouvrages qu'on a cherché dans les voyages effectifs, dans des recherches géographiques anciennes et modernes, dans la climatologie, l'étude de la navigation des Normands, dans leurs mœurs même à trouver un terrain plus propice aux thèses qui peuvent approcher de la vérité d'un fait qu'on ne connaîtra sans doute jamais avec une certitude absolue, pour le détail, tout au moins.

LES PREUVES MATÉRIELLES

La donnée du problème à résoudre est la suivante :

Les Normands, partis de la Norvège, à la suite d'une poussée constante vers l'Ouest, arrivèrent au Groenland à la fin du x^e siècle (985). Ils s'établirent sur les côtes Ouest de cette contrée et de là rayonnèrent en des expéditions de pêche ou de commerce. Ceci est un fait absolument historique que nul ne saurait contester.

Par aventure, ou de propos délibéré, certains d'entre eux atteignirent des terres situées à l'Ouest ou au Sud-Ouest, qu'ils nommèrent par ordre de proximité du Groenland :

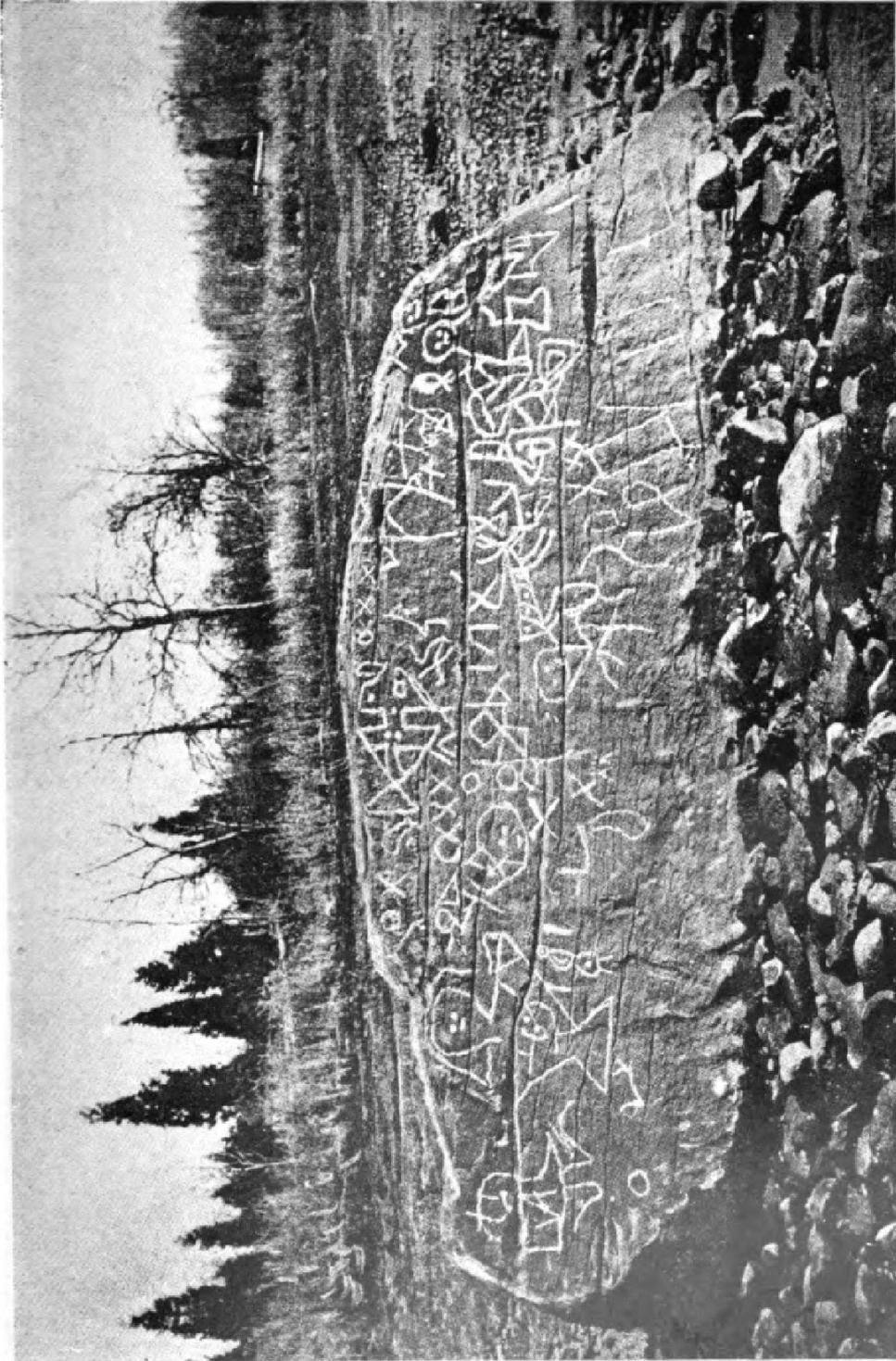
Helluland,
Markland,
Vinland.

On est à peu près d'accord pour assimiler le premier avec la côte Nord-Est du Labrador, peut-être à la rigueur avec le Sud de la Terre de Bafin.

Le Markland, et déjà les solutions divergent considérablement, est généralement situé sur la côte Sud-Est du Labrador, à Terre-Neuve ou même au nord de la Nouvelle-Ecosse.

Mais, comme conséquence du flou des étapes précédentes, où situer le Vinland ?

Des preuves matérielles eussent été d'un secours fort précieux. On a cru en trouver au cours du siècle dernier ; malheureusement, aucune ne possède une authenticité soutenable,



LE DIGHTON ROCK.

comme on va en juger, lorsqu'elles ne sont point tout simplement de mauvaises plaisanteries.

Certaines d'entre elles ont soulevé à l'époque de leur apparition un enthousiasme considérable dans les nombreux milieux que la question passionnait et passionne encore. Elles consistaient soit en pierres gravées de signes soi-disant runiques, soit en trouvailles d'ossements et de restes d'armures ou enfin de monuments d'origine prétendue normande.

Les pierres gravées les plus connues sont :

La pierre de Monegan (Maine, Etats-Unis d'Amérique) qui fut découverte vers 1856. Elle fut perdue presque aussitôt et les dessins qu'en fit le découvreur lui-même varient si sensiblement entre eux qu'on ne peut leur accorder aucune valeur. De l'avis même de ce découvreur, les signes gravés sur la pierre ne pouvaient être que l'œuvre d'un illettré, ils étaient donc probablement peu déchiffrables.

Une inscription sur pierre de Yarmouth (Nouvelle-Ecosse, Canada) fut déchiffrée vers 1834 par un amateur passionné ; « mais elle n'a jamais été lue que par lui » (Vignaud).

La pierre de Grave Creek (Ohio, Etats-Unis) trouvée vers 1838 et la pierre du Minnesota sont de simples fraudes, reconnues comme telles.

Enfin, le fameux Dighton Rock est une œuvre nettement indienne. La reproduction que nous en donnons ici (Pl. III) suffit pour en donner l'assurance à tout esprit averti.

Sans parler de certaines ruines par trop douteuses qu'on aurait trouvées dans les îles de la côte du Labrador, on citait un monument réputé normand, le moulin de Newport (Rhode Island, Etats-Unis). On sait, maintenant, qu'il a été construit au xvii^e siècle par le Gouverneur Arnold.

Le squelette de Fall River trouvé vers 1831 ne peut même plus faire l'objet d'un doute aujourd'hui, c'est un squelette indien. Les restes d'une Syasi la Blonde, qui firent sensation vers 1867, n'étaient qu'une farce de carabin.

Aucune trace matérielle ne peut donc nous apporter le précieux appui d'un fait. Ceci n'a d'ailleurs rien de surprenant.

Au Groenland, on a retrouvé des ruines et des souvenirs en grand nombre, parce que les Normands y ont séjourné longtemps et y construisirent des monuments durables, y ensevelirent leurs morts, selon le rite habituel, toutes choses dont on retrouve les traces aujourd'hui.

Par contre, au cours de leurs expéditions sur le continent, ils n'élevèrent, selon toute vraisemblance, que des huttes, des « cabins » en troncs d'arbres, tout au plus peut-être quelques murs de soutènement en pierres sèches, édifices éphémères qui disparurent rapidement du fait des Indiens ou du temps.

Les Normands tombés au combat ou morts de maladie furent sans doute ensevelis près de la mer, c'est-à-dire dans les endroits où leurs restes avaient le plus de chances de se perdre à jamais.

C'eût été un prodige que le long des milliers de kilomètres où l'on est tenté de localiser le théâtre des combats, fort peu meurtriers d'ailleurs, on pût avoir la chance de retrouver les ossements et les identifier d'une façon certaine après un si long séjour dans des tombes probablement sommaires et insuffisantes pour protéger les restes des agents destructeurs du sol, sans aller chercher les autres motifs de disparition.

Ces résultats négatifs n'enlèvent d'ailleurs rien à la valeur historique de l'épopée. On peut même avancer qu'une découverte, à l'époque actuelle, serait trop isolée dans le temps et dans l'espace pour apporter une grande lumière à l'affaire.

Il faut donc de toute façon en revenir à nos seules sources réelles, les Sagas et au raisonnement. En rapprochant les descriptions, les renseignements donnés par les textes des faits historiques, géographiques et autres actuellement connus, on peut espérer approcher la vérité, sans toutefois se leurrer de l'espoir de l'atteindre intégralement. Les sources sont trop vagues, les renseignements trop incertains. Seul, un document ancien pourrait seul donner cette certitude, et il est bien peu probable qu'il surgisse jamais. En résumé, si en ce qui concerne le Groenland, nous possédons des documents historiques et archéologiques, qui nous fournissent une base d'étude solide, nous ne pouvons compter pour l'histoire du Vinland que sur les Sagas,

documents dignes de foi, mais malheureusement peu détaillés.

La géographie semble au premier abord plus susceptible de pouvoir nous aider. Une comparaison entre les textes, d'une part, la géographie ancienne et la géographie actuelle d'autre part, devrait nous ouvrir un champ fertile.

L'étude géographique a incontestablement fait progresser la question, mais il ne faut pas oublier que nous ne possédons aucun document géographique contemporain de la découverte des Normands. Nous sommes obligés de nous en rapporter à des documents postérieurs de trois à quatre siècles, ce qui ne laisse pas de nous laisser quelque doute sur la valeur du fonds même de la comparaison.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET GÉOGRAPHIE ACTUELLE

Nous savons d'une façon certaine que pour aller découvrir les terres situées au Sud-Ouest du Groenland, les Normands établis depuis quinze à vingt ans dans ce pays (Eirik y arriva vers 980-985 et l'aventure de Leif date de l'an 1000 environ), partirent de la côte Ouest du Groenland, et qu'ils se dirigèrent vers le Sud-Ouest par mer. D'après les déductions qu'on peut tirer des sources, leurs traversées ne sauraient avoir été fort longues. Le champ des recherches se restreint donc aux terres relativement proches de la côte ouest du Groenland. Un simple examen de la carte nous indique de suite la Terre de Baffin, le Labrador, Terre-Neuve et au plus les côtes nord-est des Etats-Unis, à l'exclusion d'îles ou de terres situées plus loin, soit sur le continent américain, soit dans l'Atlantique.

Il est nécessaire d'insister un peu sur la géographie de ces régions pour pouvoir suivre le raisonnement des divers auteurs.

Dans l'Ouest des « Etablissements de l'Ouest » que fonda Eirik au Groenland (situés vers le 65^e parallèle nord) et à deux ou 3 jours de mer (à la voile), se trouve la Terre de Baffin, dont la côte Est s'étend sur une ligne généralement Nord-Sud, jusqu'au 62^e parallèle.

Au Sud de la Terre de Baffin, et à quelques centaines de milles,

au delà du détroit de l'Hudson, se trouve le Labrador, actuellement province du Dominion du Canada. La côte nord-est du Labrador est orientée sensiblement Sud-Est-Sud, sur plus de 2.100 kilomètres, du cap Chudleygh (détroit d'Hudson) à l'entrée du détroit de la Belle-Isle.

Le Nord du Labrador est montagneux et s'élève du Sud au Nord. Le point culminant (actuellement connu) est la montagne des Quatre-Pics, haute de plus de 2.000 mètres.

La côte est très accidentée, couverte de neige et de glace fort avant dans l'été. Elle est peu hospitalière, longée par le courant froid dit du « Labrador », qui vient de la baie de Bafin et refroidit toute la région jusqu'à la latitude où le Gulf-Stream vient réchauffer l'atmosphère, à la hauteur de Terre-Neuve (voir fig. 3, p. 118).

Dans sa partie sud, à partir du Hamilton Inlet, la côte s'abaisse sensiblement, elle est alors boisée jusqu'au voisinage de la mer et d'aspect beaucoup moins sauvage.

Dans l'ensemble, toute cette côte est découpée de fjords dont quelques-uns l'entaillent fortement, comme le Hamilton Inlet profond de 150 kilomètres, le Davis Inlet, profond de 60 à 80.

Au détroit de Belle-Isle commence à proprement parler l'immense embouchure du Saint-Laurent, qui de l'île de Belle-Isle (au Nord de Terre-Neuve) au cap Nord (pointe nord de la Nouvelle-Ecosse) mesure plus de 600 kilomètres. Cet immense golfe est d'ailleurs fermé vers l'Océan par l'île de Terre-Neuve, qui ne laisse que deux passages assez étroits, le détroit de Belle-Isle, qui n'a que quelques milles de largeur, au Nord, et le détroit de Cabot, au Sud, large d'environ 60 à 80 kilomètres.

La côte du Labrador, avant de n'être plus que la rive nord du Saint-Laurent, tourne vers le Sud-Ouest, puis à l'Ouest. Elle est en partie sablonneuse, en partie boisée, avec des affleurements de collines, et généralement peu découpée.

La rive Sud de la baie où se trouve le Nouveau Brunswick, la Gaspésie et la Nouvelle-Ecosse, s'échancre en une baie secondaire entre le cap Gaspé et l'île de Cap Breton. En face de cette île se trouve l'île du Prince Edouard.

En plein chenal, à l'endroit où commence réellement le fleuve, se trouve l'île d'Anticosti, quelque peu plus rapprochée de la rive sud, Terre-Neuve est une grande île de forme triangulaire de 500 kilomètres de long sur 500 de large à la base sud, dont les angles sont : au Nord, les caps Normann et Bauld, au Sud-Ouest le cap Ray et au Sud-Est le cap Race.

En partie, par suite de l'influence des courants, la pointe nord appartient déjà aux régions froides, tandis que sa partie sud offre déjà un climat tempéré. Ses côtes Est sont, comme celles du Labrador, très découpées et précédées de nombreuses îles. Elle prolonge, en quelque sorte la côte du Labrador dans la direction Sud-Est-Sud.

Dans le Sud de l'île, la durée des jours les plus courts est de huit heures, tandis qu'au Nord, elle est de sept seulement.

Par rapport à Godthaab, port de la côte ouest du Groenland (dans les anciens établissements de l'Ouest), la côte ouest de Terre-Neuve se trouve au Sud-Sud-Ouest (10° d'écart), et la côte est (la presqu'île d'Avalon et le cap Race) est sensiblement au Sud. Ces directions sont intéressantes puisque, nous le verrons plus tard, les seuls renseignements précis que nous donnent les Sagas, sont justement des directions ayant pour origine cette côte ouest du Groenland.

Cette géographie serait fort simple si, en réalité, les phénomènes naturels ne venaient la compliquer. Phénomènes qui permettent de comprendre la géographie ancienne.

Le Groenland, la Terre de Bafin sont des terres dites polaires, le Labrador et la partie nord de Terre-Neuve sont dans les régions subpolaires. Les glaces, les « packs », les « barrières » soumises à l'action des courants et des vents, en modifient l'aspect au point d'en changer pour ainsi dire la géographie. Les glaciers s'amoncellent en certains endroits et il est souvent fort difficile de démêler la terre de la mer gelée.

Vers le Nord, la mer de Bafin est bloquée par les glaces et à certaines périodes, on peut passer sur la glace du Groenland à la Terre de Bafin. Les Normands, explorateurs de passage, ont pu penser qu'il y avait là une seule côte allant des établissements

de l'Ouest au Sud de la Terre de Baffin. Nos cartes actuelles sont relativement trompeuses en nous montrant des mers qui paraissent libres et des côtes bien dégagées. Elles nous incitent ainsi à imaginer une géographie exacte selon la science, mais fort

rtie de l'année. Pour

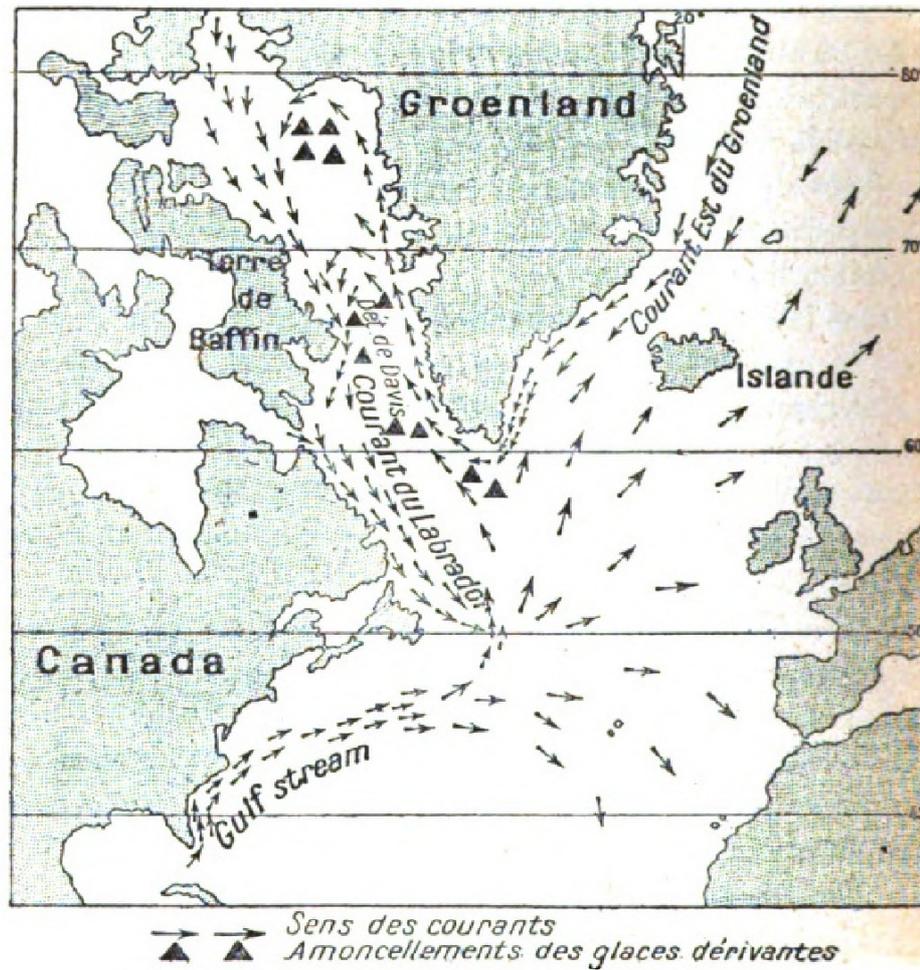


Fig. 3. — Les courants et les glaces autour du Groenland.

inexacte pour les conditions de la navigation. Un exemple le fera ressortir :

Vers la pointe sud-ouest du Groenland, comme résultat du mouvement giratoire du courant polaire autour du cap Farewell, le « pack » bloque la côte très loin au large pendant une grande partie de l'année. Pour atteindre des points situés au Nord, aux environs des « anciens établissements de l'Ouest »,

il faut, en partant des environs du cap Farewell, faire un large détour vers l'Ouest.

Dans cette période, il existe un chenal relativement libre de glaces en face des anciens établissements de l'Ouest. Chenal dû sans doute à l'action des vents d'un nouveau mouvement du



Fig. 4. — Apparence géographique vue aux barrières de glace.

courant qui va rejoindre le courant du Labrador et qui est précisément orienté Sud-Ouest-Nord-Est. L'existence de ce chenal n'avait pas échappé aux Normands, l'itinéraire de Karlsefni en est la preuve. Cet itinéraire avait intrigué les auteurs ignorant cette condition maritime. Il était cependant parfaitement judicieux. Karlsefni part avant la débâcle, pour aller vers l'Ouest

ni en est la preuve. Cet

par le susdit chenal libre, il est amené à l'aller chercher d'abord au Nord.

Sans doute, les conditions glaciaires avaient trompé les marins anciens et leur avait fait imaginer une géographie spéciale, que les portulans et les cartes anciennes nous représentent assez bien (voir fig. 6). Le goût des explorations polaires n'était pas né, les terres glacées inspiraient une sorte de crainte superstitieuse ; les Normands s'y aventureaient bien pour chasser ou pour recueillir les bois flottés, mais ils ne cherchaient pas à savoir si géographiquement il y avait terre, mer ou banquises. L'obstacle formé par la glace limitait pour eux leur monde et leurs connaissances géographiques.

A vrai dire, certains hardis explorateurs, ou le plus souvent des naufragés, avaient bien pénétré assez loin au Nord, dans la région polaire, mais par suite du manque de précisions scientifiques, leurs récits n'apportaient aucune lumière. La conception ancienne était basée sur les apparences, dont le mystère n'a été percé que de nos jours et pas encore en totalité.

De la géographie du x^e siècle, nous ne possédons ni document cartographique, ni même descriptif. Dans nombre de portulans ou de cartes très postérieures qui reflètent peut-être les conceptions anciennes, nous voyons le Groenland placé d'une façon souvent arbitraire, soit au Nord-Ouest, soit au Nord et même au Nord-Est de l'Angleterre, mais toujours relié au Nord de la Norvège ou de la Russie (1). La plupart de ces documents sont muets sur les territoires situés plus à l'Ouest : tels sont la carte de Donnus Nicolaus Germanus (1466), la carte de Clavus, la carte de Dacie, Norvège et Gothie du supplément du Ptolémée de 1481-1485, antérieurs à la découverte colombienne. Il y a exception pour deux cartes, d'ailleurs très postérieures, celle de Sigurd Stephanson de 1572, et celle des Zeni de 1557 (Lelewel).

La carte des Zeni, malgré tout ce que ses défenseurs ont pu en dire, étale de telles erreurs, avec un tel cynisme, qu'il est difficile d'y attacher beaucoup de confiance. De plus, elle situe bien des terres au Sud du Groenland, mais ces terres s'appellent

(1) Voir les figures 6 et 7, pages 122 et 123.

Escotiland et Droceo, noms qui indiquent une époque postérieure au cycle normand du Vinland.

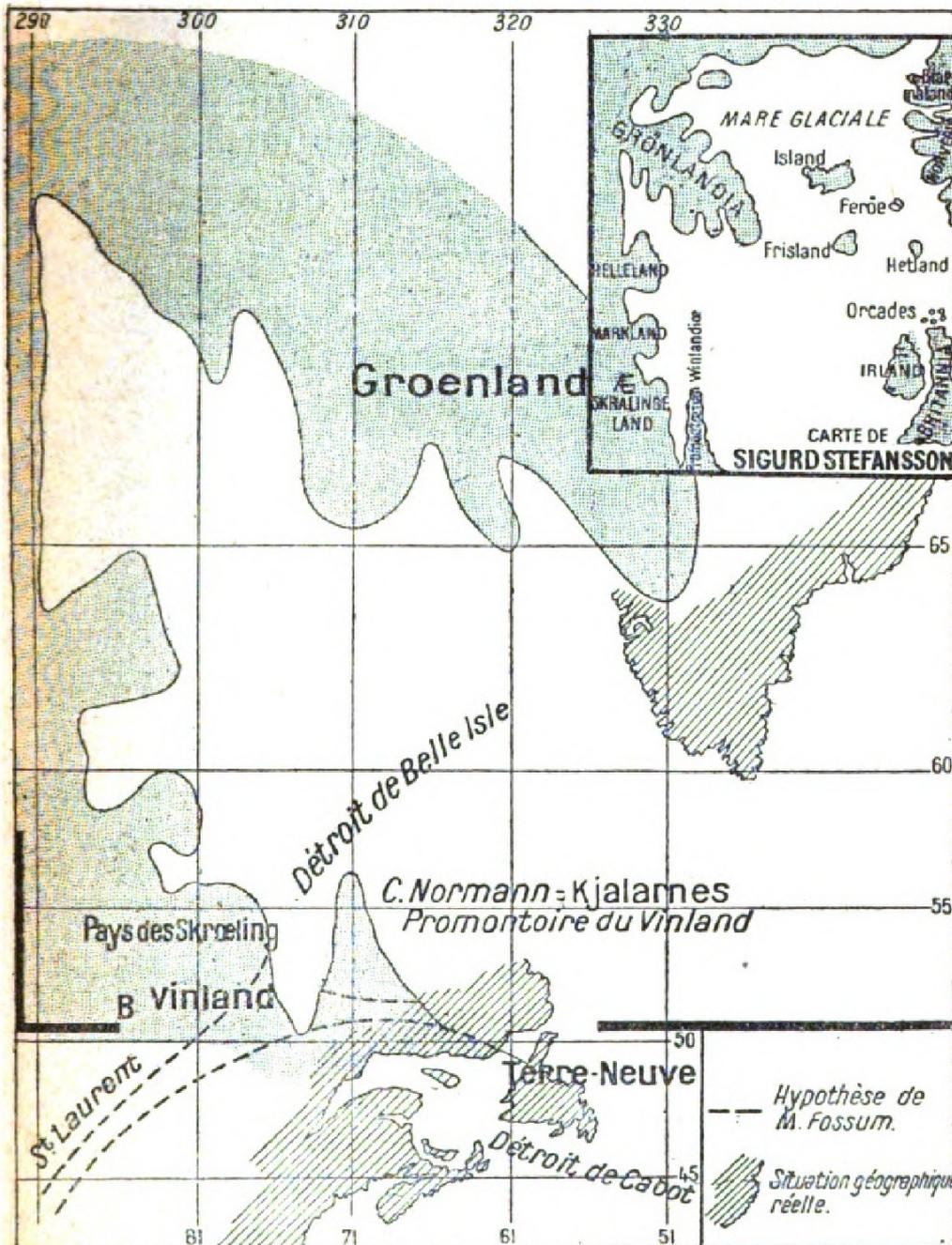


Fig. 5. — Carte de Sigurd Stefansson et l'hypothèse de M. Fossum.

La carte de Sigurd Stephanson est plus intéressante par les

interprétations qu'elle permet et elle présente un aspect plus loyal. Comme les cartes anciennes, elle rattache le Groenland au Bjarmaland (Russie). Au Nord du Groenland, elle place la région des Géants, là d'ailleurs où d'autres cartographes placent le pays des Pygmées.

Vers l'Ouest, elle relie le Groenland avec le Helluland, puis montre au Sud, le Markland, puis le pays des Skroelings et enfin un promontoire orienté vers le Nord (ainsi que le veut la Saga)

divers



Fig. 6. — Géographie du moyen âge de l'Atlantique Nord.

et le baptise « Promontoire du Vinland », qui correspondrait assez exactement comme forme et comme site avec la pointe nord de Terre-Neuve.

Le Vinland lui-même est indiqué sur le continent, à l'Ouest de ce promontoire

Dans les anciennes géographies, on trouve des descriptions quelque peu plus précises. Elles sont malheureusement aussi très postérieures à la découverte.

Dans la « Gripla », géographie islandaise, dans la « Groenlandiae Vetus Chorographia », on trouve d'intéressants passages sur le Groenland et les terres avoisinantes. On trouve aussi dans divers

ouvrages des extraits où il est fait allusion aux terres nouvelles.

Leurs témoignages sont très précieux et ont permis à M. Bjorno d'établir une carte qui concrétise le concept géographique des Normands (Figure 6). Le croquis que nous donnons de la conception presque semblable d'après la Gripla, n'est, bien entendu, qu'une reconstitution d'après les textes.

Tout comme les documents cartographiques, les géographies relient vers l'Est le Groenland avec la Russie — le Bjarmaland —

Vinland. Quelques-unes comme l'indique le croquis.

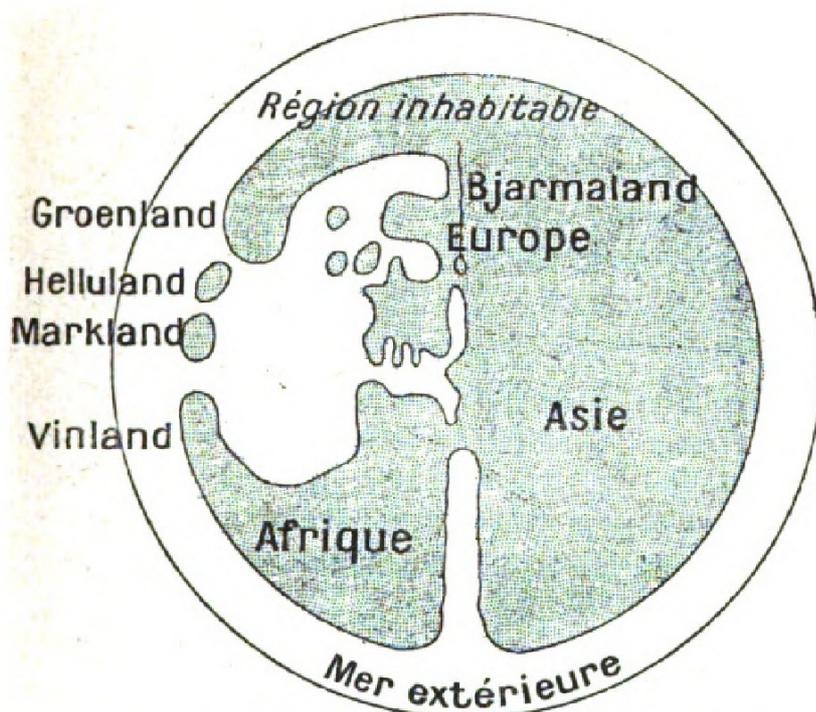


Fig. 7. — Conception du monde au début du moyen âge.

ou avec la Norvège du Nord. Sur l'autre versant, vers l'Ouest, elles placent des terres désertes qui rejoignent vers le Sud des terres connues sous le nom de Helluland, de Markland et de Vinland. Quelques-unes expriment même l'idée que ce dernier pays fait partie de l'Afrique. C'est là un rappel du concept antique qui représentait la terre comme un cercle entouré d'eau, divisé en trois parties comme l'indique le croquis.

Si nous reportons tous ces renseignements sur une carte actuelle, nous voyons qu'en somme l'idée de terres avoisinant

le Groenland n'est pas absolument fausse. Les régions que les anciens imaginaient à l'Est et à l'Ouest, c'étaient les grandes barrières de glaces.

La mer, le long de la côte nord et à l'Ouest du Groenland étant bouchée, les navigateurs qui suivaient les côtes, se rabattaient forcément vers l'Ouest, puis vers le Sud, dans la direction de la Terre de Bafin. C'était entre le Nord du Groenland et la Terre de Bafin que les Normands plaçaient le « Nordseta » et le Vestri Obygd où vivaient les Skroelings.

L'opinion de M. Fossum, basée sur l'exploitation des textes, est que Eirík le Rouge semble avoir, dès le début, reconnu ces terres si proches des côtes où il s'était établi.

Toute cette géographie nous paraît simple et facile, à nous qui sommes habitués aux cartes actuelles, mais elle devait être beaucoup plus compliquée pour les scribes et les savants de l'époque où les Sagas furent mises par écrit. Il faut bien penser, par ailleurs, que les Normands du x^e siècle n'avaient sans doute même pas notion de l'existence d'une carte. Ils se dirigeaient à l'estime en se réglant sur les astres, d'après certains renseignements, des descriptions de côtes, des repères plus ou moins remarquables et peut-être des phénomènes marins, tout comme nos pêcheurs côtiers ou nos caboteurs actuels. En général, ils suivaient les côtes de caps en caps, mais ils n'hésitaient pas à certains moments à piquer droit par le large.

Ceci nous explique qu'ils aient pu retrouver certaines régions bien déterminées dans l'immense étendue des côtes est de l'Amérique du Nord et aussi comment cette façon de naviguer a pu leur faire commettre des erreurs sensibles en confondant des repères au milieu de ce fouillis de baies, de caps et d'îles où il est parfois fort difficile de naviguer, même actuellement, depuis le cap Chudleigh jusqu'au cap Cod qui limitent la zone possible de leurs opérations.

La géographie ancienne ne nous fournit donc pas l'argument décisif qui nous pourrait guider vers la localisation des terres découvertes. Rien ne nous prouve, en effet, que la géographie ancienne que nous connaissons ait pu être utilisée par

les Normands. La découverte d'ailleurs fut faite par des gens trop peu instruits pour qu'une géographie même rudimentaire ait pu être utilisée par eux et que les renseignements géographiques qui en pouvaient découler aient pu être exploités ultérieurement par les écrivains transpositeurs.

La géographie ne pouvant qu'en partie nous guider, il ne nous reste donc que les descriptions des Sagas. Nous pouvons chercher à les rapprocher des cartes les plus anciennement connues et de nos cartes actuelles. C'est précisément la méthode employée par les auteurs les plus récents. Mais, malgré tout le soin qu'ils ont pu y apporter, la méthode n'a pas donné les résultats attendus. Les descriptions par trop vagues des « Sagas » peuvent s'appliquer à nombre d'endroits sur les côtes est de l'Amérique [32]. C'est tomber dans un travers dangereux que de donner, comme E.-H. Horsford, les photographies de l'endroit même où Leif érigea ses huttes.

Devant la faillite des preuves matérielles, le vide relatif de la géographie, les Sagas sont-elles susceptibles de nous donner d'autres bases plus solides ?

UTILISATION DES SAGAS

Disons vite que nous y trouverons des arguments suffisants pour affirmer la découverte, mais insuffisants pour autoriser une localisation précise et mathématique. Il sera sage de se contenter de ce qu'elles peuvent donner, sans violenter le texte pour arriver à un résultat aussitôt détruit par une analyse quelque peu scientifique.

On trouve épars dans les Sagas divers renseignements dont l'explication peut permettre de serrer le problème; d'autant plus qu'ils sont d'ordres différents : botanique, astronomique, etc., ils se confirment et se recourent entre eux.

De leur analyse, il résulte :

Que les Normands ont ramassé dans le pays découvert par eux du « vinvidr » ou du « vinber », vigne ou baie y ressemblant et du « hueiti », blé sauvage.

Que Leif déclara qu'au Vinland les jours étaient d'une durée

Les botanistes se sont emparés de la question, sans la résoudre. M. Fernald [9], un des plus remarquables savants botanistes de l'Amérique du Nord, est d'avis qu'il n'était pas question de vigne, mais d'une sorte de groseille ou d'autres baies très communes en Norvège et en Islande, et de ce fait bien connues des Normands, et qu'on trouve effectivement dans les parages de Terre-Neuve (voir les figures 8 et 9). D'ailleurs même si les mots devaient conserver toute leur valeur, la localisation n'en



Fig. 9. — Bunchberry (*Cornus canadensis* L.) qui pousse sur la côte Est du Canada.

serait pas plus précise. Ne voyons-nous pas la limite nord de la vigne varier en peu d'années, même chez nous dans une région tempérée et à climat relativement stable.

Nous ne connaissons que très imparfaitement cette limite, vigne cultivée ou vigne sauvage, pour l'Amérique du Nord actuelle et encore moins pour celle du x^e siècle. Nous serions sans doute assez embarrassés de la fixer, même en France à cette époque, à quelques centaines de kilomètres près.

La question n'a donc rien à gagner et l'argument « vinber » n'est pas susceptible de nous donner un éclaircissement sur l'emplacement du Vinland.

Renseignements Astronomiques.

Les renseignements astronomiques ne sont malheureusement guère plus utilisables, les deux repères « dagmalastad » et « eyktarstad » sont des plus vagues. Dagmalastad vient de dagmal (de dag : jour et maal : repas), c'est l'heure du déjeuner du matin, le breakfast des Anglo-Saxons et des gens du Nord. Or, si nous nous reportons aux usages actuels, l'heure n'en est pas d'une précision mathématique, c'est plutôt une période pendant laquelle on prend le repas du matin qu'un moment précis. Dans la vie courante, ce moment varie de sept heures à neuf heures, chez nous ; de huit à neuf heures trente chez les

Anglo-Saxons. Il n'y a aucune raison de croire que, surtout à la mer, les Normands aient été beaucoup exacts. Selon Mrs. Williams, dagmal avait généralement lieu entre huit et neuf heures.

Si dagmal est quelque peu imprécis, eykt l'est encore davantage. C'est probablement quinze heures, encore que beaucoup d'auteurs estiment que ce moment était plus souvent désigné par « nôn » (1).

« Stad » signifie place, position. Sans doute, il s'agit en l'occurrence de sections déterminées autrefois sur le cadran solaire ou d'un système astronomique du même ordre (voir fig. 10).

VALEURS RELATIVES DES DURÉES DES JOURS ET DES NUITS.

La valeur relative des durées des jours et des nuits nous prouve simplement que le Vinland était dans une région plus méridionale que l'Islande ou le Groenland, mais sans nous indiquer exactement de combien.

D'après le passage de la Saga d'Eirik, on peut estimer qu'au jour le plus court de l'année, au Vinland, les journées duraient entre sept et huit heures. C'est une approximation encore sujette à caution. Elle donnerait une latitude voisine de la latitude moyenne de Terre-Neuve. En somme, la différence de latitude entre le Groenland et le Vinland était assez sensible pour avoir frappé les Normands ; c'est tout ce qu'on peut dire.

La présence de la rosée sur l'herbe et ce qui est dit de la douceur des hivers viennent encore confirmer les arguments précédents ; dans les conditions climatériques actuelles tout au moins.

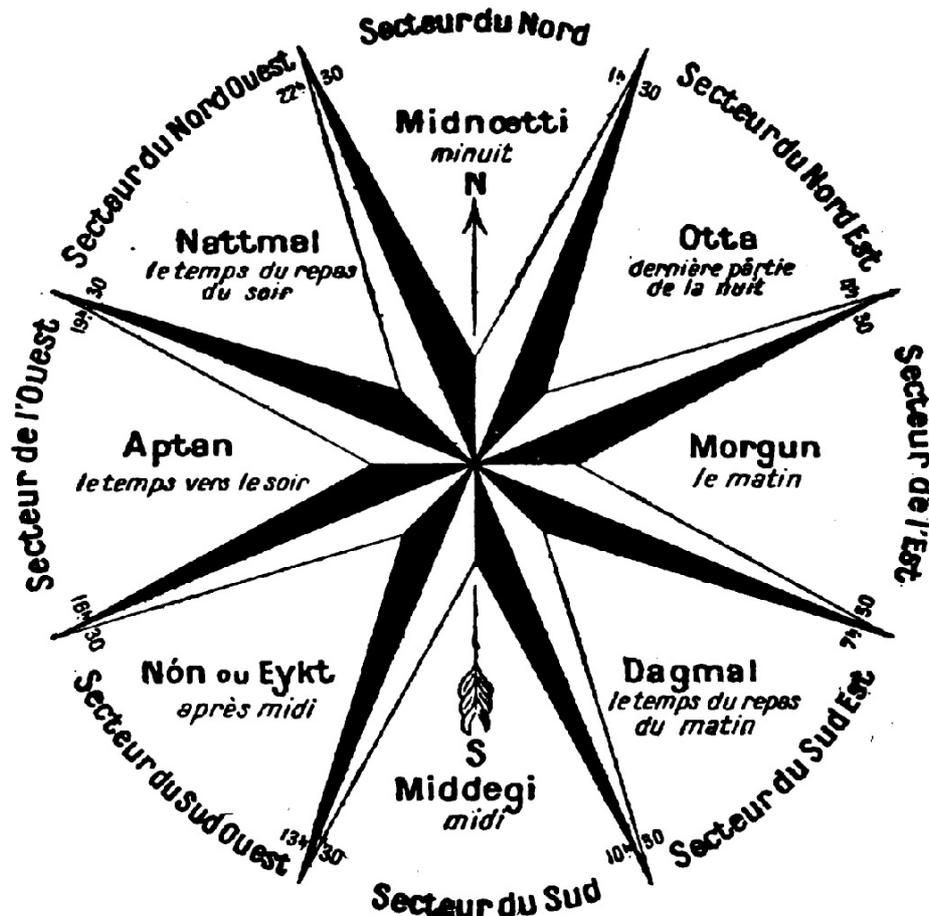
Le phénomène de la rosée se constate actuellement à la latitude de la baie du Saint-Laurent. De même, l'hiver tempéré, au cours duquel le bétail peut paître en plein air, s'applique assez bien à la région sud de Terre-Neuve ou à la rive sud du Saint-Laurent.

Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que les Normands étaient des gens habitués aux plus durs climats des régions

(1) Le noon anglais.

subpolaires et qu'ils ont pu être, plus que d'autres, sensibles à un adoucissement relatif de température.

D'autre part, si comme certains auteurs, on localisait le Vinland dans la rivière Hudson (New-York) ou même au cap Cod, on trouverait une différence de température bien autrement



les côtes du Nord - Est ou fets .

Fig. 10. — Divisions solaires et candirales des Normands d'après Rafn.

considérable et il serait bien surprenant que les Normands n'aient pas été frappés par la terrible chaleur qui y règne en été. Toutes les personnes qui ont passé cette saison aux Etats-Unis, sur les côtes du Nord-Est ou même dans le Canada méridional, ont assez souffert de l'extrême chaleur qui atteint parfois le degré de la catastrophe, pour penser que les Normands en eussent, eux aussi, éprouvé les effets.

Selon toute vraisemblance, ils en auraient parlé dans leurs récits, tout comme ils relatent les mauvais temps en mer ou la famine, ou les maladies qui tuèrent Thorstein ou l'équipage de Thor. Ces hommes du Nord en eussent ressenti plus cruellement que d'autres les maléfices, coups de chaleur, insulations, refroidissements. Or, on ne trouve aucune allusion à ce véritable fléau, qui fait chaque année tant de victimes à New-York et même bien plus au Nord.

Les conditions climatiques, malgré leur imprécision, donnent cependant quelque limite de localisation. En les appliquant aux côtes est de l'Amérique du Nord, on peut estimer que le Vinland était plus méridional que le Groenland, assez loin pour que les Normands aient pu observer des signes manifestes de différence dans la longueur des jours. L'absence d'allusion à la grande chaleur indique de son côté qu'ils n'ont pas dû atteindre la région où elle se fait trop vivement sentir, c'est-à-dire le Saint-Laurent ou au maximum la région sud de la Nouvelle Ecosse.

DESCRIPTION DES INDIGÈNES.

La description des indigènes, pour assez bien dessinée, ne permet pas de déterminer à quelle race les Normands ont pu avoir à faire, Esquimaux ou Indiens.

Ils désignaient sous le nom de Skroelings les indigènes du Groenland qui sont des Esquimaux. Etaient-ils capables de faire la différence entre ces Esquimaux et certaines tribus indiennes de la côte est, les Montagnais, les Algonkins, ou les Mic-Macs de Terre-Neuve, c'est fort douteux. Leurs connaissances ethnologiques étaient nulles, alors que cette différence eût été difficile à saisir même pour un observateur relativement averti.

De plus, il n'est pas impossible, et certains auteurs pensent qu'il est même probable, que les Esquimaux ont pu, à certaines époques, descendre vers le Sud jusqu'au Saint-Laurent.

Il est vraisemblable que dans leur voyage du Groenland jusqu'au Sud de Terre-Neuve, les Normands ont dû rencontrer non seulement des Esquimaux mais aussi plusieurs races d'In-

diens. Les traditions ni le Folklore des indigènes de ces régions ne donnent d'indications à ce sujet, comme ils en donnent sur la présence des Normands dans les régions des établissements de l'Ouest du Groenland, par exemple.

Il n'y a donc, en l'absence de traits absolument caractéristiques, rien à tirer de cette description. Ni leurs armes, ni leurs canots de peaux, ni même la boule qui effraya tant les compagnons de Karlsefni ne nous donnent d'éclaircissement indubitable.

La seule déduction intéressante qui résulte de la lecture des Sagas, c'est que la description des Skroelings s'applique exactement aux indigènes qu'ont pu rencontrer les Normands sur leur itinéraire et ceci apporte une preuve de plus à la véracité du récit.

Des quatre mots, noms présumés des parents des enfants faits prisonniers par Karlsefni sur la côte, l'éminent linguiste M. Thalbitzer a cru pouvoir conclure à la race esquimaude. Il faudrait d'abord être certain que les Normands aient bien saisi les mots de cette langue si lointaine de la leur, que les Scaldes les aient bien exactement reproduits ; toutes conditions bien difficiles à admettre sans réserve.

De plus, la Saga ne dit pas exactement où ces enfants furent pris.

Le témoignage n'y gagne pas en précision et il paraît difficile d'en tirer une conclusion.

LES DIRECTIONS.

Les Sagas nous donnent heureusement des éléments d'appréciation plus précieux ; les directions d'itinéraires et les durées de trajet. Encore ces dernières sont-elles fort suspectes. Il est en effet difficile d'accorder les chiffres donnés avec les estimations effectives de la longueur des traversées que les Normands ont dû faire, en particulier de celles dont nous sommes le plus

certains, du Groenland à la Terre de Bafin, par exemple. Leurs navires étaient sûrement fort bien construits, mais actuellement avec les meilleurs voiliers, les durées données par les Sagas seraient encore considérées comme très supérieures aux plus beaux records dans les meilleures conditions.

Elles sont exprimées en « doegr ». Or, on n'est pas d'accord sur la valeur de cet étalon de mesure. On n'est même pas très sûr du système dont il dérive, mesure de longueur ou mesure de temps. Les uns y voient la valeur du degré à la latitude du Labrador, d'autres une valeur de longueur fonction du mille, mais d'évaluation fort variable, d'autres enfin estiment qu'il représente une durée de douze heures, d'autres de vingt-quatre heures.

Nous avons donné plus haut (première partie, p. 44), l'opinion de M. Hovgaard à ce sujet. Cette opinion laisse place à une large interprétation et elle est, je crois, très judicieuse.

Il ne faut pas oublier que nous avons à faire à des marins qui, dans la plupart des cas, comptent en journées de voiles ou de rames. Le « doegr » pourrait donc correspondre à ce que nos marins appelaient autrefois « un jour de mer ». D'ailleurs, dans un passage, on trouve le mot « dag » employé exactement dans le même sens que « doegr ». Le « jour de mer » est une mesure assez variable et qui ne peut prendre une valeur que dans une moyenne, établie sur un certain nombre de journées, ou dans des cas particuliers, lorsque par exemple, les conditions nautiques et la force du vent sont connues.

En l'occurrence, il semble que les scribes ont mal recopié les chiffres qui sont matériellement sans rapport vraisemblable avec les longueurs des trajets effectués. Il est possible que les vieux manuscrits aient été difficilement lisibles et que la tradition ait déformé les chiffres. Les scribes, dans leur ignorance de la géographie et de la navigation, ne purent trouver aucun correctif. Il semble qu'aucun d'eux ne pouvait avoir notion de la largeur du détroit de Davis, ou de la longueur des côtes du Labrador, complètement perdues de vue au moment où ils transcri-

eraient encore considérées

emps. Les uns y voient la
res, d'autres de vingt -

s appelaient autrefois « un
ndre une valeur que dans une

.manuscrits aient été
l'eux ne pouvait avoir notion

virent des Sagas, vers le xiv^e siècle. Les chiffres ne parlant pas à l'esprit des premiers transpositeurs, ou se trouvant plus ou moins effacés ou mal écrits dans la suite, les scribes les copièrent probablement au petit bonheur, nous laissant ainsi dans une pénible incertitude. La plupart des auteurs estiment qu'il y a eu là erreur matérielle, confusion ou mauvais déchiffrement.

LES ITINÉRAIRES-DIRECTIONS

Il ne nous reste donc qu'un dernier élément : les *directions des itinéraires*. Le système des points cardinaux et même leurs désignations généralisées dans l'Europe entière n'a pas varié depuis le x^e siècle. Nous comprenons comme les Normands les mots Nord ou Sud, Est ou Ouest. Ces directions étant exprimées dans les textes tout au long en mots parfaitement compréhensibles, il y a peu de chances que les scribes aient commis les mêmes erreurs que pour les chiffres.

Les scaldes qui racontaient ces récits devant un public composé de marins ou des parents ou descendants des auteurs des exploits ont dû sur ce point être exacts. Le susdit public était assez prévenu pour ne point devoir admettre à cet égard des erreurs par trop grossières. Le contrôle devait en être d'autant plus facile qu'au moment où les Sagas furent écrites, les routes des régions découvertes par les Normands étaient en partie connues et utilisées.

On peut donc s'appuyer d'une façon plus certaine sur ces directions et nous avons là une base des plus solides. En les portant sur les cartes, on peut tenter de démêler où elles mènent. On peut dire de suite qu'elles indiquent non un point déterminé, mais une région assez étendue et qu'il faut se contenter d'une approximation. Les indications de direction sont en effet d'une exactitude relative, elles n'indiquent pas un point déterminé de la rose des vents, mais bien plutôt un secteur de cette rose.

Ainsi « sudr » indique une direction comprise entre le Sud-Ouest et le Sud-Est. C'est là une précision d'un avantage considérable sur les autres indications des Sagas.

Il faut de plus remarquer que dans les Sagas, la direction indiquée n'est pas celle de la course du navire, mais celle du vent. Il est toutefois assez probable que, dans la généralité des cas, les deux sont assez voisines, avec les navires normands, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie. Cette condition nous approche de la vérité mais ne donne encore qu'une approximation.

En extrayant de la Saga d'Eirik (Flatey Bók) tout ce qui concerne les directions, nous obtenons les renseignements suivants :

Bjarni, parti de l'Islande, fait route trois jours vers le Groenland, donc vers l'Ouest. Il est pris par une tempête nord (donc chassé vers le Sud) et est drossé pendant beaucoup de « doegr ». Il se perd dans le brouillard et un beau matin aperçoit une terre qu'il n'assimile pas avec le Groenland. Il en approche et voit une côte peu accidentée, couverte de bois sur de petites collines.

Il laisse cette terre à bâbord, en allant vers le Nord, avec l'écoute à bâbord, donc avec vent d'est ou sud-est.

Il navigue deux doegr et arrive en vue d'une *deuxième terre* qui est plate et boisée. Il pique en pleine mer, le dos à la terre, donc direction Nord ou Nord-Est. Il fait route trois doegr avec un fort vent du Sud-Ouest et aperçoit une *troisième terre*. Celle-là est haute, montagneuse et couverte de neige. En approchant, il se rend compte que c'est une île et reprend la mer avec le même vent Sud-Ouest, donc marche vers le Nord ou le Nord-Est.

Après quatre doegr, il aperçoit enfin le Groenland, où il touche près de Herjolfness, c'est-à-dire à un point situé au Sud des établissements de l'Est et proche du cap Farewell.

Essayons de reporter ces directions sur une carte, sans trop nous soucier des distances indiquées par la Saga, distances que nous savons peu exactes.

Bjarni a été surpris par le vent du Nord-Est, alors qu'il était entre l'Islande et le Groenland (voir fig. n° 2). Etant donné ces vents et la direction des courants, on peut estimer, et c'est l'avis unanime, qu'il a été poussé dans la région de Terre-Neuve. L'examen de la carte de l'Atlantique permet en effet de penser que, drossé plus au Sud, il n'eut jamais touché de terre et se fut

perdu dans l'Atlantique; que poussé plus au Nord, il eut touché le Groenland comme Gunnbjorn ou au plus, le Labrador. Sa description ne s'applique pas à ces deux contrées. Dans la direction intermédiaire, le Sud-Ouest, il eût atteint et navigué le long des côtes Est des Etats-Unis ou de la Nouvelle-Ecosse qui se trouvent considérablement dans l'Ouest de Terre-Neuve et le trajet de retour au Groenland eût été beaucoup plus long. Le nombre de terres aperçues aurait été aussi beaucoup plus considérable qu'il ne paraît indiqué dans la Saga.

Il se peut aussi qu'il soit entré dans la baie du Saint-Laurent sans avoir aperçu la côte sud de Terre-Neuve, par le détroit de Cabot, dans la brume, et se soit trouvé, quand le brouillard se leva, au large des côtes du Nouveau-Brunswick. Cette hypothèse, quoique difficile à imaginer, n'est pas absolument à rejeter.

Nous sommes donc en présence de deux hypothèses (voir fig. 2).

Si nous suivons la Saga, ces hypothèses nous mènent d'abord à des terres différentes, puis nous ramènent au même point :

Première hypothèse : Suivant, vers le Nord, la côte Est de Terre-Neuve, Bjarni peut avoir rencontré la pointe, appelée le Petit Nord, après avoir franchi la baie Notre-Dame, entre le cap Frehel et le cap Bauld.

Deuxième hypothèse : Des environs de l'île de cap Breton allant vers le Nord-Ouest, il a pu toucher la Gaspésie.

De l'un de ces deux points, tournant le dos à la terre, il a piqué en pleine mer. Il est pris par un fort vent du Sud-Ouest.

Reprenant la première hypothèse, de la partie Nord de la côte Est de Terre-Neuve, du cap Bauld, par exemple, Bjarni a pu marcher Nord ou même Nord-Ouest, largue ou grand largue et atteindre un point situé sur la côte sud-est du Labrador.

Dans la deuxième hypothèse, de la Gaspésie, en cédant au vent, il a pu, à travers la baie du Saint-Laurent, arriver sur la côte Sud du Labrador, dans les environs du détroit de Belle-Isle, c'est-à-dire sensiblement dans la même région que dans la première hypothèse.

Le point atteint est, d'après la Saga, une île, à vrai dire, il n'en manque pas sur la côte du Labrador.

Il reprit la mer, avec le même vent qui le mène facilement au Groenland, par une direction nord-est et au point précis du Herjolfness.

Leif a repris son itinéraire *en sens inverse*, sur les indications de Bjarni et selon toute vraisemblance, il a dû arriver aux mêmes endroits. Le point le plus remarquable de son récit, c'est le signalement de plages de sable blanc après le point où Bjarni a vu la terre pour la deuxième fois. Or, nous savons qu'il n'y en a pas ou fort peu au Nord du détroit de Belle-Isle, non plus que sur les côtes de Terre-Neuve, mais nous en connaissons sur la côte Sud du Labrador, dans la baie du Saint-Laurent (Blanc Sablons, etc.).

Ceci semblerait indiquer que Leif longeant la côte du Labrador est entré dans cette baie. Nous verrons que plusieurs auteurs partagent cette façon de voir.

De là, il repart avec un vent du Nord-Est, donc assez vraisemblablement vers le Sud-Ouest, il trouva une île au large d'une terre, et c'est là que pour la première fois, il observe la rosée. Il enfile le détroit qui séparait cette île de la rive sur laquelle saillait un cap orienté vers le Nord. C'est là le commencement du Vinland.

Cette topographie indiquerait assez bien une côte orientée Est-Ouest ayant la mer au Nord, or ceci concorde avec la rive Sud du Saint-Laurent. Le Vinland de Leif, d'après les directions de la Saga, peut donc se trouver quelque part dans la baie du Saint-Laurent, peut-être au Sud d'Anticosti, mais vraisemblablement pas beaucoup plus en amont, car les Normands eussent bien reconnu un fleuve, quel que soit le caractère et l'aspect maritime du Saint-Laurent. Nous devons les croire assez habitués aux choses de la mer pour ne point confondre les poissons, la nature des eaux, les objets charriés et d'autres caractéristiques habituelles aux fleuves et ce qu'ils avaient coutume de rencontrer au large; d'autant plus qu'ils sont restés longtemps dans ces lieux.

Les descriptions de la contrée que nous donne la Saga s'appli-

. rosée. Il enfile le détroit qui

is de la Saga, peut donc se trouver
que soit le caractère et l'aspect
stiques habituelles aux fleuves et

quent d'ailleurs bien à la région : on peut y trouver des fruits sauvages qui peuvent rappeler le raisin, peut-être même du raisin, de la rosée, une sorte de graminée ressemblant à du froment, le bétail peut en général y paître en hiver au plein air. On y trouve des arbres de taille suffisante pour faire du bois de construction (1). Enfin, les jours y sont plus longs qu'au Groenland, donc plus égaux aux nuits.

Il n'y a là qu'une hypothèse qui présente des côtés discutables. Les Normands, s'ils étaient entrés dans le Saint-Laurent, auraient pu être tentés, comme les navigateurs français, plus tard, de s'établir sur la rive nord qu'ils avaient longée auparavant, de préférence à la rive sud que rien ne leur indiquait spécialement.

Ils auraient pu reconnaître, comme nous l'avons signalé plus haut, qu'ils étaient, non sur la mer, mais sur un fleuve, immense à vrai dire, et tenter de le remonter, comme plus tard le fit Cartier, comme Eirik le Rouge l'avait fait pour les fjords du Groenland. On ne trouve aucune allusion à tout ceci dans le texte, non plus qu'à la grande île de Terre-Neuve et au détroit de Belle-Isle.

Toutefois, aucune de ces objections ne vient absolument à l'encontre de l'hypothèse qui présente par ailleurs des côtés tentants et qui, selon l'opinion de M. Fossum, remplit le maximum de concordance des textes.

Si nous passons à l'étude du voyage de Thorvald, nous retrouverons un appui à cette hypothèse. Thorvald est le frère de Leif. Il reçoit de lui tous les renseignements utiles et retrouve sans difficulté son campement au Vinland, c'est-à-dire, suivant ce qui précède, la rive sud du Saint-Laurent.

Il entreprend une exploration méthodique de la région. Dans ce but, il envoie un canot vers l'Ouest. Les marins de ce canot y trouvent une contrée agréable, boisée, avec des plages, de nombreuses îles et des hauts fonds. Tout ceci s'applique fort bien à la rive sud du grand fleuve, du côté de la Gaspésie. On peut même

(1) CARTIER en a trouvé aussi le long du Saguenay : « de sorte que y avons veu arbre suffisant à master navire de trente tonneaux ».

penser que, ne possédant qu'un canot, ces marins ont pu ne pas voir la rive nord du Saint-Laurent, ni osé s'aventurer sur l'immense fleuve large comme une mer et parcouru à chaque marée par des courants extrêmement violents.

De sa personne, Thorvald va vers l'Est, longeant ainsi une côte exposée au Nord qui peut être la côte de Gaspé ; ou si c'est une côte qui se dirige vers le Nord (le terme qui la désigne n'est pas très clair) (1), ce peut être la côte ouest de Terre-Neuve. Là il subit un violent coup de vent et est jeté sur un cap où il endommage la quille de son navire. Il la remplaça et hissa la quille brisée sur le cap. Il continua à explorer la terre vers l'Est. Cette terre était très découpée. Ceci représente aussi bien le cap Gaspé que le cap Normann.

S'il n'y a pas eu interpolation ou confusion dans les textes, nous verrons que plus tard, Karlsefni retrouva ce cap avec sa balise dans une région qui ne semble pas pouvoir être Gaspé, mais bien Terre-Neuve.

Thorvald fut tué sur une côte située non loin de là vers l'Est, dans une bagarre avec les indigènes. Il ordonna qu'on l'enterrât sur un cap et l'on ne parla plus dans les Sagas de cette tombe au cours des expéditions suivantes. Peut-on espérer, plus de mille ans après, être assez heureux pour la retrouver, alors qu'elle était déjà perdue dans l'immensité quelques années après ?

En somme, si l'on admet que le Vinland de Leif se trouve dans la baie du Saint-Laurent, on peut penser que Thorvald a fait une exploration circulaire dans la baie de Gaspé, la côte ouest de Terre-Neuve et le détroit de Belle-Isle.

En exploitant les textes de la même manière, on constate que l'itinéraire de Karlsefni diffère dès l'origine de celui de Leif, s'y raccorde pendant un temps, puis finalement s'en éloigne.

Karlsefni partit des Etablissements de l'Est. Pour des raisons qui ne sont pas spécifiées dans la Saga, il remonta la côte ouest du Groenland vers le Nord. Il dut ainsi contourner le paok que

(1) Le terme « nyrdra » est un peu vague et signifie : vers le nord, plus au nord.

nous avons signalé comme bloquant, dans la saison froide, la pointe Sud-Ouest du Groenland. Ce faisant, il voulut peut-être aller chercher le chenal libre de glaces qui menait vers l'Ouest, navigable dans cette saison de l'année, tandis que les régions maritimes plus méridionales étaient encombrées par des glaces dérivantes ou fixes (voir le fig. 3).

La première étape fut une île de « l'Ours » qu'on peut placer soit sur la Terre de Bafin, soit dans le Nord du Labrador. La Saga ne nous donne pas de direction pour la situer, mais nous savons que c'est seulement après avoir marché vers le Nord que les navigateurs y arrivèrent. Or, la barrière de glace barrait la route vers le Nord, il faut donc bien admettre que Karlsefni a été vers l'Ouest. D'autre part, s'il a suivi le chenal libre, il a abouti de même à une terre située à l'ouest et à hauteur de la partie moyenne du Groenland habitable. Ceci nous ramène encore comme précédemment à Bafin.

De cette île, selon la Saga, il alla vers le Sud et trouva une terre. L'île ne peut donc se trouver, comme certains l'ont pensé, sur la côte ouest du Groenland. Au sud des établissements de l'Ouest qui sont par 55° de longitude Ouest, il n'y a que l'Océan. A peine pourrait-on admettre qu'il ait touché, par chance, la pointe Est de Terre-Neuve. Mais elle se trouve à 1.800 kilomètres de là, c'est-à-dire beaucoup trop loin pour correspondre avec l'étape que relate la Saga. De plus, la description de cette terre ne concorde pas avec l'aspect de Terre-Neuve.

Il y a donc toutes raisons, avec M. Fossum, de situer l'île de l'Ours sur la côte de Bafin ou au plus au Nord du Labrador.

De l'île de l'Ours, Karlsefni a dû toucher un point de la côte septentrionale du Labrador, d'où il navigua avec un vent du Nord et trouva un pays boisé en face duquel se trouvait une île. Il le nomma Markland. La description convient à la partie sud de la côte sud-est du Labrador. Il avait franchi, en tous cas, la limite des forêts, qui se trouve actuellement vers le port de Nain.

Il longea alors la côte vers le Sud et arriva à un cap sur lequel se trouvait la quille d'un navire. C'était peut-être le Kjalarness de Thorvald, avec sa balise. Si la localisation de ce cap concorde

st, navigable dans cette saison

ons que c'est seulement après
s'il a suivi le chenal libre, il

l'Ouest qui sont par 55° de
- dire beaucoup trop loin pour

le nomma Markland. La

concorde

avec le Nord de Terre-Neuve, comme on l'a vu précédemment, Kjalarness serait le cap Normann ou le cap Bauld. Il s'applique d'ailleurs mieux au premier. La Saga nous dit en effet que Karlsefni longea encore des terres à l'Est du cap, or, à l'Est du cap Bauld, la côte tourne au Sud et l'on ne trouve plus que l'Océan.

Si l'on admet cette thèse, on peut s'expliquer que Karlsefni ait pu manquer, ou ne pas reconnaître l'entrée du détroit de Belle-Isle. Cette entrée ressemble à celles des nombreux « inlets » rencontrés plus au Nord, Davis Inlet, Hamilton Inlet par exemple. L'illusion peut avoir été complétée par les brumes si fréquentes dans ces parages.

Du Kjalarness, Karlsefni continua à longer la terre. Il avait fait au préalable reconnaître l'intérieur par ses coureurs écossais, qu'il avait envoyés vers le Sud. Ils trouvèrent des fruits appétissants. Pourquoi devant la description de régions aussi prometteuses, n'aurait-il pas suivi la même direction ?

Mais au Sud de Kjalarness, cap Normann ou cap Bauld, se développe la côte Est de Terre-Neuve, et c'est là qu'il a cru d'abord avoir atteint le pays trouvé par Leif. Il a cru seulement, car il évite de le nommer expressément Vinland. Il ne parle que du Straumfjord et plus au Sud du Hóp.

Pour aller au Vinland de Leif, si l'on admet que ce Vinland soit quelque part dans la baie du Saint-Laurent, il aurait dû à un certain endroit, probablement Kjalarness, se diriger vers le Sud-Ouest. Or, bien que le texte ne le dise pas expressément, il semble avoir continué à marcher vers le Sud et c'est sans doute à ce moment que les itinéraires durent diverger.

D'autres faits corroborent d'ailleurs l'hypothèse admise par Hovgaard et Fossum et que je partage entièrement, que le Vinland de Leif et le Hóp de Karlsefni sont des endroits différents.

Il y a en effet d'abord un point singulier, Karlsefni qui a trouvé du « vinvidr » n'emploie le mot Vinland pour désigner les terres qu'il a atteintes, qu'en un cas, et c'est précisément au départ de Thorhall qui lui, ne croit pas qu'on ait atteint le Vinland de Leif.

» Karlsefni longea encore des

» rencontrés plus au Nord,

tissants. Pourquoi devant la

car il évite de le nommer

l - Ouest. Or, bien que le texte

part de Thorball qui lui, ne

Karlsefni est si peu sûr de son fait qu'il ne reste pas à l'endroit primitivement abordé. Il va en reconnaissance vers le Sud, puis, plus tard, il va à la recherche de Thorhall vers le Nord et ensuite vers le Nord-Ouest.

Thorhall, vieux compagnon d'Eirik, ami de Leif et du clan groenlandais, partant du Straumfjord, va chercher le Vinland dans l'Ouest. Donc il sent, alors qu'il avait peut-être des renseignements spéciaux, que Karlsefni a été trop à l'Est.

Quand Karlsefni se met à sa recherche, il se dirige vers l'Ouest après avoir contourné Kjalarness. Puis, revenant à sa première idée, il incline encore vers le Sud et ne trouve que le pays du conte de l'Unipède. Mais, arrivé là, il croit reconnaître les montagnes. Ce serait l'autre face des montagnes qu'il voyait sur l'autre versant, du Hóp. Cette conformation correspondrait bien aux deux côtes est et ouest d'une île ou d'une presqu'île et le tout concorde avec la partie nord de Terre-Neuve.

La topographie des pays atteints par Leif et Karlsefni n'est pas semblable. Le Vinland de Leif est une plage basse avec de grandes laisses de mer, à marée basse et il s'y trouve un cap pointant vers le Nord, ce qui indique une côte orientée Ouest-Est. On n'y signale pas de montagnes.

Pour le Hóp de Karlsefni, la Saga spécifie qu'il y avait des fonds dangereux, mais sans dire si le danger venait de l'échouage sur une plage plate ou sur des roches. Le pays semble accidenté, puisqu'on parle de vallons où pousse le blé et de hauteurs où pousse la vigne. Enfin, dans l'intérieur, se trouvent des montagnes. Les bois contiennent beaucoup d'animaux dont il n'est pas parlé au Vinland de Leif.

Toutefois, les deux régions doivent être assez proches en latitude d'après les constatations qui sont faites dans les deux cas. Le bétail pouvait pâtre en plein air, en hiver et l'herbe ne blanchissait pas.

Cette disjonction des deux régions atteintes respectivement par Leif et par Karlsefni était d'ailleurs pressentie implicitement depuis longtemps. Nombre d'auteurs qui ne pensaient trouver qu'un seul et même Vinland dans les deux expéditions

ensuite vers le Nord - Ouest .
gnements spéciaux , que

1 conte de l' Unipède . Mais ,
est d' une île ou d' une presqu'

ant vers le Nord , ce qui

té , puisqu' on parle de vallons

chissait pas .

1' un seul et même Vinland

étaient fort gênés dans l'interprétation des textes. Trop souvent, ils étaient contraints de les violenter ou de négliger l'un au profit de l'autre ou de ne plus les suivre quand l'explication devenait trop embarrassante.

Tandis que, si nous adoptons la thèse des deux Vinland et que nous tenions compte des contingences et de la mentalité de nos personnages, tout s'explique naturellement, aisément. L'absence de cartes, les nombreuses similitudes d'aspects des côtes Est du Canada vers le Labrador et Terre-Neuve, les brumes si fréquentes sont autant d'explications plausibles à une erreur possible de la part de Karlsefni. A l'appui, M. Fossum cite l'exemple d'un capitaine, cependant habitué à naviguer dans ces parages et complètement perdu en dépit de toutes ses cartes marines.

L'étude des directions nous a donc ouvert un champ fertile et plus productif que les autres renseignements donnés par les Sagas.

Mais ce champ de recherches est encore fort large, aussi ne faut-il pas s'étonner que les auteurs qui aujourd'hui emploient la méthode géographique ou une méthode qui en dérive, soient arrivés à des solutions les plus diverses. Rien ne permet d'ailleurs, quand on arrive aux précisions, de penser que les unes soient supérieures aux autres. Par contre, quelques-unes sont à rejeter comme par trop en désaccord avec les indications multiples des Sagas ou les possibilités géographiques climatiques ou maritimes.

LES SOLUTIONS

La Bibliographie qui se trouve à la fin de cette étude prouve qu'un grand nombre d'auteurs ont essayé de trouver une solution à la question. Il faudrait un livre entier pour les étudier toutes et comme elles se ramènent, en gros, à des types principaux, je me contenterai de donner les solutions les plus typiques, que la fig. 11 présente dans leur ensemble.

Ces types peuvent se classer, d'après les zones de localisation en deux groupes : 1° les auteurs qui ne conçoivent qu'un seul et même Vinland, situé très généralement sur les côtes du Canada ou des Etats-Unis; 2° ceux qui estiment qu'il y a eu deux zones de localisation. Les zones pouvant se trouver soit l'une dans l'intérieur et l'autre sur les côtes, soit toutes les deux sur les côtes.

1° Les principaux auteurs du premier groupe sont : Rafn, qui ressuscita la question vers 1840 et qui a été suivi par une nombreuse école, et arriva aux localisations suivantes :

Le Helluland à Terre-Neuve.

Le Markland dans la Nouvelle-Ecosse, la Gaspésie, voire la rive nord de Saint-Laurent.

Le Vinland le Bon entre la baie Fundy et Philadelphie, Kjalarness au cap Cod.

Parmi les adeptes de cette école, l'un des plus remarquables fut Storm. Storm place l'île de l'Ours sur la côte même du Groenland et cherche les terres nouvelles droit au Sud. Malgré cette direction qui ne peut mener qu'en pleine mer, nous l'avons vu, il arrive à placer :

Le Helluland dans le Sud-Ouest sur la côte nord du Labrador.

Le Markland à Terre-Neuve.

Le Vinland dans la Nouvelle-Ecosse et Kjalarness au cap Breton.

Leclercq, un savant canadien, le suit de près dans sa méthode et situe :

Le Helluland sur la côte du Labrador.

Le Markland sur la côte sud de la Nouvelle-Ecosse.

Le Vinland au cap Cod.

Plus récemment M. Babcock trouvait le Markland vers Terre-Neuve, le Vinland dans la baie de Fundy, le Straumfjord à Passamaquody Bay et le Hop à la baie de Mount Hope.

Les autres solutions se rapprochent plus ou moins des précédentes. Je n'en citerai qu'une parce que considérablement plus excentrique, c'est celle toute récente de M. Gathorne Hardy qui

place le Hóp dans la rivière de New-York, allongeant ainsi la zone des probabilités fort au delà des limites habituelles. La principale critique qu'on puisse en faire, c'est que le voyage à

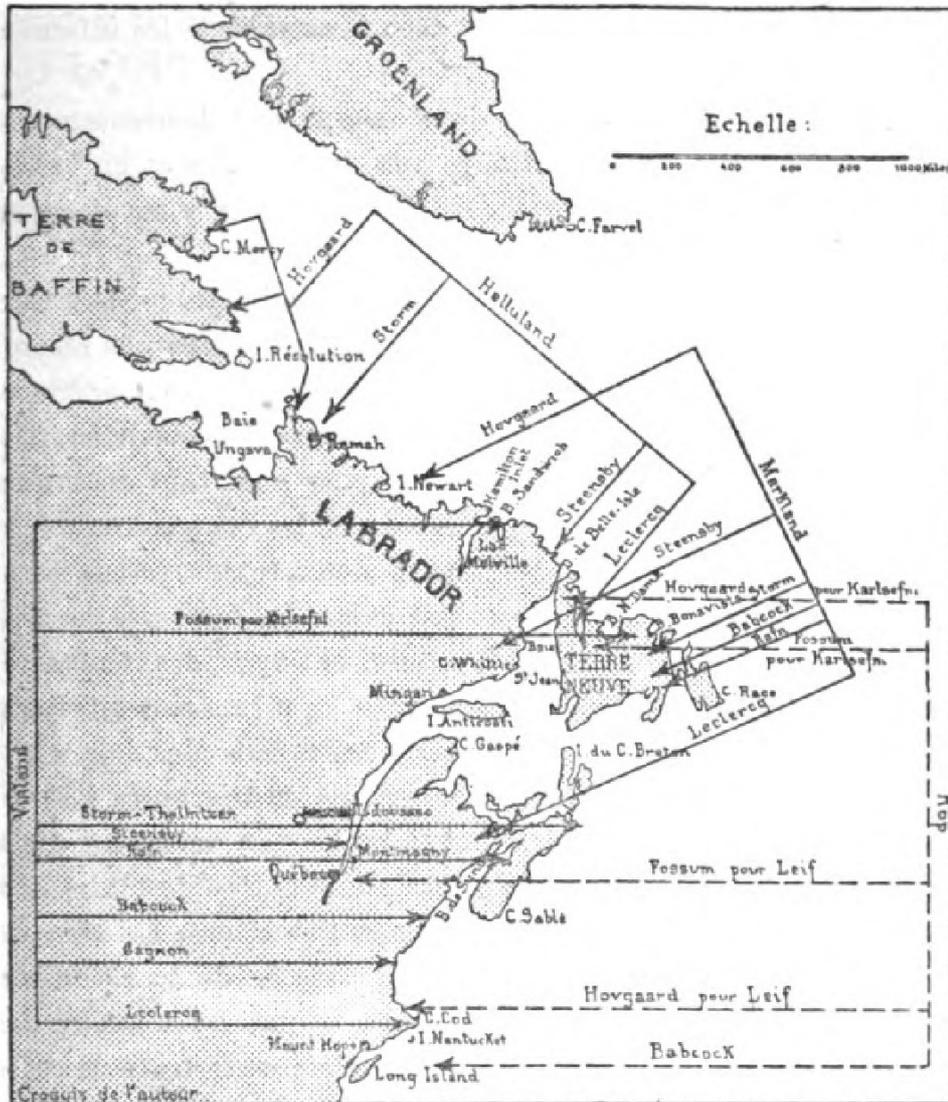


Fig. 11 — Les solutions.

la voile de New-York au Groenland aurait dépassé en durée tout ce que les Sagas semblent autoriser [13].

Les auteurs de ce groupe ont été souvent gênés par les textes. Les divergences entre les Sagas, qu'ils sentaient fort bien, et certains détails géographiques qui parfois se trouvaient en opposition avec leur thèse, leur causaient de grands obstacles. C'est

avec leur thèse, leur

de ce sentiment que naquit la querelle des textes. Selon le cas, les uns préféraient la version du Hauk's Bok, les autres celle du Flatey Bok. A vrai dire, les arguments pour ou contre ces thèses étaient peu solides et tendaient selon l'humeur des écrivains à infirmer l'un des deux textes et dans l'ensemble à les infirmer tous les deux.

M. Fossum départagea les deux camps fort heureusement, en accordant une égale confiance aux deux textes et en expliquant les raisons possibles des différences. Nous y reviendrons dans l'étude du second groupe.

Les auteurs qui composent ce dernier groupe : Steensby, MM. Hovgaard et Fossum ont publié leurs ouvrages très récemment. Rompant dans une certaine mesure avec les traditions, ils ont mis le problème sur une base nouvelle et assez différente.

La querelle des textes n'existe pas pour eux, tout au moins pour les deux derniers. Ils considèrent que les deux sources sont d'égale valeur, qu'elles remontent à deux textes, reflets eux-mêmes de deux voyages différents. Dès lors, les fameuses contradictions disparaissent. Leif et Karlsefni ont suivi des itinéraires peu divergents, mais ne sont point allés au même endroit, leurs récits doivent donc différer. Fossum va même plus loin et il explique les contradictions qui subsistent encore après l'adoption de cette base en les attribuant en grande partie au désir que les Scaldes ou les scribes du xiv^e siècle ont eu de plaire aux clans ou aux descendants des héros de l'aventure. Le clan de Leif a continué à vivre au Groenland, le clan de Karlsefni en Islande. Leurs descendants ont pu se disputer l'honneur des grands exploits et les Sagas portent simplement la trace de cette querelle, qui atteint plus le rôle individuel des héros que la valeur générale des faits en eux-mêmes.

Cette querelle a dû d'ailleurs commencer peu après les événements et les récits transmis oralement au début ont pu en porter la trace qui s'est perpétuée quand les Sagas furent mises par écrit. Comme par ailleurs, le Groenland disparut comme colonie scandinave assez prématurément et que les récits se perpétuèrent seulement en Islande, il est tout naturel de trouver même

ses étaient peu solides et

étude du second groupe .
is le problème sur une base

nes de deux voyages différents
ossum va même plus loin et il
is ou aux descendants des
simplement la trace de cette

it . Comme par ailleurs , le

dans la Saga de Leif des allusions ou des flatteries au rôle du grand héros national, Karlsefni.



Fig. 12. — Les itinéraires possibles.

En ce qui concerne la question des régions atteintes, Hov-

gaard et Fossum sont du même avis, Leif et Karlsefni n'ont pas découvert la même contrée, mais ils ne diffèrent que dans la localisation des points atteints. Hovgaard place le Vinland et le Hóp à des latitudes éloignées entre elles, sur la côte est de l'Amérique, tandis que Fossum place le Hóp de Karlsefni sur cette côte et le Vinland de Leif sur le Saint-Laurent presque à la même hauteur, ce qui s'accorde avec les conditions climatiques des Sagas.

Le manque de précision, qui marque malgré tout les directions, peut expliquer cette différence de solutions sans rien enlever à la valeur de la thèse commune suivie par ces deux auteurs.

Steensby n'a vu qu'une partie du problème, mais son étude est assez suggestive puisqu'elle l'a amené à placer le Hóp dans cette vallée du Saint-Laurent où Fossum place le Vinland de Leif. Il semble, après avoir entrevu la même solution, avoir été entraîné vers cette interprétation pour avoir peut-être trop négligé certaines indications dans les directions des itinéraires.

Les thèses de ce deuxième groupe présentent ce côté satisfaisant qu'en aucun cas, elles ne sont en opposition avec aucun texte et que les événements s'y déroulent facilement et normalement. Bien que sensiblement éloignées de la tradition des premiers auteurs, je les estime plus proches de la solution.

Nous avons vu déjà qu'elles sont plus adaptables aux conditions maritimes et topographiques. Elles peuvent d'autre part être basées sur un fait d'ordre trop humain pour ne pas être vraisemblable.

Deux membres de la famille d'Eirik, Thorvald et Freydis, semblent être parvenus à retrouver sans peine un seul et même endroit, la plage où Leif, à la suite de renseignements de Bjarni, avait trouvé la terre promise et élevé des huttes. Karlsefni au contraire, qui n'est qu'un étranger pour la susdite famille, un voyageur islandais de passage, ne parvient pas à l'atteindre.

On sait que dès la plus haute antiquité, les peuples navigateurs montaient bonne garde autour des terres lointaines qu'ils avaient découvertes et qu'ils exploitaient à leur profit exclusif.

On sait qu'à l'époque des grandes découvertes, les rois d'Espagne, de Portugal, de France, d'Angleterre faisaient, des voyages de leurs explorateurs, des sortes de secrets d'Etat.

Ne peut-on imaginer qu'un sentiment analogue ait animé la famille d'Eirik et qu'elle ait cherché, dans une certaine mesure, à tromper ou tout au moins à ne pas renseigner avec toute la précision désirable un étranger vers ces terres qu'elle devait considérer un peu comme un fief.

L'aventure de Thorhall est assez suggestive sur ce point. Ce vieux serviteur de la famille a le sentiment que Karlsefni est sur une fausse piste et il cherche à le lâcher pour aller dans une direction meilleure. Comment connaissait-il la bonne route, alors que Karlsefni errait à l'aventure vers le Sud. Pourquoi Karlsefni, à la recherche de Thorhall parti vers le Nord-Ouest, après avoir suivi pour un temps la bonne route, reprit-il une fois de plus la mauvaise ? Ne serait-ce pas parce que Leif a bien renseigné son serviteur, l'homme de son clan, et mal l'étranger ?

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

Quoi qu'il en soit de ces intrigues et quel que soit l'endroit abordé, on peut affirmer que, sur la foi de documents écrits, plusieurs expéditions normandes ont atteint l'Amérique aux environs de l'an 1000. C'est un fait historique.

Les preuves les plus sérieuses, sont, nous l'avons vu, les directions des itinéraires. Il ne faut pas toutefois rejeter les autres renseignements. Il y a là un tout dont les différentes parties renforcent la donnée générale, malgré le flou et l'indéterminé de chaque argument pris isolément.

Nous discuterons maintenant l'événement d'après :

- a) Les renseignements des Sagas ;
- b) La situation géographique et les conditions historiques ;
- c) Enfin, d'après les conditions maritimes.

a) Nous avons pour l'ensemble, une base de départ absolument sûre, c'est la colonisation du Groenland par les Normands à la fin du x^e siècle. Nous savons par des preuves historiques et

matérielles indubitables, qu'ils ont habité ce pays pendant de nombreuses années. Tout récemment encore, l'archéologue Norlund a découvert un cimetière près d'Itigait (1) qui remonte à l'époque normande et ce n'est là qu'un témoignage au milieu d'une masse d'autres.

Or, les Sagas nous relatent, comme entrée en matière de leur récit, l'histoire de cette colonisation du Groenland et la vie des colons qui y suivirent Eirik. Puis, elles passent à l'aventure du Vinland, sans que rien puisse nous porter à croire qu'il s'agisse d'autre chose que d'une suite, d'une conséquence de cette colonisation.

Dès lors, si le début des Sagas est historiquement reconnu vrai, et il l'est, pourquoi pourrions-nous douter de la véracité des événements subséquents.

Si même, comme Nansen, nous n'accordions aucune foi aux Sagas, le fait absolu de la découverte n'en resterait pas moins infiniment probable. Le grand savant conclut lui-même : « Les Normands établis pendant trois siècles au Groenland ne pouvaient pas ne pas découvrir l'Amérique. »

Or, le développement de cette étude nous a permis d'ajouter un argument de plus ; celui de la véracité évidente des Sagas. D'ailleurs, ces deux Sagas du Vinland ne sont pas les seuls documents où nous puissions puiser, on trouve dans nombre d'autres Sagas ou documents anciens des allusions non douteuses aux mêmes explorations des Normands.

Toutefois les Sagas d'Eirik et de Karlsefni sont les plus complètes et nous fournissent comme renseignements les plus précieux, ces directions qui nous mènent en Amérique, vers le Sud ou le Sud-Ouest du Groenland, c'est-à-dire quelque part dans la région de l'embouchure du Saint-Laurent ou du Sud du Labrador.

Les durées de trajet y sont évidemment trop courtes, mais elles nous donnent toutefois l'impression que les voyages des Normands du Groenland au Vinland n'étaient pas des voyages de longue durée s'étendant sur de grands parcours. Il s'agit de

(1) Probablement dans ce qu'on appelait les « établissements de l'Est ».

journées de mer, tout au plus, nulle part on ne voit de terme correspondant à semaine ou à mois.

Le seul fait que Karlsefni emmène du Groenland un personnel considérable par rapport aux dimensions de son navire et en plus du bétail et des marchandises, indique bien que le voyage devait être court.

Cette faible distance concorde d'ailleurs assez bien avec d'autres renseignements de la Saga, Leif par exemple, n'aurait pas embarqué des fruits à son bord si la traversée avait dû être longue et difficile.

Si donc nous cherchons, d'après ces données, une terre à peu de distance du Groenland, au Sud ou au Sud-Ouest, nous arrivons inmanquablement au Labrador, à Terre-Neuve ou à la rive de la Nouvelle-Ecosse.

Les descriptions des côtes concordent fort bien avec celles de ces pays. La côte nord-est du Labrador est froide, montagneuse, aride et sauvage, et c'est ainsi qu'on nous dépeint le Helluland.

La partie sud de cette province, au nord du détroit de Belle-Isle et Terre-Neuve, s'accorde bien avec l'aspect donné pour le Markland. Pays peu accidenté, boisé avec des pâturages, eaux poissonneuses, forêts giboyeuses.

Le Bas Saint-Laurent ou la Nouvelle-Ecosse ne manquent pas de points ou de régions qui répondent au Vinland. C'est précisément là la difficulté. Lequel ?

La faune et la flore décrites dans les Sagas relèvent bien du décor connu des régions visées, comprises entre le Nord de la Nouvelle-Ecosse et le Labrador, pays où le bétail peut paître l'hiver.

Si les Normands avaient été plus loin vers le Sud, en dehors de l'argument chaleur dont nous avons déjà montré la valeur (page 130), ils auraient d'abord dû naviguer un temps appréciable de l'ordre de plusieurs semaines. Nous serions très éloignés alors des chiffres de la Saga. De plus, l'aspect des côtes du New-England, si différent des paysages auxquels ils étaient habitués, si différent même de ceux de Terre-Neuve, n'eût pas manqué de les frapper et leurs descriptions en eussent porté

it être court .
gue et difficile .
gueur à la Nouvelle - Ecosse ,
and .
« poissonneuses , forêts

ver .
e de l' ordre de plusieurs
le ceux de Terre - Neuve , n'

trace. On ne décrit pas simplement les paysages, la flore, la faune, voire les Indiens, des régions si tropicales en été, comme un pays où il ne gèle pas trop l'hiver.

Le portrait des indigènes dans les Sagas, en particulier, est suggestif. Il concorde avec ce que nous connaissons des Indiens et des Esquimaux des régions froides et côtières du Labrador ou de Terre-Neuve. Les canots de peau sont aussi très couleur locale, les peuples plus méridionaux usaient plutôt du canot d'écorce. Il ne ressemble nullement à celui des Indiens des régions plus méridionales, dont les Normands n'auraient pas manqué de remarquer l'allure, la taille, la qualité, les peintures de guerre ou de fête ou autres caractéristiques.

Les Sagas nous donnent en somme des limites nord et sud, quelque peu vagues, mais qui permettent de penser que le Vinland doit se trouver dans les environs de l'embouchure du Saint-Laurent. De plus, elles nous montrent (itinéraire projeté de Thorhall), que le point atteint par Leif était à l'Ouest par rapport à celui que toucha Karlsefni.

Les directions et les distances peuvent faire croire que Leif entra dans la baie de Saint-Laurent. Karlsefni semble avoir pris une route allant plutôt vers le Sud ou mieux le Sud-Est-Sud, il semble qu'il n'entra pas dans le détroit de Belle-Isle, mais longea continuellement les côtes extérieures du Labrador ou de Terre-Neuve. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait poussé jusqu'à la Nouvelle-Ecosse. Après avoir longé la côte Est de Terre-Neuve, il eût été dans cette hypothèse forcé de tourner vers l'Ouest au cap Race et de longer la côte sud de l'île, ce dont on ne nous dit rien. Il n'avait aucune raison de traverser le détroit de Cabot, alors qu'il ignorait la présence de terres plus au Sud. Le détroit est trop large pour qu'on aperçoive du pont d'un navire peu élevé la côte de la Nouvelle-Ecosse en longeant celle de Terre-Neuve.

Si l'on admettait qu'il ait dépassé Terre-Neuve, Karlsefni serait arrivé presque fatalement dans la même baie de Saint-Laurent par le Sud de l'île et non sur la côte de la Nouvelle-Ecosse.

Je crois qu'il est dangereux de tenter les localisations plus précises. Les Sagas ne sont pas susceptibles de fournir des renseignements assez mathématiquement approchés pour permettre de chercher plus d'exactitude.

Certains passages des Sagas ont paru peu dignes de foi. Ils nuisent en effet à ce besoin que nous avons aujourd'hui de connaître la vérité sans fard. Mais nous pouvons affirmer que le sentiment populaire n'a pas toujours été aussi sévère et même qu'il ne répugnait pas à certains effets qui n'entamaient pas foncièrement la véracité, ni la documentation historique de l'ensemble.

Rappelons encore que la scène se passe au x^e siècle (la fin du monde, le mysticisme naissant des croisades, etc...), et de plus dans un pays où les aventuriers se trouvaient à une distance considérable du pays natal, dans une nature quelque peu effrayante et nouvelle, qu'enfin nous avons à faire à des marins dont la mentalité ne devait pas différer beaucoup de ces loups de mer qui beaucoup plus tard encore racontaient (et y croyaient peut-être au fond) les histoires du Hollandais volant, du serpent de mer, des îles de Cristal et autres merveilles qui traînent peut-être encore dans les veillées.

De plus, il y a sans doute quelques interpolations. On admet généralement qu'elles ne sont pas nombreuses.

En les ramenant ainsi à des notions connues, ces choses étonnantes au premier abord peuvent être rapportées, soit à des faits réels mal entrevus ou faussement racontés, soit au goût connu des Scandinaves pour les histoires de magie, de revenants et autres.

Ainsi, les détails macabres de la mort de Thorstein trahissent peut-être, outre une manifestation de goût spécial, l'effroi devant les agonies pénibles de quelque épidémie de scorbut ou de typhus. La scène de la sorcière Thorbjarga est trop couleur locale, trop dans les mœurs pour qu'on puisse y voir autre chose que le désir d'épicer un récit un peu monotone, d'en allonger la durée et de faire « languir » le dénouement.

La boule mystérieuse qui effraya, au cours du combat contre

les Skroelings, les compagnons de Karlsefni, était peut-être simplement un engin dont on connaît des similaires dans certaines tribus indiennes, si l'on en croit Schoolcraft.

L'unipède est plus extraordinaire, sous l'influence des contes qui se disaient à l'époque, surpris, fatigués, les compagnons de Karlsefni ont pu prendre pour un unipède, un Indien avançant par bonds ou ayant une partie du corps cachée ou camouflée. C'est peut-être aussi une interpolation issue des contes du moyen âge. L'argument n'est pas d'ailleurs de nature tellement importante qu'il puisse faire douter même de cet incident de voyage.

L'allusion au Huitramanaland et aux hommes blancs, dont auraient parlé les enfants indigènes pris pendant le voyage de retour de Karlsefni quelque part sans doute sur la côte de Terre-Neuve ou du Labrador, est beaucoup plus naturelle. Je n'entends pas parler ici du Huitramanaland (pays des hommes blancs) en lui-même, c'est un produit sans doute très postérieur à la découverte du Vinland, mais il semble possible de démêler sans cela, ce à quoi les jeunes Indiens ont fait allusion.

Ces hommes vêtus de blanc qui suivent des bannières chantant et qui vivent dans un pays en face, au delà de la mer, c'est un choc en retour, un ricochet. Les indigènes des côtes du Groenland, de Bafin et de Labrador durent connaître rapidement l'arrivée au Groenland d'hommes qui n'étaient pas de leur race.

Une nouvelle aussi sensationnelle dût se répandre comme le font les nouvelles chez les populations primitives, de côte en côte, avec une rapidité dont nous n'avons plus idée. Il n'y a donc rien de surprenant que ces enfants aient entendu parler de ces hommes étrangers. Il a suffi, que plus tard, un scribe ait cru retrouver là une ressemblance avec le conte de Huitramanaland pour amener une interpolation qui ne porte peut-être pas sur le fait, mais seulement sur le mot.

Les Normands, peu habitués aux façons de vivre des Indiens ou Esquimaux, ont pu être épiés, surveillés, sans s'en douter. On sait combien les Indiens excellaient, comme tous les chasseurs

ou pêcheurs, à utiliser le terrain pour se dérober aux vues. Il semble que ce n'est qu'assez tard, et pour ainsi dire par accident, que les Normands se sont doutés de la présence des indigènes.

Nous en trouvons une preuve dans l'allusion à ces tertres et à ces Indiens qui disparaissaient dans la terre. Les Esquimaux et certaines tribus indiennes de ces régions vivaient dans des igloos ou des huttes demi-enterrées, couvertes de gazon, que les Normands semblent avoir confondues, au début, avec des huttes de terre ou des tertres ou même avec le sol environnant. Ce phénomène leur parut relever de la magie.

En résumé, il y a fort peu de choses qui soient de nature, après examen, à faire douter du fond. Il y a eu malheureusement des négligences ou de l'ignorance chez les scribes qui recopièrent les textes, c'est tout ce qu'on peut en dire.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE ET CONDITIONS HISTORIQUES

Les Normands, établis sur la côte ouest du Groenland, pouvaient-ils ne pas découvrir les terres de l'Ouest, relativement si proches. Nous avons déjà vu l'opinion du savant géographe Nansen sur cette question. Par ailleurs, les auteurs sont unanimes, et les faits sont en eux-mêmes frappants.

Les Normands entamèrent depuis leur départ de Norvège une « course vers l'Ouest ». Ils passèrent de Norvège aux Farøe, franchissant droit vers l'Ouest une étendue considérable de mer. De là, toujours vers l'Ouest, ils gagnèrent l'Islande, si lointaine par delà l'Océan. De la côte Est de cette île, ils atteignirent peu à peu les côtes Ouest. Puis, toujours à la recherche des terres plus hospitalières, Eirik entraîna une expédition vers le pays signalé plus loin dans l'Ouest par Gunnbjorn, c'est le Groenland. La nature veut que la côte Est soit inhabitable. Les Normands s'en allèrent vers la côte Ouest et s'établirent dans les fjords plus tempérés de cette côte. Mais, la vie était encore peu facile, aussi tout pousse à croire qu'ils durent continuer leurs recherches vers des terres meilleures.

Pourquoi le mouvement général et continu vers l'Ouest se serait-il arrêté alors qu'aucune raison n'imposait un tel arrêt ? Par un singulier hasard, les conditions maritimes d'un autre côté les poussaient presque obligatoirement vers ce même Ouest.

En face de leurs établissements de l'Ouest, à peine à deux journées de mer se trouvaient des terres. Des signes qui ne pouvaient tromper des vieux loups de mer devaient les leur indiquer, vols d'oiseaux, objets flottés, brumes, etc.. Ils devaient fatalement, par suite d'une dérive, d'un coup de vent, un jour ou l'autre les apercevoir et les atteindre. Arrivés à la côte Est de la terre de Bafin, la route vers l'Ouest était définitivement barrée. La terre de Bafin n'était pas tentante. Mais suivant la méthode qu'ils avaient suivie depuis l'Islande, il était naturel que les Normands aient cherché à en suivre et à en reconnaître les côtes soit par le Nord, soit par le Sud.

Par le Nord, la glace arrêtait leurs tentatives, encore que les hardis navigateurs aient remonté assez loin, tant pour chercher du bois flotté dans le « Nordseta », que pour reconnaître, semble-t-il, les campements de leurs dangereux voisins les Skroelings ou Esquimaux. On a retrouvé une pierre runique fort loin et l'on connaît des descriptions de voyage qui semblent avoir trait à une région voisine du canal de Smith. Mais ceci se passa plus tard. En tous cas, à la barrière de glace, la route vers le Nord était barrée.

Restait le Sud. A la pointe de la terre de Bafin se trouve l'île de la Résolution qui n'est pas fort éloignée du cap Chudleigh, extrémité nord du Labrador. Les conditions nautiques portaient les navires plutôt vers ce cap que dans le détroit d'Hudson, même le bras de mer qui s'étend entre la terre de Bafin et le Labrador est en effet jalonné par des îles qui semblaient indiquer la direction, et de plus, les courants et les glaces chassaient vers le Sud.

La configuration des terres amenait donc les Normands presque infailliblement au Labrador et une fois là, en longeant les côtes à leur ordinaire, ils arrivaient à Terre-Neuve.

CONDITIONS MARITIMES

La géographie et l'histoire poussaient, nous venons de le voir, inéluctablement les Normands vers l'Amérique. Par un concours curieux de circonstances, la mer elle-même les y aidait. L'aventure de Sir Clément Markham, racontée par lui-même dans une séance de la Société royale en 1911, est tout à fait typique à cet égard :

« Alors que j'étais aux îles Walefish, sur la côte ouest du Groenland, je partis en bateau pour aller tirer des canards. Il y avait une forte brise et la mer grossit rapidement..., nous étions alors entraînés tout droit sur l'Amérique. Depuis, j'ai toujours été convaincu que, Saga ou pas Saga, il y a suffisamment de preuves que les Normands ont découvert l'Amérique. »

Pour racontée avec humour, l'aventure n'en est pas moins symptomatique. Les cartes nous montrent que les courants, à hauteur des anciens établissements de l'Ouest, portent d'abord vers l'Ouest, puis vers le Sud-Ouest et rejoignent le grand courant polaire qui va au Sud où il longe les côtes du Labrador jusqu'à la pointe sud-est de Terre-Neuve (sous le nom du courant du Labrador).

Les vents sont assez fréquemment du Nord, tel celui qui entraîna Sir Clément. Enfin, nous avons déjà signalé que les glaces font embâcle vers la partie sud-ouest du Groenland et barrent en partie le passage de la baie de Davis, mais elles laissent un couloir orienté est-ouest qui devait inciter les Normands à gagner la terre de Bafin, en les amenant en plein courant nord-sud.

Les Normands étaient, nous le savons, de hardis pêcheurs. Ils n'hésitaient pas à gagner le large au cours de leurs expéditions de pêche. Il n'est donc pas invraisemblable qu'ils aient pu rapidement connaître et utiliser ces conditions favorables à leur approche du continent.

Les deux dernières catégories de documents sont évidemment objectives et ne peuvent être prises comme preuves absolues.

' aventure de Sir Clément

ors entraînés tout droit sur l'

; l' Ouest, puis vers le Sud -

partie le passage de la baie de

pi dement connaître et utiliser

Mais elles étayent fortement les preuves subjectives tirées des Sagas. Des unes, les conditions objectives, on peut déduire que les Normands n'ont pas pu ne pas découvrir l'Amérique, les autres, les documents subjectifs, établissent que la découverte est un fait historique.

CONCLUSION

Nous sommes arrivés à la conclusion. Je n'irai pas plus loin dans les déductions, estimant que rien ne permet de le faire sur une base suffisante. Dans l'état actuel de la question et jusqu'à l'apparition, bien improbable d'ailleurs, d'un fait nouveau, il faut se contenter d'une approximation, en l'absence de précision suffisante dans les textes. D'ailleurs, la découverte normande n'a pas eu de suite dans l'histoire et on peut se contenter de l'affirmation.

Je partage absolument l'idée de MM. Hovgaard et Fossum qui distinguent deux régions différentes pour les découvertes de Leif et de Karlsefni. Je pense qu'on peut placer le Vinland de Leif quelque part dans l'entrée du Saint-Laurent. Cette entrée que j'ai pu visiter présente si bien les aspects d'une mer que les Normands ont pu s'y tromper et ne pas s'apercevoir qu'ils étaient dans l'estuaire d'un fleuve. J'incline à placer le Hóp de Karlsefni sur la côte Est et vers le Sud de Terre-Neuve. S'il avait été plus au Sud, il eût rencontré des conditions nouvelles de tout genre dont les Sagas ne nous parlent pas, des pays déjà très chauds en été, des arbres inconnus, etc..

L'approximation me semble ainsi suffisante et en rapport avec l'imprécision des textes. Quand, travaillant sur des explorations beaucoup plus récentes où cependant les renseignements dérivent de moyens autrement puissants au point de vue scientifique, nous cherchons à restituer la découverte des explorateurs espagnols, portugais, anglais ou français, nous sommes habitués à montrer une très grande prudence et à laisser dans bien des cas un certain champ à l'approximation. Je crois qu'il est encore plus prudent de le faire dans ce cas, par suite de

l'éloignement dans le temps et des pauvres moyens de ces gens fort audacieux, mais peu enclins aux sciences précises.

Pourquoi les Normands ne sont-ils pas restés dans leur conquête ? Nous ne le savons pas au juste. Entre les lignes, on peut cependant trouver quelques motifs. La crainte des indigènes nombreux et belliqueux, l'éloignement, le petit nombre des colons. Si l'on se souvient des mécomptes des débuts de la colonisation de l'Amérique bien des siècles plus tard, on peut penser que la situation était autrement critique pour les Normands.

Il faut aussi faire entrer en ligne de compte que les Normands étaient avant tout des éleveurs. Ils ne durent pas estimer que ces terres nouvelles valaient à cet égard les pâturages tout faits du Groenland ou de l'Islande. Ils estimaient peut-être qu'on pouvait y voyager, les exploiter, mais non y vivre à demeure. Par ailleurs, nous les connaissons comme d'habiles marchands, quelque peu pirates à l'occasion. La nouvelle terre ne leur offrait guère de champ pour ce genre d'opérations.

Et puis, c'était sans doute, après un si bel effort, beaucoup plus agréable pour ces hommes si friands de raconter ou d'écouter de belles histoires, d'aller narrer la belle aventure parmi les compagnons d'Islande que de continuer à se morfondre dans un pays lointain trop dissemblable du pays natal. Le Vinland n'offrait d'ailleurs pas tant de charmes si nous nous en rapportons au chant de Thorhall le Chasseur.

Ayant abandonné le Vinland, ils oublièrent petit à petit le Markland. Quelque deux cents ans plus tard, les navires norvégiens ne connurent même plus le chemin du Groenland. Les derniers colons, les descendants de l'héroïque Eirik, furent massacrés ou réduits en esclavage vers le xv^e siècle par les Skroelings.

Puis, ce fut un silence de plusieurs siècles.

Au xvii^e siècle, le Groenland fut retrouvé, l'histoire du Vinland apparut un instant pour retomber presque aussitôt dans l'oubli. Enfin, Rafn, au milieu du xix^e, la ressuscita définitivement.

De nos jours, la littérature scandinave est de plus en plus goûtée et à juste titre. C'est une source pure et jeune qui jaillit

oreux et belliqueux, l'
ement critique pour les

roenland ou de l'Islande. Ils
. La nouvelle terre ne leur

s compagnons d'Islande que
sseur.

colons, les descendants de l'

t.

parmi nos littératures déjà vieilles. Nous lui devons une grande reconnaissance d'avoir transmis le grand événement que fut cette découverte d'une terre lointaine que Christophe Colomb redécouvrit cinq siècles plus tard. Il partagea partiellement le destin, de ses prédécesseurs, l'Amérique ne s'appelle ni Normandie, ni Colombie. Mais au moins eut-il la gloire d'ouvrir une voie qui ne se referma plus. Les Normands furent moins heureux, leur audace et leur esprit d'entreprise n'en sont pas moins à admirer.

BIBLIOGRAPHIE

1. ALMAGIA (R.). — La scoperta dell' America da parte dei Normanni (*Riv. geogr. ital.*, 1913-VIII ; 1914, VIII ; 1917, V).
2. BABCOCK (W.-H.). — Recent history and present status of the Vinland problem (*Geo. rev.* ; New-York, 1921).
BABCOCK. — Early norske visits to North America (*Smiths. inst. misc. coll.* ; vol. 59, n° 19, 1913).
3. BEAUVOIS. — Mémoire sur les colonies européennes du Markland et de l'Estotiland, 2^e Congrès des Américanistes, 1877.
4. BRUUN (Daniel). — The Icelandie colonization of Greenland and the finding of Vineland (*Meddelelser om Grønland*, Copenhagen, vol. LVII, 1918).
5. BUGGE (Alexandre). — *Spors maalet om Vinland in Festschrift til. H. F. Feilberg*, 1911.
6. DELABARRE. — *Recent history of Dighton Rock*.
7. DEPPING. — *Histoire des Expéditions maritimes des Normands*, Paris, Ponthieu, 1824.
8. DU PUGET (Mlle R.). — *Les Eddas*, Paris, 1845.
9. FERNALD (M.-L.). — *Notes on the plants of Wineland the good. Rhodora*, vol. 12, Boston, 1910.
10. FISCHER (Jos). — *Die Entdeckungen der Normannen in America*, Fribourg en Brisgau, 1902.
11. FOSSUM (Andrew). — *The norske discovery of America*, Minneapolis, Minn, 1918.
12. GAGNON (Alph.). — La question du Vinland (*B. soc. G.*, Québec, 1918).
13. GATHORNE-HARDY. — *The norske discoverers of America*, Oxford, Clarendon Press, 1921.
14. HENNIG (Richard). — Une nouvelle solution du problème du Vineland ? (*Geogr. Zeitschr.*, 11 déc. 1921).
15. HORSFORD. — *Discovery of America by Northmen*, Boston, 1888.
16. HOVGAARD (William). — *The voyages of the Norsemen to America*. — *Scandinavian Monographs*, vol. I, 1914.

17. HOWLEY. — *Vinland vindicated*, Royal Society of Canada, vol. IV, Ottawa, 1898.
- † 18. JONNISON (Finnur). — *Aarboger for Nordisk oldkyndighed*, Copenhagen, 1916.
JONNISON. — *Erik den Red des Saga og Vinland*, *Historisk Fidskrift*, Christiania, 1911.
19. KOLISCHER. — Die Normannen in Amerika, *Mittel. Geogr. Ges.*, Wien, 1914-1915 et 1916.
20. LARSON (Lawrence-M.). — *The king's Mirror. Scandinavian Monographs*, vol. III, New-York, 1917.
21. LECLERCQ (J.). — La découverte de l'Amérique par les Islandais, *Bull. de la classe des lettres*, Ac. royale de Belgique, 1914.
22. LELEWEL. — *Géographie du Moyen Age*. Bruxelles, V et J. Piliot, 1852.
23. MULLER (P. Erasmus). — *Sagabibliothek*, Copenhagen, 1817.
24. NANSEN (Fridjof). — *In northern Midsts*, transl. by A. G. Chater, 2 vol., Londres, Heinemann, 1911.
— Les Normands en Amérique, *The geographical journal*, déc. 1911, vol. 38.
25. NECKEL (Gustav). — *Die erste Entdeckung Amerikas im Jahre 1000 nach Christus*, Voigtländers Verlag, Leipzig.
26. NIELSEN. — *Die älteste Verbindung zwischen Norwegen und Amerika*.
27. OLSON. — *Voyages of the Northmen transl. and ed. by J. E. Olson, in original narratives of early American history*, vol. I, chez J.-F. Jameson, New-York, 1906.
28. RAFN. — *Antiquitates Americane Hafniæ*, 1837.
29. REEVES. — *The Finding of Wineland the good*, Oxford, University Press, Londres, 1895.
30. STEENSBY (H.-P.). — *Norsemen's route from Greenland to Wineland Meddelelser om Grönland*, vol. 56, 1918.
31. THALBITZER (William). — *Four shreling words from Markland in the Saga of Erik the red. Intern. Congress. of Americanists* Londres, 1912. Harrisson, Londres, 1913.
32. VIGNAUD (H.). — Les expéditions des Scandinaves en Amérique devant la critique, *Journal des Américanistes*, vol. VII, 1910.
— Analyse de l'ouvrage de W.-H. BABCOCK, *Journal des Américanistes*, vol. XI, 1914.
33. WILLIAMS (Mary-Wilhelmine). — *Social Scandinavia in the Viking age*, New-York, Macmillan, 1920.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

| | |
|---|----|
| CHAPITRE I ^{er} . — Généralités sur les Sagas | 9 |
| CHAPITRE II. — Comment les Sagas nous sont parvenues | 13 |
| CHAPITRE III. — Genre des Sagas | 17 |
| CHAPITRE IV. — Civilisation nordique au x ^e siècle | 20 |
| CHAPITRE V. — Vie sociale | 26 |
| CHAPITRE VI. — Mœurs et coutumes | 30 |
| CHAPITRE VII. — Les Islandais | 36 |
| CHAPITRE VIII. — Qualités maritimes des Normands | 40 |
| CHAPITRE IX. — Résumé des faits dont traitent les Sagas | 45 |
| CHAPITRE X. — Aperçu historique sur les Sagas..... | 0 |

DEUXIÈME PARTIE

| | |
|---|-----|
| La Saga d'Eirik le Rouge. Version du Flatey Bok | 53 |
| La Saga de Thorfin Karlsefni et de Snorri Thorbrandsson | 77 |
| La Légende de Saint Brandan | 107 |

TROISIÈME PARTIE

| | |
|--|-----|
| Etude de la découverte de l'Amérique d'après l'analyse des textes .. | 111 |
| Les preuves matérielles | 112 |
| Géographie ancienne et géographie actuelle | 115 |
| Utilisation des Sagas | 125 |
| Itinéraires d'après les directions | 134 |
| Les solutions | 143 |
| La découverte de l'Amérique | 149 |
| Conclusion | 159 |

TABLE DES ILLUSTRATIONS

| | |
|--|-----|
| PLANCHE I. — L'Atlantique nord | 1 |
| PLANCHE II. — Les navires normands du x ^e siècle | 40 |
| PLANCHE III. — Le Dighton Rock | 113 |
| Fig. 1. — Les colonies normandes au Groenland au x ^e siècle | 47 |
| Fig. 2. — Itinéraire probable de Bjarni | 57 |
| Fig. 3. — Les courants et les glaces autour du Groenland | 118 |
| Fig. 4. — Apparence géographique due aux barrières de glace | 119 |
| Fig. 5. — Carte de Sigurd Stephanson et l'hypothèse de Mr. Fossum | 121 |
| Fig. 6. — Géographie du Moyen Age de l'Atlantique nord | 122 |
| Fig. 7. — Conception du Monde au début du Moyen Age | 123 |
| Fig. 8. — Roundleaf Greenbrier qui pousse sur la côte est du Canada | 128 |
| Fig. 9. — Bunchberry qui pousse sur la côte est du Canada..... | 128 |
| Fig. 10. — Divisions solaires et cardinales des Normands d'après Rafn | 130 |
| Fig. 11. — Les solutions | 145 |
| Fig. 12. — Les itinéraires possibles | 147 |

iii

f

